









Digitized by the Internet Archive in 2010 with funding from University of Ottawa

MEDECINE,

LA CHIRURGIE,

ET

LAPHARMACIE

DES PAUVRES;

Par feu M. PHILIPPE HECQUET, Docteur-Regent, & ancien Doyen de la Faculté de Medecine de Paris.

NOUVELLE EDITION.
TOME SECOND.



A PARIS, RUE S. JACQUES, Chez Durand, à Saint Landry & au Griffon,

M. DCC. XLIX. Avec Approbation & Privilege du Roi. 517372

CSP

R 128.7 · 14425 1749 ~ 2



LA

MEDECINE,

LA CHIRURGIE,

ET

LA PHARMACIE DES PAUVRES.

SECONDE PARTIE.
SUITE DE LA MEDECINE.



ES diverses Professions font, par rapport aux Pauvres qui les exercent, comme autant de climats

différens, dans lesquels on contracte des maladies causées particulierement par la nature de l'air qu'on y Tome II.

LA MEDECINE respire. C'est au Medecin à faire une étude singuliere de cette variéte, afin d'être en état d'appliquer à chacun les remedes qui l'il font propres. C'est pour cela qu'après avoir parlé en géneral des causes des Ma'adies, & de la nature des Remedes qui conviennentà chacune d'elles; je vais à préfent entrer dans le détail que demandent les Maladies des Pauvres, rélativement à leurs différentes Profefsions. Cependant, comme la plupart des maladies qui les affligent, ne font assez souvent causées que par le peu d'attention qu'ils apportent, soit dans les alimens dont ils se nourrissent, foit dans certaines précautions qui pourroient les garantir de mille ac-cidens, je pense que le régime qui leur conviendroit le mieux pour les préserver de maladies, seroit le régime maigre. J'ai montré évidemment & mis dans tout leur jour, il y a plusieurs années, dans mon Traité des Dispenses du Carême, les raisons de préférence de ce régime sur le gras. On peut les voir encore dans mes Observations sur le Régime Maigre, qu'on trouvera insérées à la fin de la Pharmacie des Pauvres, Tom.

III. du présent Ouvrage, & qui sont une espece d'Extrait du Traité des Dispenses, ou comme un petit Supplément à ce Traité. Je sais bien que ce que j'y dis, ne sera pas du goût de tout le monde; puisque j'y sais l'éloge du régime maigre, & de l'usage des légumes, que je prétens être plus salutaires que tout autre aliment. Mais je suis persuadé, que si l'on pouvoit rappeller les Pauvres à cet. usage, il y auroit parmi eux moins de malades, ceux qui le deviendroient recouvreroient plutôt la fanté, & ils feroient plutôt en état de vaquer à l'exercice de leurs professions, & à l'éducation de leurs enfans. Au reste, ce que j'avance sur l'utilité des alimens maigres, n'est pas un sentiment qui me soit particulier. J'ai pour moi ce qu'il y a de plus sameux dans l'ancienne & la nouvelle Medecine. Parmi les Modernes, on a les Ouvrages de MM. PORTIUS, RAMAZZINI, CHEYNE, &c. dans lesquels ils ont non-seulement confeillé l'usage habituel des graines, & des légumes, ils ont de plus démontré, par des preuves ti-rées de la plus saine Physique, que

LA MEDECINE l'usage du maigre étoit très salutaire pour la conservation de la santé; & que même, dans la plupart des maladies, il étoit préférable au régime gras, qu'il semble qu'on se soit fait une loi de prescrire indisséremment à tous les malades que l'on traite. Voilà ce que j'avois à dire pour le présent sur cette matiere. A l'égard des sages précautions qui mettroient les Pauvres à l'abri de bien des incommodités attachées à leur état, j'en parlerai en traitant en par-

ticulier de chaque Profession.

On voit par conséquent que mon dessein n'est pas seulement de guérir les maladies des Pauvres; je voudrois encore les prévenir : C'est à quoi les Charités des Paroisses devroient, ce me semble, faire une attention particuliere. On dépense considérablement pour rétablir la fanté des Pauvres malades; au lieu qu'à peu de frais on pourroit la leur conserver. Il est vrai qu'outre la docilité qui seroit nécessaire de leur part, il faudroit aussi que les personnes charitables qui sont à la tête des bonnes œuvres, se donnassent quelques peines pour répandre à propos DES PAUVRES.

dans des familles obérées des secours utiles: mais à quoi ne se porte-t-on pas dans le service des Pauvres, lorsque c'est la charité de Jesus-Christ qui nous presse! Charitas Christi urget nos. L'humanité nous invite à secourir nos semblables; & la Religion nous apprend que c'est un état de véritable & solide félicité, que celui des personnes qui consacrent leurs travaux au soulagement des Pauvres: Beatus qui intelligit super ege-

num & pauperem.

Pour revenir à mon sujet, je vais traiter maintenant des dissérentes Maladies par rapport aux dissérentes prosessions, aux dissérens sexes, & aux ages dissérens. Je me réserve en traitant cette matiere, d'y semer encore quelques traits au sujet des précautions dont on pourroit user dans chacun de ces états pour prévenir les maladies: Ainsi cette partie de la Medecine, será un composé de Préservatiss & de Remedes, dans lequel chacun trouvera les moyens de conferver sa santé, ou de la rétablir lorsqu'elle viendra à s'altérer.

LES MALADIES DES ARTISANS.

ES ARTISANS sont parta-gés en différentes classes. Les uns sont continuellement exposés au feu; comme les Maréchaux, les Serruriers, les Armuriers, les Cloutiers, &c. D'autres travaillent habituellement dans l'eau; tels sont ceux qui nettoient les puits, les égouts, les cloaques, &c. tels sont aussi les Blanchisseuses, les Teinturiers, &c. Il en est dont la profession les expose à respirer un air grossier & mal - faifant ; tel qu'est celui que respirent ceux qui travaillent aux mines, & aux carrieres. D'autres enfin ont à essuyer mille incommodités nécesfairement attachées à telle & telle profession, & qui affectant le sang d'une façon différente, demandent auili pour chacune d'elles des préservarifs & des remedes particuliers. Chaque état, chaque Profession trouveraici sa place. J'entrerai dans quelques détails qui ne seront peut-être pas du goût de certaines personnes un peu trop délicates mais au reste je me flate de ne pas déplaire à ceux DES PAUVRES.

qui aiment le bien public, & qui savent bon gré à quiconque fait des

efforts pour le procurer.

Les Serruriers, les Maréchaux, les Maladies Armuriers, les Cloutiers, les Verriers, des Ser-Armuriers, les Counters, les verners, des Ser-&c. sont toutes personnes dont le ruriers, des Ma-Medecin doit croire le sang chargé réchaux, de particules ignées, qu'ils respirent des Ar-par toutes les parties de leur corps. des Clou-C'est pour cela que les Serruriers & tiers, des Verners, des Armuriers sont particulierement &c. suppose des ophihalpies, & semblables maux d'yeux, fuivant la raillerie que le Poëte Satyrique * fait du Pere de Demosthene, qui étoit chassieux, parce qu'il exerçoit le métier d'Armurier. Le moyen de se garder de ces fortes d'inflammations, ce seroit, suivant la remarque de RAMAZZINI, que ces Artisans s'astreignissent à un régime rafraîchissant, tel que le même Poete l'indique dans l'usage des bettes:

– Fabrorum prandia , betæ. Mais le remede particulierement

propres à ces maux d'yeux, c'est l'usage du lait de femme, appliqué en maniere de collyre. Et lorsque le mal va trop loin, il faut en venir à la

^{*} JUVENAL, Satyr. X.

saignée, au petit-lait, & aux eaux d'orge émulsionnées. La raison de ces maux d'yeux se tire de ce que le fer étant battu chaud, envoie une infinité de particules metalliques - sulphureuses, lesquelles tenant les yeux de ces Artisans continuellement irrités, les enflamment, & leur causent des ophthalmies. Les vapeurs de charbon qu'ils reçoivent continuellement, contribuent auffi intimement aux infirmités qui leur arrivent, & qui leur font communes avec ceux qui manient le sufre, qui le travaillent, ou qui l'emploient dans leurs ouvrages. C'est pourquoi ceux qui le fondent, tombent dans l'asthme, & sont sujets à des ophthalmies. C'est ce qui rend si dangereux les métiers de ceux qui ont à manier le salpétre & le soufre, pour préparer la poudre-à-canon dans les lieux où on la fabrique. De même ceux qui soufrent les tonneaux, pour conserver le vin, éprouvent ces accidens, aussi-bien que les femmes qui emploient le soufre dans leur blanchissage. On appelle cependant le soufre le baume du poumon; mais ce titre en lui n'est supportable, suivant la remarque d'un savant

DES PAUVRES. Medecin - Chymille *, que quand on en a séparé l'acide de la partie sulphureuse; & par-là l'on découvre l'erreur de ceux qui emploient l'es-prit de soufre dans tant de maladies de poitrine; pratique, dit RAMAZ-ZINI, qui fait voir l'ignorance de tels Medecins. Je dis la même chose de ceux qui emploient cet esprit dans les bouillons pour guérir la galle; parce qu'ils ne savent pas dislinguer dans le soufre sa partie grasse - bal-samique, de son acide. Le premier remede contre les vapeurs de sou-fre, c'est que les Ouvriers doivent se les épargner autant qu'il leur est possible: mais le cas arrivant que leur poitrine s'altere, ils n'ont rien de meilleur à partieure de meilleur à pratiquer que les tisanes de racine de guimauve, l'eau d'orge émulsionnée, l'usage habituel de l'huile d'amandes douces, & furtout des eaux laiteuses par le mélange d'un peu de lait de vache fur beaucoup d'eau. Mais, à en juger par les impressions des fumées du

charbon, des minéraux, & des métaux, il n'est guere d'Artistes qui méritent plus de trouver place parmi les insir-

^{*} ETMULER.

mes que font les mauvaises vapeurs, ou les sumée e apoisonnées, que les Chymates; témoins leurs héros, PA-RACILSE & VAN HELMONT, qui se sont attirés de si grands maux par les vapeurs (a) auxquelles ils se sont exposés en préparant leurs secrets. Ceux qui les ont suivis (b), ont essuyé de semblables maladies, comme les coliques, les asthmes, les pissemens de sang, les onvulsions (c). A joutez à cela ce que dit ce même Auteur (d) d'un Chymiste de réputation en Italie, qui étoit devenu tremblant, chasfieux, asthmatique, & sans dents, tout ce mal étant causé par la force de l'impression des vapeurs ou fumées métalliques. A tout cela ces Chymistes n'ont trouvé avec le tems d'autres bons remedes, que dans l'usage de l'huile d'amandes douces, du lait d'anesse, ou de vache, & des bouillons de chou rouge. Au furplus M.RA-MAZZINI auroit cru faire injureà Messieurs les Chymistes, de leur proposer

⁽a) Voy. RAMAZZINI, De Morbis artificum.

⁽b) ETMULLER, JUNCKER.
(c) Voyez Tachenius.

⁽d) RAMAZZINI, pag. 493.

des remedes; puisque c'est chezeux, à ce qu'ils pensent, que se trouve le sanctuaire de la vraie Medecine. Cependant il leur sait observer, avec autant de sinesse d'esprit que de justesse, qu'il les prend en flagrant delit; puisque, sans égard pour un art aussi merveilleux que le leur, ils vont prendre en d'autres boutiques, c'est-à-dire, dans la l'harmacie Galénique, des remedes à leurs maux.

C'est donc un état sujet à bien des infirmités, que celui dans lequel on est continuellement exposé aux vapeurs du feu. En effet, comme dit VAN HELMONT. le feu est le destructeur des choses, & le meuririer des corps (rerum corruptor & mors); il suffit, pour s'en convaincre, de jet-ter les yeux sur les maladies qu'ont à essuyer les Ouvriers qui manient le feu : tels que sont, par exemple, ceux qui travaillent aux verreries, & qui cherchent ainsi les moyens de gagner leur vie, s'exposent continuellement à la perdre, parce qu'ils sont à tout moment parmi les fourneaux, les forges, & le fer. D'ailleurs les matieres qui se vitrissent, n'ont à la vérité ni odeur, ni fumée, ni va-

peur: mais pour les amener au point de vitrification, le feu qu'on y emploie est si furieux, qu'il faut des jeunes gens de vingt ans, & des plus vigoureux, pour y travailler; encore ne peuvent-ils y resister que jusqu'à l'âge de quarante ans, quoiqu'ils ne travaillent que six mois de l'année. C'est qu'étant obligés de se mettre continuellement presque nuds, à cause de l'excessive chaleur des sourneaux, ils deviennent sujets aux inconvéniens mortels qu'il y a de pafser immédiatement du chaud au froid. Voila cependant à quoi les contraint l'ardeur du seu; car l'action excessive en est telle, que ces Ouvriers commencent par souffrir des maux d'yeux si extraordinaires, que leurs globes s'en appetissent dans leurs orbites; & la raison en est senfible, c'est que ces organes étant tout d'eau, de lymphe, de graisse, de membranes, ensin tout de substance humide, ils tombent dans cette espece d'atrophie, que leur caufe l'impression du seu terrible qu'ils ont sans cesse à regarder pour diriger leurs ouvrages. Ce n'est pas encore tout; une soif intolérable les tour-

mente, sans ofer s'accorder un verre d'eau, parce qu'i s ont l'expérience qu'elle leur est mortelle, à cause des pleuresies, ou autres maux semblables de poitrine, qu'elle leur attire. C'est donc au vin tout seul, & au vin pur, qu'ils ont recours, c'est-à-dire, qu'ils se brûlent l'intérieur du corps, en même-tems que les ardeurs des feux & des flammes les consument en les desséchant par le dehors. Peut - on trouver une Profession plus meurtriere pour les personnes qui l'exercent! Une réflexion sur la qualité des boisfons dont les Chinois font usage dans les plus grandes chaleurs, & au milieu des sueurs, ne pourroit-elle point procurer aux Ouvriers des verreries un secours très-salutaires pour se précautionner contre les inconvéniens des chaleurs excessives qu'ils ont à essuyer? Cette Nation très-sage à plusieurs égards, se moque des Européens, qui boivent ou des glaces, ou des limonades, pour se désaltérer dans les chaleurs de l'été; aulieu qu'au milieu de celles de leur pays, les Chinois n'emploient que les boissons chaudes, & principalement du thé, dont ils prennent abondamment; ce qui leur est très sa

ment; ce qui leur est très salutaire. Sur ce modele, les Ouvriers des verreries s'épargneroient les dangers de l'eau froide (qu'ils ont raison d'appréhender,) en bûvant abondamment ou du thé légérement infusé, ou des infusions theiformes de capillaires, de fleurs de violettes, de coquelicot, ou bien de l'eau pure chaude, toute seule, ou dans laquelle on auroit fait bouillir un moment quelques racines de scorsonere, avec un peu de reglisse. Ces boissons, sans les morfondre, tempéreroient l'ardeur où le feu réduit leur fang, fans qu'il y eut à craindre que la transpiration en fût altérée.

Ces mêmes boissons chaudes conviennent encore parsaitement aux Ouvriers qui travaillent aux forges, & aux Fondeurs, en un mot, à tous ceux qui sont employés aux fonderies. Ceux qui travaillent aux briqueteries, & aux tuileries, se trouvant aussi trèsexposés aux feux ardens de leurs sours, ou de leurs sournaises, ne peuvent rien saire de mieux que de se servir des mêmes précautions. Le travail des briques sut celui dont Pharaon se servir, comme étant

DES PAUVRES. le plus bas, le plus humiliant, & en n ême - tems le plus laborieux, & le plus ruineux à la fanté, dans le dessein où il étoit de faire périr le Peuple Hébreu. En effet, c'est un métier qui tient toujours ses ouvriers dans la boue, & qui les oblige de passer souvent d'auprès leurs fourneaux au grand air, pour y expoter les briques; tout cela fans aucun égard aux différentes dispositions de l'air chaud on froid, du matin, du midi ou du soir. De combien donc de maladies ou d'infirmités ne doivent point être affligés ceux qui, par état, sont attachés à un métier si dange-reux pour la santé! Faudra-t il aller chercher bien loin les causes des fluxions, des rhumatismes, des paralysies, &, qui pis est, des pleuresies, ou semblables fievres aiguës, peutêtre malignes, auxquelles deviendront sujets les faiseurs de briques? Car que le Peuple Hébreu ait été exempt de ces infirmités, ou semblables, puisqu'il n'en eut aucune pendant tout le tems qu'il traversa le Désert, c'est-à-dire, pendant qua-rante ans, c'est ce qui releve le mi-

racle de ce merveilleux voyage, en

16 LA MEDECINE ce que le Peuple Hébreu ayant fait dans le travail des briques tout ce qu'il falloit pour devenir insirme, il se soit nonobstant conservé en parfaite fanté pendant un aussi long tems. Rien n'est si bon pour obvier à tous les maux dont on est menacé dans le travail des briques, que le régime humestant, tempéré & abondant; & c'est l'avis de l'Auteur du Traité des Maladies des Artisans. Ce fut en effet ce qui contribua le plus (humainement parlant) à la conservation du Peuple Hébreu, qui gémifsoit sous la captivité des Egyptiens; car, malgré les travaux énormes dont la malignité de PHARAON se servit pour les exterminer, leur santé s'accrut au point, qu'ils se multiplie-rent assez pour saire appréhender à cette ingrate Nation, que ce Peuple esclave ne se rendît maître de leur pays. L'abondance des excellens légumes, des melons, des concombres, des oignons, &c. dont ils étoient graffement nourris, contribuoit infiniment à leur embompoint; aussi étoient-ils très-sensibles au souvenir

des oignons, des concombres, & des melons qu'ils avoient quitté en Egyp-

te:

te: In mentem nobis veniunt cucumeres, pepones, &c. (a) Fil-il forte d'aliment plus propre à faire un sang frais, doux & tempéré? D'autant plus que les chairs qu'ils regrettoient, étoient les chairs des poissons qu'ils avoient pour rien en Egypte: Recordamur piscium quos comedebamus in Agypto gratis (b). Mais les Pauvres d'aujourd'hui qui ont à travailler aux briques & aux tuiles, sont bien éloignés de se trouver dans cette abondance d'alimens aussi humectans, aussi rafraîchissans, & aussi nourrisfans, que les concombres, & les poissons, que les Hébreux avoient pour rien. Ainsi ces pauvres gens se trouvent exposés à tous les maux que peuvent leur attirer des travaux aussi pénibles & aussi mal sains, que sont ceux de faire des briques. Le Savant Ramazzini auroit espéré pour eux un merveilleux préservatif dans l'usage des Bains publics, comme le pratiquoient les Artisans, parmi les Romains, à la fin de leurs journées: mais ce secours manquant aujourd'hui à nos Pauvres, n'en seroit - ce

⁽a) Num. cap. x1. v. 5.

⁽b) Ibidem. Tome II.

pas un à y substituer, que de leur conseiller de s'accoûtumer à se laver souvent les bras & les jambes? Car c'étoit encore un usage en quelques endroits, de ne laver tous les jours que ces parties seulement; au lieu qu'ils ne baignoient tout le corps qu'environ tous les neuf jours, qui étoient les tem de certaines foires parmi les Romains C'étoit donc un usage journalier alors de se laver les bras & les jambes à la fin des travaux: Corpus laboribus rusticis fesfum, non quoti lie lavabatur; nam.... brachia & crura quotidie abluebant ... exterum toti Nundinis lavabantur (2). Et la raison de ces lotions, c'est qu'elles servoient à ôter les crasses que le maniement des terres, par exemple, ou du mortier, ou du plâtre, amassoit sur ces parties : Scilicet abluebant fordes quas opere collegerant (b). Or ce sont principalement les bras, les mains, les piés & les jambes qui travaillent les briques, &c.

tt. Les Ouvriers qui travaillent le Maladies plitre, & la chiux, ou qui les emtres, ploient journellement à faire des Sec.

⁽a) Senec. Epift. 89. (b) Ibid.

ressemblent, à bien des é-

statues, ressemblent, à bien des égards, (furtout par ceux fous lefquels nous examinons ici les métiers) aux Ouvriers qui font les briques, ou qui (comme les Maçons) les emploient. Car outre que chacun ou plusieurs des uns ou des autres sont exposés à la chaleur de fourneaux très - ardens, très desséchans & très · vaporeux, le plâtre & la chaux ont chacun en leur particulier de très-pernicieux inconvéniens. Les Auteurs qui ont traité des Minéraux, pensoient affez que le plaire & la chaux étoient des substances congenérées, comme s'ils avoient les mêmes qualités; & ils ne rapportoient ces qualités qu'à la vertu astringente, ou emplastique, . parce qu'elle est sensible dans la chaux. Mais le platre a quelque chose de bien plus dangereux; en ce que ces vertus de la chaux sont passives, au lieu qu'il en est une dans le platre des plus actives & des plus puissantes, c'est une elasticite manifeste, qui rend le maniement & le contact du plâtre infiniment dangereux. En voici la preuve. Si un vieux bâtiment, fou-Bij

tenu par des colomnes qui viennent à manquer, menace de ruine, il abesoin d'être étayé, jusqu'à ce qu'on ait rétabliou substitué d'autres colonnes. Or c'est un usage parmiles Architectes, d'unir ou de faire joindre les colonnes au bâtiment qu'elles doi-vent foûtenir, avec du plâtre, préféra-blement à la chaux. C'est que l'observation leur a appris, que le platre fait tellement relever toute la masse du bâtiment qui alloit tomber, que les étayes se séparent d'elles-mêmes du bâtiment qu'elles foûtenoient. Au lieu que quand ils emploient la chaux pour faire joindre les colonnes aux bátimens qu'elles ont à foûtenir, les étayes demeurent tellement en souffrance par le poids du bâtiment, que la chaux laisse affaisser, qu'il faut employer la force pour séparer ces étayes, & leur faire quitter prise d'avec le bâtiment que l'on a relevé.

On comprend sans doute de quel effet doit être suivi le ressort du platre, lorsqu'il affecte les vaisseaux, & principalement ceux du poumon. Car la vapeur du plâtre suivant l'air qui entre dans les bronches du poumon, & venant ensuite à déployer

fon élafficité contre les parois de ces conduits, qui sont les premiers organes de la respiration, il se fait alors une telle compression dans les vaisseaux sanguins & nerveux, que la circulation du fang & des esprits se trouve tout à la fois arrêtée, ou extremement gênée. Faut-il après cela s'étonner si l'on voit les Platriers devenir asthmatiques, cachectiques, & enfin mourir malheureusement? GALIEN & les Medecins venus depuis lui, ont proposé des spécifiques contre les impressions du platre; les uns conseillent l'usage de la lessive de cendres de sarment; d'autres préserent ces cendres en substance, & d'autres recommandent les crottes de souris. Mais l'Auteur du Traité des Maladies des Artisans, présere à toutes ces drogues, l'huile d'amandes douces, & les emulsions communes, dont il a vû de bons effets.

La chaux a de sa part de grands dangers; car sa vertu desséchante va jusqu'à un tel point sur les parties nerveuses; que, suivant l'observation d'un grand Praticien*, tout le

^{*} AMATUS LUSITANUS.

cerveau en souffre, de maniere que le principe des nerfs s'affoiblissant, toute l'œconomie animale tombe en ruine, & en particulier le poumon se trouve attaqué au point que la phthisie s'ensuit ordinairement. De - là vient que, suivant la remarque d'un célebre Auteur *, les villes bien policées ne doivent point soustrir dans leur enceinte les chaufours, comme on les appelle, ou les fours à-chaux. Bien plus, il est ordonné par la Police que ces fours ne soient point trop proche des villes, parce que les fumées ou vapeurs, qui en sont trèsmalfaisantes, se font sentir de loin. A quels dangers donc ne feront pas exposés les Ouvriers qui fabriquent la ch.ux! Ils ne peuvent rien faire de mieux que de prendre fréquemment des tisanes faites avec la guinauve & les violiers. L'usage habituel du beure frais est encore bon dans le régine de ces Ouvriers, & surtout le lait de vache noyé dans beaucoup d'eau; parce que rien ne remédie plus promptement, selon Ramazzini, à la fécheresse de la gorge, ou à l'irritation du pou non.

^{*} Paulus Zachias, Quest. Medico-legal.

Il me semble que j'ai assez parlé de 111. l'effet ou de l'impression de la chaleur riers, & & du feu sur le corps des Artisans des Cuqui y sont exposés par leurs métiers: puits. si l'on joint à ceci ce qui a été dit ailleurs des maladies inflammatoires, on y trouvera dequoi aider les Pauvres en plus d'une maniere. Mais il est d'autres infirmités très-dangereuses, que contractent ceux qui sont obligés de travailler dans des endroits humides & froids, & dans des soûterrains; tels font les Cariers & les Cureurs de puits, dont les maladies habituelles prennent leur origine dans l'impression d'un air renfermé, froid & pesant, auquel leur corps est exposé. Car quelle convenance peutil y avoir entre la qualité pure, lucide & éthérée des esprits animaux qui rég ssent les organes de la vie, & ces vapeurs noires, fulphureuses, salines & pesantes qui remplissent ces antres empoisonnés ? Quel plus dangereux contraste peut il arriver dans l'œconomie animale! D'un autre côté, quel dérangement ne souffre pas la transpiration dans un Ouvrier qui se trouve obligé à respirer habituellement un air froid & humide! Et enfin, par

rapport au corps de ces pauvres malheureux, quel étrange poids sur toute leur peau, laquelle étant comprimée par un air grossier & épais, ne donne point d'issue à l'évaporation des sucs qui ont à transpirer, pendant qu'un air de pareille qualité froide & épaisse, s'appesantit intérieurement fur le fang! Alors donc l'atténuation du sang venant à s'altérer dans le poumon, c'est l'origine des affections afthmatiques, cachectiques, rhumatisantes, auxquelles deviennent si sujets ces sortes d'Artisans. C'est la condition des Cureurs de puits; aussi deviennent - ils si insirmes, qu'il est fort ordinaire de les voir mourir à quarante ou cinquante ans *: observation qui revient à celle qu'on a faite sur ceux que leurs professions obligent à être souvent sous terre, comme dans les mines. L'on a remarqué que tous ces métiers sont trèsmeurtriers, & rarement voit - on ces fortes d'Ouvriers parvenir à un certain âge. M. RAMAZZINI confeille aux Cureurs de puits, pour prévenir autant qu'il est possible les maux

^{*} Voy. RAMAZZINI, pag. 676.

dont ils sont menaces, de se munir, en descendant dans les puits, d'un petit sachet pendu à leur cou, dans lequel on aura enfermé une gousse ou deux d'ail, pilées avec un peu de camphre: ils se frotteront encore le nez & les tempes avec un peu d'eaude-vie camphree, ou quelque esprit de vin aromatique. L'usage du tabac en fumée, ou par le nez, est encore un préservatif qui se porte continuelle-ment en poche; car un Cureur de puits peut y descendre en sumant. Enfin ils prendront, en descendant dans les puits, une cuillerée d'eau thériacale. Si en sortant ils se trou-voient trop mal, il faut au plutôt les mettre au lit, leur faire boire beaucoup d'eau bien chaude, ou d'infusion de petite sauge; on les frottera par tout le corps avec une serviette; on leur lavera les bras & les jambes avec du vin chaud, ou quelque vin aromatique; on leur appliquera des ventouses seches; &, si le cas le requiert, l'on en viendra à la saignée, pour dégager le sang, en même-tems qu'on leur fera avaler un gros de confection d'hyacinthe, avec vingtquatre grains de poudre de la Tome II.

26 LA MEDECINE Comtesse de Kent, dans un verre

d'eau de chardon benit.

C'est un remede fort utile, en pareil cas, que la fiiction par tout le corps, comme on l'a dit, quand un Cureur de puits se trouve extraordinairement incommodé au sortir d'un puits, où il aura eu beaucoup à souffrir. Mais ce seroit une excellente pratique pour tous ces Ouvriers, & même pour les Briquetiers, les Chaufouriers & les Plâtriers, de s'accoûtumer à se frotter, surtout le soir à la fin de leur journée, les bras & les jambes : carrien ne les délasseroit tant; parce que ces agitations des muscles & des parties frottées, contribueroient singulierement à décrasser les pores par le frottement de quelque toile un peu rude. Ce conseil est très salutaire; c'est le même que le Medecin Portrus donnoit aux Soldats de l'Armée de l'Empeteur: & si des Soluais sont susceptibles de pareils avis, on peut fort bien les donner à des Ouvriers qui font chez eux, lorsqu'ils ont tout le tems & la facilité qu'exige la pratique de ces avis.

Une autre observation à faire au

DES PAUVRES.

fujet des Ouvriers qui travaillent IV. aux Carrieres, c'est de les prémunir briers, contre les vapeurs qui exhalent de des Sta-certaines pierres. Car tout étant trans- & des pirable dans la nature, jusqu'aux mar-Tailleurs bres les plus durs, il est des exhalai-res. fons qui se communiquent aux Ouvriers dans de certaines Carrieres. En pareil cas, l'application du petit sachet pendu au cou, contenant quelques gousses d'ail malaxées avec le camphre, peut avoir de grandes uti-lités. Il faudroit aussi qu'ils eussent foin de se frotter avec quelque esprit de vin aromatique; & cela pour se faire un atmosphere artificiel, qui serve de préservatif contre l'air malfaisant qui les environne. Ce n'est pas tout ce qu'il y a à craindre de la part des pierres. Les Ouvriers qui ont à les tailler, comme sont les Statuaires & les Marbriers, ont à se garder d'une poudre fine & impalpable qui se détache de ces fortes de matériaux, de maniere que sans qu'ils y pensent, il s'en forme comme des graviers dans le poumon, dans l'estomac, & ailleurs; & de-là se sont des concrétions pierreuses. En effet, c'est par-Cii

là qu'un Auteur célebre (a) prouve que les pierres qui se forment dans le corps humain, ne se font pas toûjours par la faute du fang & des humeurs. Un autre Auteur, fameux Anatomiste (b), rapporte qu'il a disséqué un corps de ces sortes d'Ouvriers, dans lequel il sentoit que son scalpel labouroit, pour ainsi dire, dans les visceres, comme au travers d'une terre sabloneuse. L'on a làdessus d'autres observations encore (c), qu'il feroit trop long de rapporter ici. Mais du moins tout cela prouve que l'on ne peut trop recomman-der à ces Ouvriers de boire assidument de l'eau chaude pendant leur travail, & même de se mettre dans l'habitude de prendre souvent de la casse en bol avant leur repas, ou bien d'avaler de l'huile d'amandes douces de tems en tems; & tout cela pour empêcher que cette poudre ne s'a-moncelle dans l'estomac, & pour l'entraîner par les selles. Les Statuaires qui emploient le platre à faire

(a) WEDELIUS.

⁽b) Diemerbroeck. (c) Voyez Ramazzini, de Lapicidayunz Morbis.

DES PAUVRES.

leurs statues, ou leurs bustes, ont quelque chose de semblable à appréhender; car il s'éleve aussi continuellement du plâtre qu'ils mettent en œuvre, une poudre fine, qu'ils respirent, laquelle endommage leur poumon: ainsi ils ont besoin des mêmes précautions que les Mar-

briers & les Tailleurs de pierres.

Mais si les marbres & les pierres v. transpirent des matieres dangereuses qui tra-à la fanté, les terres ont aussi leurs vaillent exhalaisons, qui sont à craindre à dans la ceux qui creusent la terre; tels que sont les Ouvriers qui creusent des puits nouveaux, ou qui en r'ouvrent lossqu'ils ont été bouchés pendant des années. Ce sont des vapeurs étouffées, plus ou moins minérales, lesquelles sortant des terres qu'ils ont à remuer, peuvent les tuer sur le champ, ou les empoisonner pour le reste de leur vie, par les infirmités que leur occasionne le remuement de ces endroits. Le remede à de si grands maux, confifte à se précautionner, non de la part des drogues, mais par de fages prévoyan-ces qui rendront impuissantes ces exhalaisons. Si donc un Ouvrier a un

nouveau puits à creuser, il doit autant qu'il peut s'assûrer de la nature du terrein qu'il a à ouvrir. Pour cela il faut qu'il tâche, s'il y a quelques Montagnes voisines, de se mettre bien au fait des qualités des matieres que l'on sait qu'elles contienent; par exemple, les unes renferment des matieres plus ou moins minérales, sulphureuses, mercurielles, plombées, nitreuses, vitrioliques, &c. qui influent dans les terres voisines, & dans les eaux qui les pénetrent & les traversent. Dans ce cas, & même en tout tems, la précaution n'est jamais blâmable dans ces Ouvriers, d'avoir soin de ne creuser la terre qu'à différentes reprises, &, à chaque fois qu'ils se reposeront, de faire brûler de la poudre à canon, ou chose semblable, dans le creux de quelques piés qu'ils auront fait d'abord : ainli pénétrant jusqu'à la veine d'eau qu'ils cherchent, ils y parviendront sûrement pour leur santé; pourvû que ce soit à travers un air qu'ils se seront fait, en brûlant de tems en tems de la poudre à canon dans la fosse qu'ils auront creufée. C'est une semblable précaution

que doivent prendre ceux qui ont à r'ouvrir des puits qui auront été bouches depuis long-tems; favoir, d'y jetter, avant que d'y descendre, des matieres combustibles & allumées, qui constituant par leur fumée une espece d'atmosphere nouveau, corrigent le mauvais air qui s'est amassé dans le creux que l'on a tenu bouché pendant des années. On peut employer pour cela quelques penits fagots de bois odoriférans, comme de sapin, de genievre, de bottes de papier enslammées; ou bien un flambeau allumé, qu'on y descen-dra renversé & attaché à une chaîne de fer. L'Ouvrier après cela risque moins à se commettre à une telle épreuve. Mais le moyen le plus fûr pour connoître au juste la qualité de l'air sur lequel on a quelque soupcon, ce seroit d'y descendre un chien, ou un chat, enfermé dans un panier à jour. Car l'on jugeroit de la nature de l'air qui est renfermé dans ce creux, par l'effet qu'il feroit sur le corps de ces animaux. Je ne crois pas que l'on trouve mauvais tous ces petits détails où je m'arrête, pour des sujets auxquels le

monde communément ne fait pas grande attention. Quoiqu'il y ait des métiers vils & bas, ils sont cependant nécessaires. D'ailleurs la vie des Ouvriers, quels qu'ils soient, n'a rien de vil; elle est autant de l'i stitution du Créateur, que celle des Puissans du siecle; & un Medecin aura autant à répondre de la vie des Pauvres, que de celle des Prin-

VI. Des Ouvriets qui cutent les rgokts, les retraits, &c.

ces. Les Ouvriers qui travaillent à curer les égouts & les cloaques, & principalement ceux qui sont établis pour nettoyer les retraits, méritent une attention particuliere. En effet. ce seroit une injustice bien criante, que de manquer d'égards pour de pauvres malheureux qui hasardent leur santé & leur vie pour la commodité du genre humain. On n'auroit peut-être jamais cru qu'une profession aussi sale & aussi basse, pût avoir quelque chose d'intéressant pour la Physique, & qui fût au-defsus de ses lumieres. C'est pourtant ce qui arrive, felon l'observation constante rapportée & confirmée par l'Auteur du Traite des Maladies des Artisans. Car ayant voulu savoir par

DES PAUVRES. 33 lui-même, d'un Vuidangeur, dans le tems qu'il étoit à travailler dans la fosse, pourquoi il le faisoit avec tant de précipitation, ce pauvre mal-heureux lui répondit que c'étoit pour en fortir au plutôt, afin de fauver ses yeux, ou ne pas devenir aveugle. En effet, cet Auteur ayant interrogé plusieurs aveugles, qui demandoient leur vie en quêtant par la Ville de Modene, sur ce qui leur avoit occasionné la perte de la vûe, il apprit de ces Mendians qu'ils avoient perdu leurs yeux en travaillant dans les egouts. Or la singularité de ce cas, c'est que ces Ouvriers de basses-œuvres avouent tous, qu'il n'y a que leurs yeux qui souffrent des vapeurs qui s'élevent des ordures qu'ils nettoient; de sorte que ni le poumon, ni aucun autre viscere n'en souffre rien. On demande donc à la Physique Médicinale la raison du choix que font les yeux, des vapeurs acides & mordicantes de ces ordures, sans qu'elles intéressent aucunement le cerveau, ou la poitrine, &c. L'on fait les antipathies du lieure marin avec les poumons; des cantharides avec la vessie; de la torpille avec le

genre nerveux, qu'elle engourdit par son seul contact. Sur toutes ces antipathies, l'on n'allegue guere que des vertus occultes, des je ne sais quoi, des rapports secrets; & l'on ne voit pas trop comment cette science si orgueilleuse pourra rendre d'autre raison d'une difficulté qui lui vient de la part du plus bas des métiers. Elle se sauve pourtant à la lueur des lumieres de sa partie expérimentale.L'on sait (parce qu'on l'a remarqué dans des contagions) que les odeurs de telles ordures écartent la peste; de forte que le venin de cette maladie ne prend presque pas sur les corps de ceux qui habitent les lieux qui en sont si vilainement parfumés. Bien plus, il se trouve des Auteurs qui n'ont pas craint d'assurer, que le spécifique contre la Pelle étoit renfermé dans ces sortes de matieres. Y auroit - il une preuve plus sensible que les visceres du corps humain se trouvent dans quelque sorte de sympathie, ou, si l'on ose le dire, d'intelligence ou de complaisance avec les ordures qui fortent par les felles, comme pour leurs œuvres ou leurs productions? DES PAUVRES. 35

Quoi qu'il en foit, l'on demande les remedes de cette étrange ophthalmie. Le Docteur RAMAZZINI les a appris du Vuidangeur qu'il interrogeoit dans la fosse : C'est, lui répondit ce pauvre malheureux, qu'au sortir de cette vilaine besogne, je vais m'enfermer dans le lieu le plus obscur de ma maison, où je laverai mes yeux avec de l'eau tiede. Ce Medecin ajoûte, que dans la suite, en traitant ces sortes de malades, lorsqu'il a trouvé l'ophthalmie trop considérable, il n'a pas fait disficulté d'ordonner la saignée, pour ensuite employer, en façon de collyre, le vin blanc vieux & bien mûr, afin de rappeller à l'organe qui a fingulierement fouffert, les esprits animaux, & comme inviter, par cette application, ce volatil spiritueux à couler plus abondamment du cerveau dans le nerf optique. A cela l'on ajoûte un conseil pour ces pauvres malheureux; c'est qu'il seroit à propos qu'ils se frotassent amplement le globe des yeux avec du lait tiede, avant que de descendre dane la fosse, & qu'ils se barbouillassent les paupieres avec de la crême bien douce & bien nouvelle, pour

36 LA MEDECINE rompre, autant qu'il est possible, ou émousser le rude abord de l'action mordicante des sels qui s'élevent si abondammant de cette masse d'ordures.

Ces vapeurs qui attaquent si fortement les yeux des Ouvriers des basses œuvres, ne sont pas les plus funestes qu'ils éprouvent; il y en a une qu'ils appellent le plomb, dont les effets sont bien plus terribles. Lorsque ces malheureux descendent dans des latrines ou puisards, dont les ventouses n'ont pas été soigneufement tenues ouvertes, la lumiere qu'ils portent toûjours avec eux pour s'éclairer, enflamme cette vapeur, qui les suffoque dans l'instant. Ceux qu'on retire assez vite, échappent quelquefois à ce fatal accident: mais la brûlure universelle de leur peau leur fait souffrir des douleurs cruelles, & les prive souvent de l'ufage de plusieurs de leurs membres.

C est sans doute l'effet si subit de cette vapeur enslammée qui lui a fait donner le nom de plomb, par comparaison à l'effet de la balle d'un

fulil.

Ces vapeurs agissent quelquesois

d'une façon plus lente, mais toûjours également funesle pour les pauvres Ouvriers; favoir, en leur coupant peu-à peu la respiration, & leur appesantissant la tête d'une maniere insensible, au point qu'ils tom-

bent comme s'ils étoient frappés d'une véritable apoplexie.

Il est bien difficile de remédier aux accidens de ces vapeurs qui s'enstamment avec explosion; la mort qu'elles causent est subite, & comparable à celle de ceux qui sont frappés du tonnerre. On a presque toûjours trouvé leur poumon slétri, contus, & lacéré, avec un épanchement ichoreux & sanguinolent dans la poitrine. Effet de la commotion subite, & auquel il n'y a pas de remede.

Ceux qu'on a tiré assez tôt pour les échapper à ce funesse accident, & qui ont eu le corps tout brûlé, avoient pour leur plus sacheux symptome, une grande difficulté de respirer, comme s'ils eussent été attaqué d'une pleurésse seche; & il a fallu les traiter en conséquence pour les échapper. Ce qui a le mieux réussippour guérir leurs brûlures, a été

l'onguent populeum, dans lequel on a préalablement fait bouillir une bonne quantité de feuilles de la plante

appellée Stramonium ferax.

Mais il y a un moyen très-simple de prévenir ces sunestes accidens; c'est de jetter dans la fosse ou dans le puisard, quelques poignées de paille enslammées avant que d'y descendre, c'est le moyen d'épuiser cette vapeur, qui se consume à mesure qu'elle s'enslamme, & qui ne cesse ordinairement de brûler que lorsqu'elle est entierement consommée.

Il est à remarquer que la plûpart de ces vapeurs ne prennent sin que lorsqu'on leur présente de la slamme, le charbon n'agissant pas sur elles: on doit au moins laisser passer vingt-quatre heures avant que de descendre dans le puits, & s'assurer, en répétant l'expérience, s'il ne s'est pas reproduit de nouvelles vapeurs. Avec cette précaution aussi simple, on n'aura rien à craindre de ces terribles effets.

On préviendra d'une maniere, tout aussi simple, les effets de l'autre espece de vapeur qui sufsoquent

cette propriété, que la flamme s'y éteint dès qu'elle y est exposée pendant quelques secondes, comme elle fait dans la machine pneumatique, on ôte l'air qui l'environne : c'est pourquoi il est à propos, avant que de descendre dans ces sorres d'endroits, d'éprouver par le moyen d'une lampe ou d'une chandelle attachée au bout d'une coide, s'il n'y a point quelque vapeur de cette nature; car on apperçoit alors la flamme de là lampe s'éteindre peu-à-peu : or la promptitude avec laquelle elle s'éteint, fait juger de la quantité de cette vapeur. Pour l'épuiler entierement, il ne s'agit que de faire defcendre, environ au tiers de la profondeur du puisard, un réchaud de feu bien allumé, & de le renouveller jusqu'à ce qu'il ne s'éteigne plus, à moins que ce ne soit en se consu-mant & se réduisant en cendres: alors il n'y a plus de vapeurs à craindre.

Mais s'il arrive que, faute de ces précautions, quelque pauvre Ou-vrier se trouve dans l'espece d'apoplexie causée par ces vapeurs, le

mal n'est pas absolument sans remedes. On aura d'abord recours aux frictions des bras & des jambes, & de toutes les parties du corps, pour tâcher d'y ranimer la circulation interrompue, & entretenir la chaleur & la fluidité du fang. On excitera principalement les organes de la respiration, par l'éternuement, par l'odeur des esprits volatils, présentés cependant avec précaution, en esfayant de faire avaler un peu d'oxymel scillitique pour exciter une petite toux; enfin on aura recours à la fumée de tabac qu'on fera entrer par le nez, dans la bouche même, en même-tems qu'on donnera des clysteres de la décoction de la même plante: il ne faudra pas cesser d'agiter le corps, jusqu'à ce qu'on apperçoive la respiration rétablie. Alors on fera avaler quelque léger cordial au malade, comme une cuillerée ou deux d'eau de mélisse composée, délayée dans un peu d'eau de canelle orgée: ce cordial ne manquera pas de ranimer les forces, & d'achever de rétablir la circulation qui aura été suspendue.

Je dois remarquer ici, que l'usa-

pes Pauvres. 4t ge où l'on est de saigner précipitament les malades dans ces fortes d'occasions, où le malade tombe en foiblesse & sans connoissance, est pernicieux, & accélere fouvent la mort: car lorsque le poumon cesse un moment ses fonctions, il faut de toute nécessité que le fang s'y accumule & abandonne ses extrémités; d'où s'ensuit le froid qu'on ne manque pas d'y appercevoir. Il seroit donc bien plus prudent d'attendre pour faire la faignée, que la circulation soit un peu rétablie. Elle réussira alors bien mieux, & procurera un foulagement infaillible.

Je ne dois pas oublier ici que les mêmes remedes conviennent parfaitement bien aux accidens qui arrivent à ceux qui font furpris par la vapeur du charbon, de la braife, &c. renfermés dans des chambres étroites & bien fermées. C'est un malheur qui n'est que trop fréquent parmi les pauvres gens, qui faute d'être logés commodément, ou pour épargner du bois que leur faculté ne leur permet pas de brûler, se chaussen avec du charbon & de la braise qu'ils alluder

ment dans des poëles de fer.

Tome II.

Les accidens qui leur furviennent font tout-à-fait semblables à ceux des vapeurs dont nous venons de parler : la vapeur qui s'éleve du charbon est d'une nature sulphureuse, qui détruit le ressort de l'air, & agit sur les organes de la respiration, en les rendant paralytiques.

Ces malheurs arrivent quelquefois aux Boulangers qui renferment dans des caves de la brai e mal éteinte, & qui sont quelquesois frappés de mort lorsqu'ils y descendent imprudemment, comme on en peut voir différentes histoires dans les Au-

teurs.

VII. Des Plom-Potiers d'Etain Sc de terre, des Fondeurs, Bic.

Voici des vapeurs d'une autre sorte; car non seulement elles s'attabiers, des quent à quelque organe en particulier, mais elles se prennent précisément aux causes premieres & principales de la vie. Ce sont les exhalaisons, ou les fumées métalliques ou minérales, soit mercurielles, soit vitrioliques, soit nitreuses, qui s'élevent des matieres que travaillent certains Ouvriers, lesquels s'empoisonnent dans leurs maisons aussi malheureufement que le font ceux qui travaillent aux mi es. Ces Ouvriers sont les

DES PAUVRES. Plombiers, les Potiers d'étain & de terre, les Fondeurs de cloches & de canons; enfin ceux qui travaillent aux monnoies, soit pour faire la séparation des métaux, soit pour opérer des alliages. De tous ces métaux donc mis en fonte & ainsi développés par le feu, il se porte dans le genre nerveux de ces fortes d'Ouvriers, des volatils minéraux, qui pervertissent le suc nerveux dans sa crase, dans ses qualités & sa circulation, jusqu'à tel point, que toute l'œconomie animale se bouleverse par les affreux maux que contractent ces Artisans. Le plomb & l'etain fournissent furtout & adondamment de ces vapeurs; & c'est pourquoi les Plom-biers de profession, & ceux qui emploient le plomb, comme les Potiers d'étain & de terre, tombent en peu de tems dans des paralyfies qui les tiennent estropiés pour le reste de leur vie. C'est l'effet du saturne ou du plomb, puisque sa vapeur, quand il est fondu, fixe le mercure, suivant l'observation du célebre Boyle. De même le plomb fondu, entre les

mains & fous le nez des Plombiers &

des Artifans de même genre , répand D ij

44 LA MEDECINE dans leur cerveau une vapeur de saturne, qui fait sur les esprits animaux ou la lymphe nervale le même effet de fixation qu'opere sur le mercure la vapeur du plomb fondu. C'est pourquoi ils deviennent cachectiques, bouffis, avec un teint livide; tous symptomes qui dénotent la gêne que fouffrent le sang & les esprits, & qui annoncentà ces pauvres malheureux une suite d'insirmités aussi longue que leur vie. Or ces vapeurs ne sont pas toutes les mêmes; elles font quelquefois mercurielles, virrioliques, nitreuses ou arsenicales. Semblables en cela à ces minieres qui empoisonnent ceux des Verriers qui travaillent les cryttaux, ou qui colorent les verres ; car cette masse vitrisiée, qui n'avoit ni odeur, ni couleur, ni fumée par elle-même, n'est pas plutôc mêlée de borax & d'antimoine qu'elle répand ces haleinées empoisonnées qui ruinent la santé de ces Ouvriers. Pour ce qui regarde les Potiers & les Plombiers, il arrive souvent dans leurs entrailles de telles irritations, que le genre nerveux se soulevant contre elles, il en résulte

les coliques les plus cruelles & lez

DES PAUVRES. plus difficiles à guérir; ce sont celles qu'on appelle avec raison, en Medecine, Coliques de Pouers. Ces accidens font les plus ordinaires parmi ces Ouvriers: mais ils ne font pas les seuls; témoin l'observation d'ET-MULLER * touchant ce Potier d'étain qui devenoit noctambule pendant vingt-quatre heures, lorsqu'il travailloit sur l'etain. Car c'est l'esset, dit ce savant Auteur, des sumées mercurielles des métaux, & en particulier de l'abondant volatil antimonial que contient l'étain; volatil qui étant mêlé avec le nitre, acquiert une vertu fulminante : après quoi il n'est plus étonnant qu'il s'en éleve des explosions par tout le genre nerveux. Une autre maladie prend quelquefois aux Potiers de terre; ce sont des vertiges, qui attaquent assez souvent ceux qui travaillent à la roue; & à d'autres d'entr'eux de semblables étourdissemens sont suivis d'affections ou d'accès épileptiques. Enfin, on observe que ceux qui vernissent de mercure les glaces pour les miroirs, non seulement deviennent

^{*} Voyez Etmuller, Colleg. Confultat.

fujets aux asthmes, aux stupeurs ou engourdissemens des membres, mais encore qu'ils tombent quelquefois en apoplexie, dans le tems qu'ils appliquent le mercure sur le revers des glaces qui doivent faire les miroirs. Il faut encore ajoûter à ces Ouvriers ceux qui font métier de broyer les couleurs; car les vapeurs arsenicales, mercurielles, &c. qui s'élevent des matieres qui se broient sous leurs yeux & par leurs mains, les empoifonnent, s'ils ne se précautionnent contre elles.

Ces précautions font aussi anciennes que les tems où l'on a travaillé aux mines. Car l'on voit comment les Ouvriers qui se sacrissoient à cette profession, se couvroient les mains & les bras de gants, les jambes & les piés de brodequins, les cuisses de cuissarts, indépendamment des fortes de caleçons qu'on leur faisoit; enfin c'étoit des masques de verre, ou de certaines vessies, dont ils se couvroient les yeux, le nez & tout le visage, & qui ne leur permettoient de voir que le plus nécessaire pour conduire leurs travaux. Les Artisans d'aujourd'hui qui sont exposés à ces

DES PAUVRES.

47

dangereuses vapeurs, trouvent dans ces sortes de préservatifs de quoi rabattre en partie la malignité de ces vapeurs. En effet le plus grand remede seroit celui qui pourroit les garantir; d'autant plus que le malheur le plus affligeant dans les maladies qui les accablent, c'est que la Medecine ne paroît pas jusqu'à présent leur avoir donné des secours aussi efficaces que leurs maux font grands: On les donne donc dans le public pour incurables; ensuite l'on se disculpe, en disant qu'HIPPOCRATE après avoir dit qu'il faut savoir distinguer les maladies incurables, ajoûte qu'on doit s'en tenir aux remedes palliatifs, ou à ceux qui sont moins capables de faire mal. Cependant a-t-on fidélement pratiqué cet avis d'HIPPOCRATE, pour la cure des maux que l'on contracte en travaillant sur les minéraux? L'on avoit sagement fait remarquer en parlant des maladies que prennent les Chymistes auprès de leurs fourneaux, qu'ils étosent obligés de quitter leurs grands Arcanes pour se renfermer dans les Remedes Galeni jues, parce qu'ils y trouvoient des fecours

plus réels que dans les Remedes ou Préparations Chymiques. Ne seroit-ce donc point pour s'être trop oublié fur cette observation, qu'il est si rare de voir guérir de leurs maladies les Artisans qui travaillent sur les metaux, ou qui les emploient? Cardeux erreurs capitales possedent les esprits à ce sujet. 1°. Ce sont des matieres minérales, des métalliques, des vitrioliques, &c. dont on releve les vertus contre les mauvais effets que ces mêmes minéraux ont commis; ce sont des huiles de tartre, des esprits de vitriol, des volatils les plus explosifs, des mercuriels, &, outre cela, les purgatifs les plus violens, savoir, les turbiths, les antimoniaux, les préparations de mercure purgatives, que l'on préfere, parce que l'on donne à ces drogues une aveugle confiance, & qu'on les juge les plus propres à combattre la malignité des minéraux. Les succès l'ont-ils prouvé? Au contraire, tous ces maux ne sont-ils pas demeurés ou mortels, ou incurables? D'ailleurs cette idée de malignité est. elle bien fondée ? A t-on fait à ce sujet toutes les réflexions nécessaires?

DES PAUVRES. . 49 On le croiroit, à voir la façon dont on se comporte aujourd'hui; car il est d'usage parmi les fauteurs de la Chymie, de s'occuper uniquement des moyens de rabattre la malignité. Mais, en suivant cette vue incertaine, on laisse surement gagner le fond du mal, favoir, l'inflammation du fang, & l'irritation du genre nerveux; chofes qui se présentent d'abord, & qui tuent les malades, ou les rendent infirmes pour le reste de leur vie, avant que le Medecin ait découvert dans ces drogues chymiques, le sel, l'acide, ou l'alcali, le fixe, ou le volatil, le sulphureux, ou le balsamique, qui doit être opposé aux saveurs contraires que l'on cherche ou que l'on devine dans le fang ou dans les humeurs. Rien ne répand plus de doute, d'obscurité, & par conséquent plus de dangers & d'infidélités sur la Medecine que l'on pratique sur les Artisans qui travaillent ou qui manient les minéraux. 2°. L'autre erreur, aussi pernicieuse pour le moins, c'est le décri où l'on met la saignée dans ces maladies, dans lesquelles on répete, en toute occasion, qu'elle y est dangereuse, comine on l'en accu-Tome II.

TO LA MEDECINE se dans toutes les maladies malignes; & cela parce qu'on ne rencontre point en elles ce qu'on propose d'y combattre, favoir, la malignite dont on s'occupe uniquement. Cependant, quelque considérable que put être cette malignité, rien ne doit être plus certain pour la conduite d'un Medecin, que ce qu'il voit, & ce qu'il touche, savoir, l'ardeur, l'inflammation, & l'irritation convulsive des parties, dont les attitudes font connoître l'état & la cause qui les tient dans ces dispositions contraires à leur état naturel. Est-il donc si difficile de comprendie combien le sang intercepté par les directions changées dans sa circulation, cause de congestions phlegmoneuses ou inflammatoires? Une telle certitude peut-elle faire appréhender la saignée? Au contraire, quelle affreuse incertitude de la part des remedes que l'on cherche, fans les avoir encore trouvés, pour les opposer aux saveurs ou qualités malignes des humeurs auxquelles on attribue les maladies des Artisans qui travaillent sur les métaux! Mais toutes ces maladies, pour être bien com-

prises, doivent être rapportées aux

DES PAUVRES. affections de poitrine, suivant le confeil de M. RAMAZZINI (a). Or ces affections, dans les Artifans, sont la plupart indépendantes des humeurs, parce qu'elles n'y contribuent qu'en second; au lieu qu'en premier ce sont, suivant la remarque de VAN HELMONT, des asthmes fecs, ou, suivant celle de WEDELIUS, des aschmes de montagne (b), comme on le trouve prouvé dans un Traité fait exprès (c). Dans ces incertitudes, le plus sûr pour un Medecin qui veut guérir son malade, c'est d'apprendre d'Hippocrate, non ce qui fait précisément la cause des maladies de ceux qui travaillent sur les minéraux, mais d'observer, comme il a fait, l'état des visceres, tel qu'il nous l'a laissé dans le portrait qu'il fait d'un Ouvrier sur les métaux : (d) Vir metallicus (dit-il) hypochondrium dextrum intentum; splen magnus; alvus intenta, subdura; spirituosus, decolor, &c. Ce portrait, fait par ce grand Maître en

(a) De Morbis Artificum, pag. 498.

⁽b) Patholog.

⁽c) Voyez Řamaazzini, ubi supra, page

⁽d) HIPPOCR. Epidem. IV. No. 13.

Medecine, me fournit deux observations, qui montrent le faux de la pratique que l'on suit parmi les Chymilles pour le traitement de ces maladies, fur lesquelles ils se sont donné un ascendant qu'ils méritent peu; & auquel cependant on s'est trop livré. La premiere réflexion, c'est que les Ouvriers sur les métaux sont tous poussifs (anhelosi); là dessus je demande, s'il est une disposition en maladie où la saignée soit plus constamment & plus généralement adoptée, qu'en cas d'oppression? Cependant c'est précisément la saignée qu'interdisent tous les Medecins Chymistes, avec le plus de soin, dans les maladies des Artisans qui travaillent sur les metaux. Est-il donc étonnant que ces pauvres malheureux restent asthmatiques pendant toute leur vie? L'autre réflexion à faire sur l'observation d'HIPPOCRATE, c'est que les visceres se trouvent durcis & desséchés, principalement le foie, & tout le bas-ventre. Sont - ce là des indications pour exclure la faignée, & pour s'autoriser à donner des remedes tous brûlans & desséchans, comme l'on fait si hardiment dans les maladies de

DES PAUVRES. ces infortunés Artifans? Parce, diton, qu'étant de pauvres gens, pour la plupart, ils n'ont pas le loisir d'être long - tems malades. C'est pourquoi, ajoute-t-on, il faut prendre une méthode abrégée pour les traiter, & cette méthode consiste dans l'usage des Remedes Chymiques les plus irritans, surtout de ceux qui sont pris d'entre les antimoniaux, & principalement en s'abstenant de la saignée *. La méthode certes est abrégée: mais est-ce pour finir la maladie, ou la vie d'un malade?

Il reste à conclurre de tout cela, que la bonne maniere de traiter ces maladies, c'est, non d'en éplucher les circonstances de malignité, mais les impressions qu'y souffrent les visceres; impressions par lesquelles les malades ou périssent, ou languissent: Voilà ce qui doit régler les indica-tions de la cure. Ainsi un malade empoisonné par la vapeur, soit du mercure, soit du plomb, soit du vitriol, &c. doit être particulierement traité, comme l'on traite en bonne Medecine les asthmatiques, en qui le sang est intercepté dans son cours &

^{*} Voyez RAMAZZINI, pag. 489.

dans le poumon, & les ners réduits à un état spasmodique & tonique. Ainsi, suivant cette idée, sans craindre ni l'usage des saignées réitérées, ni celui des calmans-narcotiques-cordiaux, & béchiques, l'on verra ces malades guérir, comme tous les autres, de ce genre de maladies, au

tant qu'il sera possible.

C'est par cette déssance justement prise contre les remedes Chymiques dans ces fortes de maux, à l'exemple de grands Praticiens*, que l'on a eu la consolation de voir guérir, par les remedes ordinaires, des vertiges, des affections épileptiques, & des coliques les plus cruelles. C'est pourquoi rien n'est plus sûr pour la Medecine des Pauvres, que de les avertir des piéges & des dangers des drogues, avec lesquelles on voudroit traiter les maladies qu'ils ont contractées en travaillant ou en employant les minéraux; au lieu qu'ils font certains de trouver infiniment plus de soulagement, & de guérison même, dans les remedes ordinaires. Or ces remedes sont les saignées, les diapnoiques, les adoucissans. En effet, outre que

^{*} Voyez Alberti, de Vaporum noxâ.

DES PAUVRES. 55

de bons Praticiens conviennent de l'utilité de la faignée dans ces maux, l'observation qu'ils ont faite *, en prouve manifestement le besoin. C'est que l'on a remarqué, que ceux qui perdent du sang habituellement, comme par exemple ceux qui ont des hémorrhoïdes, sont bien moins maltraités par les vapeurs minérales, quand leurs professions les engagent à les respirer, que ceux en qui la Nature n'a point établi ce secours. De plus, les narcouques se trouvent autant efficaces, & aussi sûrs dans les douleurs causées par ces vapeurs si dangereuses, que dans tous les maux spasmodiques, où on les emploie avec un merveilleux succès. Il reste donc à conclurre, que la méthode de guérir est la même dans ces maux, que dans de semblables qui. n'ont pas leurs causes dans l'impression des vapeurs minérales. C'est la raison pourquoi l'on ne répete pas ici les remedes, ni la conduite qui a été décrite ci-dessus, & où l'on renvoie ceux qui auront à traiter les Pauvres des maladies causées par les minéraux. L'on seroit ravi certaine-

^{*} IDEM , Ibidem.

76 LA MEDECINE ment d'avoir quelques bons remedes Chymiques à ajouter à la méthode ordinaire de guérir : mais il est si humiliant pour la Chymie de produire rarement dans ces occasions des spécifiques véritables, qu'il ne s'en présente presqu'aucun de raison-nable. En effet, Poterius lui-même, si célebre pour la Chymie, fait observer que les tisanes de sassafras guérissent les paralysses des Potiers deterre. Lister recommande singulierement contre l'impression du mercure, la décoction de gayac : & AL-BERTI, chez qui l'on trouve ce que l'Ecole du célebre M. STALH a expérimenté de meilleur dans les maladies, recommande surtout les tisanes de racines de bardane, & de semblables plantes, comme aussi l'efsence de pimprenelle blanche, & la teinture de cascarille, en même-tems qu'il avertit des affreux dangers des remedes Chymiques, pour guérir les maux qu'ont fait les minéraux. Il est vrai que FALLOPE conseille la poudre d'or contre le mercure. Mais ce remede est au dessus des facultés des Pauvres, fût il aussi souverain qu'on peut douter qu'il ait là-dessus tant de

vertu. L'on vante encore une préparation de foufre sublime de la façon du célebre Poterius; & d'autres relevent l'efficacité de l'antimoine diaphorétique. Mais ces prétendus spécifiques ont fait si peu fortune dans la pratique, qu'ils paroissent bien plus

en discrédit qu'en faveur.

Quelques réflexions chymiques sur la nature des minéraux, font cependant connoître par où l'on peut se foulager de leurs venins; & ces réflexions sont fondées sur trois observations. La premiere est fondée sur ce qu'un acide virulent & très-actif constitue la qualité vénéneuse de la plupart des minéraux sulphureux-métalliques, & surtout de la nature du plomb, en qui abonde * un tel acide. Qu'y a-t-il donc de plus raisonnable pour écarter ces maux, que ce qui va à affoiblir, à force de le délayer, & à envelopper cet âcre empoisonné? Ainsi les eaux légérement laiteuses, les émulsions, les laits d'amandes; les crêmes de riz, ou de semblables graines, les décoctions de corne de cerf, les solutions faites avec les yeux, d'ecrevisses dans beaucoup d'eau, tous

^{*} Voyez RAMAZZINI, ubisuprà, p. 496.

ces secours ne sont sujets à aucuns dangers Les deux autres observations regardent le mercure. L'une a été connue par l'aventure d'un Singe, qui but du mercure, & qui en mourut: elle est rapportée par Avicenne, qui ayant ouvert le corps du Singe, trouva le sang arrêté ou épaissi dans les ventricules du cœur. Le mercure, qui est le plus pénétrant des métaux, a donc la vertu d'épaissir & d'arrêter le sang. L'autre observation est reconnue par Fernel, & confirmée depuis par de savans Physiciens-Medecins; c'est que le mercure a quelque chose de fibrifuge, & de narcotique, de sorte que ceux qui l'ont le plus étudié, ont remarqué qu'il ne donne pas la fievre, & qu'il appaise les douleurs. Cela posé, quel parti doit-on prendre, soit en matiere de remedes, foit en matiere d'alimens, pour corriger l'impression du mercure? C'est de choisir ce qui va à tenir le fang mollement raréfié, & roulant, pour le relever de l'affaissement où tombent ses parties globuleuses, & en même-tems ce qui peut conserver au suc nerveux la fluidité qui en fait la crase naturelle. Tel est, dans

DES PAUVRES. la nourriture des Pauvres, l'usage des lentilles, & du gruau d'avoine, &, en fait de remede, une décoction légere de squine, y ajoutant l'usage de la thériaque. Car c'est une erreur grossiere de donner l'exclusion à la thériaque, parce qu'elle contient de l'opium; puisque rien ne tient le sang plus fluide que l'opium. C'est une raison d'ailleurs soutenue par l'expérience, qui apprend que les coliques & les convulsions causées par l'impression du plomb, dans les Potiers de terre, & dans les Peintres, s'appaisent & se guérissent, sans mauvaises suites, par l'usage de la thériaque, ou de l'opium rendu cordial en le mêlant, avec la consection alkermes, ou avec le sirop d'œillets, dans l'eau de tilleul, &c. on bien (comme on l'a dit ailleurs) par le mélange de quelques gros de philonium romanum dans des lavemens de fleurs de camomille avec les émolliens & l'huile

de rue.

Les Peintres qui manient continuellement le minium, la céruse, le cinnabre, &c. sont fort sujets aux affections des Doconvulsives; maux qui exercent leur reurs,
rage dans le bas-ventre de ces Arti-

fans; témoin ce Peintre dont FER-NEL * raconte l'histoire, lequel étoit affligé d'une colique qui lui enfloit si horriblement tout le bas-ventre, que rien ne pouvoit parvenir à le foulager & à réprimer le volume énorme que prenoit toute cette région, que de faire asseoir quatre hommes sur fon bas-ventre. L'histoire est d'autant plus surprenante, que ce pauvre malheureux étant venu à mourir, il ne se trouva rien d'extraordinaire dans ses entrailles; parce que tout le mal s'étoit passé par les contorsions des membranes dans le genre nerveux: & là-dessus s'écrie humblement FERNEL, à la maniere des grands hommes (comme parle CELSE:) «l'étrange bevue où nous « avons été pendant cette cure, où « nous étions absolument hors de la « vraie voie: » (Omnes aberamus à scopo, & totà, quod aiunt, vià errabamus.) Mais d'où venoit cette erreur, sinon d'avoir traité des humeurs, lorsqu'il ne falloit avoir égard qu'à l'état convulsif de tout le genre nerveux? Telles sont encore les attentions qu'il faut avoir dans les mala-

^{*} De Lue Venerea, Cap. 7.

61

dies des Doreurs, sur qui le mercure, qu'ils manient continuellement, fait de si étranges impressions. Il en doit être de même dans la cure des maux dont sont attaqués ceux des Teinturiers qu'on nomme de grand teint, qui emploient l'arsenic dans les teintures des draps. L'eau-forte expose encore à d'aussi cruels maux, surtout à des phihisies, & à des coliques, les Ouvriers qui l'emploient continuellement ou souvent dans leurs ouvrages. Tels font les Graveurs qui gravent à l'eau-forte, & ceux d'entre les Orfévres qui la mettent fréquemment en œuvre, aussi-bien que le mercure & le plomb. Car c'est de semblables minéraux que viennent ces douleurs de nerfs, ces rhûmatismes bifarres, ces maux de gorge, ces phthisies si opiniâtres, qui les menent à la mort. De-là viennent aussi les mêmes maux aux Distilateurs, soit à eux-mêmes en personne, soit à ceux qui demeurent auprès d'eux : car ces Ouvriers non-feulement y font exposés eux-mêmes; mais encore leurs Laboratoires y exposent leurs voisfins. Il y a eu, à ce sujet, un fameux procès dans le voisinage de Modene,

à l'occasion du Laboratoire d'un Distilateur, qui faisoit mourir de phthisie tous les habitans de ce Canton, comme il fut prouvé par les extraits mortuaires. Pour ces fortes d'affections phthisiques, rien ne convient tant que l'usage habituel des boissons laiteuses, sans omettre, suivant l'avis du Docteur RAMAZZINI *, les remedes ordinaires & connus dans la bonne méthode : C'est un avis que ce savant Medecin répete plus d'une fois. Mais le plus efficace & le plus sûr, c'est de conseiller aux Ouvriers qui travaillent sur les metaux, ou qui les emploient, de quitter ces profeffions meurtrieres, quand leurs complexions ne peuvent les soutenir; fans cela ils s'expofent à une vie langoureuse, & à une mort prochaine.

Jusqu'ici j'ai parlé des désordres que causent, chez certains Ouvriers, que causent, chez certains Ouvriers, reurs de les vapeurs virulentes sorties des minéraux. J'en vais faire voir à présent d'une autre espece; ce sont les vapeurs des grains. Il est certain, & de plus il est démontré par l'expérience, que de même que les métaux transpirent, les grains, & en particu-

* Ubi suprà, pag. 503.

DES PAUVRES. 63
e, exhalent aussi des vapeurs

lier le ble, exhalent aussi des vapeurs très mal fassantes. Car chaque grain de blé concentre un volatil très subtil, qui s'évapore à travers l'écorce qui le contient & l'enferme. Or cette vapeur, quand le blé a été enfermé long-tems, surrout dans des souterreins, ou dans des greniers, sans être sussifiamment remué ou criblé, est une poudre animée de milhers de petits vermisseaux, suivant l'obfervation du célebre Leewenhoeck, qui leur donne le nom de petit-loups. C'est pourquoi les Mesureurs & les Cribleurs de grains sont su ets à des démangeaisons par tout le corps & dans les yeux, & à des âcretés de gorge: Aussi ces Ouvriers se plaignent-ils quelquefois amerement du désagrément de leur profession; parce que non-seulement ils sont habituellement tourmentés par toutes ces différentes incommodités; mais encore qu'ils voient abréger leurs jours par des oppressions asthmatiques, & des hydropisies, qui les menent au tombeau. M. RAMAZZINI donne à ces Ouvriers un conseil, qui peut avoir son utilité dans le régime de vie; c'est d'avoir soin de la-

ver, puis de sécher le blé avant que de le porter au moulin : car outre que par cette précaution l'on détruit cette vermine d'où s'engendre la calendre dans les greniers, la farine en est aussi plus blanche, plus suave, & mieux nourrissante. Ces sortes d'Ouvriers se mettent autour du col des gorgerettes, qui sont des especes de mouchoirs, dont ils se couvrent de façon, qu'ils se préservent la gorge & les narines pendant tout le tems du travail; après quoi ils fe lavent les yeux & la gorge avec de l'eau froide, & ils ont grand soin de secouer & de brosser leurs habits. M. RAMAZZINI se répand ici en plaintes très-ameres contre ceux qui ont aboli les Bains publics: Carils étoient (dit-il) bien moins entretenus pour le luxe & la mollesse des gens oisifs, paresseux, riches, & voluptueux, que pour servir, à peu de frais, à la santé de tous les hommes, & en particulier aux pressans besoins qu'ont la plupart des Guvriers, de se laver des crasses & des ordures, qui, bouchant les pores de la peau empéchent la transpiration. Au défaut de ce secours, qu'on ne peut trop regreter, il confeille

DES PAUVRES. 65 feille à ces Ouvriers de faire un fréquent usage d'eau d'orge, d'émulsions, de petit-lait, ou de tisane de guimauve; avec la précaution d'être bien attentifs sur eux-mêmes, pour remédier promptement à celui des visceres qui paroîtroit particulierement

s'endommager.

La malignité qui s'éleve du blé, X. ou de sa farine, se maniseste encore mido-fur ceux ou celles qui travaillent à viers. faire l'amidon. Il est vrai que ce n'est principalement qu'avec les piés qu'ils pétrissent le blé, après l'avoir fait macérer dans des vaisseaux de marbre remplis d'eau, pour ensuite en tirer la pâte, que l'on sait sécher au soleil. Cette précaution de pétris le blé avec les piés, leur pare sure-ment des accidens. Mais cependant de cette masse, qui n'est que de la farine mouillée & épaissie, il s'éleve une vapeur d'un goût fade tirant fur l'aigre, parce qu'il tient d'un acide - volat: l', qui abonde dans le blé quand on l'a développé par la fermentation; & c'est l'impression de ce volatil étranger, & non mitisié ou adouci par la coction, qui jette ceux qui pétrissent l'amidon dans des Toine II.

66 LA MEDECINE oppressions & dans des toux si étranges, qu'ils font obligés d'interrompre ou de quitter leur ouvrage, pour ne pas expirer sur le champ. Ce qui rend les Amidoniers si sujets à des maux de tête, à des asthmes, & à des toux, c'est parce que cette vapeur approche fort des exhalaisons acides que répand la fumée du soufre. A ce sujet le Dosleur Ramaz-ZINI, toujours attentif à la santé des hommes, avertit que l'amidon n'est pas aussi sain qu'on le croyoit dans l'ancienne Medecine, & qu'on le croit encore ordinairement dans la nouvelle : car il y passe pour un adoucissant qui tempere les humeurs, pour un astringent qui arrête les fluxions, & pour un vulnéraire qui guérit les ulceres; c'est pourquoi on le cite pour excellent dans les pertes de sang, & dans les stranguries. GA-LIEN en fait grand cas pour toutes ces maladies, & l'Auteur (a) de la Philosophie Sacrée lui donne la vertu des plus grands adoucissans pour les humeurs, par préférence même à

tous autres remedes; fondé, à ce

qu'il croit, sur le Miracle d'Elise'e, (a) Vallesius, Philosophia Sacra.

DES PAUVRES. qui adoucit avec de la farinc de po-tage des Prophetes, que l'un d'entr'eux avoit empoisonné d'amertume en y mettant des coloquintes au lieu d'herbes ordinaires. Je répons à cela, que c'est un Miracle de celui qui forme des enfans à Abraham avec des pierres: mais il s'agit ici des remedes qui soient commun dans l'ordre de la Nature; & M. RAMAZZINI fait voir qu'il y a dans l'amidon une âcreté qui va jusqu'à la corrosion. Il le prouve par l'observation des Blanchisseuses de menu linge, comme de rabats & furplis, dont la toile se trouve rongée jusqu'à se percer, lorsque l'amidon s'amasse dans les plis de ces linges. Il cite aussi à ce sujet un passage de PLINE (a), qui porte que l'amidon n'est point aussi convenable qu'on se l'imagine dans les maux d'yeux, & dans ceux de poitrine. Aussi les habiles Blanchisseuses savent-elles mêler de la gomme-arabique avec l'amidon, pour en corriger ce qu'il a de corrosif Un excellent remede que l'on fait pratiquer aux Ouvriers qui

travaillent l'amidon, c'est de le faire

⁽a) Histor. Natur. Lib. XXII. cap. 25.

68 LA MEDECINE

dans un lieu spacieux, & jamais dans des endroits trop rensermés, ou trop étroits. Au reste quand le mal Jes gagne, il faut leur faire avaler de l'huile d'amandes douces, des émulsions, des crêmes d'orge, quelquefois un verre de bon vin, leur faifant encore sentir de l'esprit de sel ammoniac, & de l'eau thériacale, dont ils seront bien de se frotter les narines.

Des Doulangers.

HIPPOCRATE fait observer que les professions les plus utiles à la vie, sont sujettes à de grands inconvéniens. Telle est en effet la Boulange. rie, qui fait de ses Ouvriers des hommes de nuit; car ils les passent à faire le Pain: Un tel dérangement dans la vie des Boulangers ne peut être exempt de très - fâcheux inconvéniens. Car la nuit est le tems où se fait & se consomme principalement l'œuvre de la plus grande transpira-tion; & il est certain que c'est du dérangement de cette œuvre il précieuse à la santé, que viennent les maladies qui attaquent ces Ouvriers; d'autant plus qu'étant exposés conrinuellement à la chaleur de leur four, puis incontinent après respi-

DES PAUVRES. rant un air froid, les pleurésies les saisissent bien - tôt, avec la sievre qui les accompagne. Si l'on ajoute à cela la quantité de folle - farine qu'ils avalent, & qu'ils respirent, on y verra l'origine des affections de poumon, auxquelles les Boulangers deviennent sujets. Enfin leurs yeux sont aussi exposés, à chaque instant, à recevoir des impressions très - malfaisantes; car l'aspect continuel des flammes & des vapeurs de leurs sours, l'ardeur de ces mêmes flammes? & la poudre farineuse qu'ils remuent habituellement, les rend chassieux. C'étoit pour obvier à cet inconvénient, qu'il étoit d'usage chez les Anciens que les Boulangers s'envelopassent la tête d'un mouchoir. La précaution, à l'embarras près, n'est pas blâmable: mais ces Ouvriers trouveront plus de facilité à se laver souvent le visage avec de l'eau, à se gargariser avec de l'oxyerat, enfin à user d'oxymel. Du reste, ils se feront traiter avec les remedes ordinaires, en cas de vraies maladies.

Les maladies des Meuniers ressemblent bien plus à celles des Boulan- Des gers, depuis l'invention des moulins-mers.

LA MEDECINE 70 LA MEDECINE à vent, & des moulins-à-eau. Car autre fois, que ce n'étoit qu'à force de bras que l'on piloit les grains par le moyen des meules, c'étoit moins un att qu'un supplice, de maniere que l'on y condamnoit les criminels & les esclaves; témoin l'histoire de Samson, que les Philistins condamnerent à tourner ces meules. Ce métier étoit donc alors une occasion prochaine de quantité de maladies des plus graves. Aujourd'huiles Meuniers en sont quittes pour essuyer les infirmités que contractent les Bou-langers; parce que les uns & les au-tres sont continuellement parmi la farine, laquelle incommode leurs poumons. Deux choses de plus deman lent quelques avis de précaution. . C'est que les Meuniers étant exposés souvent à porter de pesans facs de blé, ils sont toujours à la veille d'avoir des descemes. Pour y obvier, ils feront très-bien de porter continuellement des ceintures ou des sangles très-larges, qui les serrant de bas en haut, leur affermiront les entrailles dans leur situation naturelle Si nonobstant cette précaution, il leur survient quelque des-

DES PAUVRES. cente, il leur est de la derniere importance de ne jamais aller fans bandage, pour ne point s'exposer à être furpris par quelque subit étranglement de boyau, qui ne manqueroit pas de leur arriver, à cause des efforts trop fréquens qu'ils font en portant des sacs de blé. 2°. Une autre remarque, c'est que souvent ils deviennent fourds; parce qu'ils ont à entendre jour & nuit les bruits des eaux & des meules de leurs moulins. Pour obvier à cet inconvénient, on doit leur conseiller de tenir, aufant qu'ils pourront, (surtout lorsqu'ils auront à approcher de plus près de leurs meules) du coton dans les oreilles, de maniere cependant qu'ils puissent facilement l'en ôter quand ils fortiront d'auprès de leurs meu-

Il est encore une observation assez singuliere au sujet des Meuniers, & des Boulangers; c'est que les uns & les autres sont sort sujets à avoir des poux. La cause de cette vermine n'est ni obscure, ni incertaine: M.Leeuwinhoeke l'a mise sous les yeux, au moyen de ses microscopes Il a fait voir que la poussière qui sort par

les.

LA MEDECINE

transpiration de chaque grain de blé, n'est autre chose que des milliers de petits insectes qui y sourmillent. Ces insectes imperceptibles sont des germes d'animaux, qui rencontrant sur la superficie de la peau de ces Ouvriers (laquelle est continuellement exposée à le couvrir de cette poussiere farineuse,) un suc fourni par la transpiration, lequel leur tient comme lieu de seve qui sortiroit de la terre, trouvent dans ce suc de quoi s'éclorre, se grossir, & prendre la forme de ces vilains insectes. Pour exterminer cette vermine, il faut changer très-souvent de linge, & se laver tout le corps & le décrasser avec les décoctions d'absinthe, de petite centauree, de staphisaigre, de lupins, ou avec du son mêle avec le vinaigre. Si cela ne réuffissoit point, il faudroit en venir à quelques frictions légeres faites avec l'onguent-gris.

L'état des Meuniers, qui les expose journellement à porter de lourds fardeaux sur leurs épaules, me fournit ici l'occasion d'examiner la profession des Porte-faix ou trocheteurs, dont le métier consiste à faire continuellement les efforts que les Meuniers

DES PAUVRES. 73
font que dans que ques oc-

niers ne sont que dans queiques occasions. Or ces efforts se font sur la poitrine, sur le bas-ventre, sur les cuisses, & deplus sur l'épine du dos. L'étrange violence par conséquent pour toutes ces parties, & pour la poitrine en particulier! Car autant qu'un Crocheteur introduit beau-coup d'air dans son poumon, lorsqu'il baisse les épaules pour recevoir quelque rude charge, autant en fortil peu par la respiration; ainsi les véficules pulmonaires & les vaisseaux fanguins du poumon restant extraordinairement gonflés, il n'est pas étonnant que les Crocheteurssoient fujets aux crachemens de sang. Mais ce qui peut particulierement les exposer à ces accidens, c'est assez souvent la ridicule vanité qu'ils ont de faire mal-à-propos parade de leurs forces, en les mettant à des épreuves téméraires, excessives, & qui ne les menent à rien d'utile ou de nécessaire; & cependant c'est ce qui les jette manifestement dans des cra-chemens de sang, ou en d'autres sâcheux maux. HIPPOCRATE rapporte la témérité d'un Manœuvre, qui ayant fait gageure de lever de terre Tome II.

74 LA MEDECINE un âne, le fit avec tant d'effort; qu'il fut pris sur le champ d'une fievre, & d'un crachement de sang: * Qui Asinum ex pacto elevavit, statim febricitavit; sanguis erupit; alvus lubrica; judicatus est. De plus, comme les efforts des Crocheteurs se font aussi sur les cuisses, on a trouvé souvent dans leurs corps, après leur mort, des varices très-considérables; parce que la trop forte contraction que souffrent très souvent les muscles des jambes & des cuisses, empêchant que le fang ne remonte par les veines, il séjourne sur leurs valvules, qui sont contraintes de céder en se relâchant; & il arrive de-là que le fang devient croupissant, & les veines variqueuses.

La conséquence naturelle que l'on doit tirer de toutes ces réflexions, c'est que la faignée est absolument nécessaire dans les maladies des Crocheteurs; d'autant plus qu'il leur est ordinaire de s'exposer aux plus rudes travaux, ayant le ventre plein d'alimens, & les vaisseaux remplis de chyle. Le sang abonde chez eux; & en cas de maladie il faut d'abord sou-

^{*} Epidem. IV. No. 14.

DES PAUVRES. 75 lager les vaisseaux surchargés, & c'est

l'effet de la faignée.

Une autre maladie ou incommodité que contractent encore les Crocheteurs, & qu'ils conservent le reste de leurs jours, c'est qu'ils deviennent bossus. On en voit la cause manifestent, en ce que le poids des charges qu'ils portent, les faisant courber, ils accoûtument l'épine du dos à se courber, & à occasionner des bosses. M. RAMAZZINI proposeà ce sujet un Problème, qui peut avoir son utilité. Pourquoi, dit-il, les Porte-faix sont-ils obligés de se courber, & que les femmes de la campagne viennent dans les villes, chargées sur leurs têtes de fardeaux trèspesans, maigré lesquels cependant elles se tiennent très-droites? Ce savant Medecin trouve la folution de ce Problème dans la structure des parties, ou dans l'équilibre qu'elles ont à garder. Or les femmes de la campagne sachant s'ajuster leur charge sur le haut de la tête, elles parviennent à contenir le centre de gravité dans sa ligne de direction. Au contraire les Porte faix la rompent, par la posture qu'ils sont obligés de gar-

Gij

76 LA MEDECINE der pour se rendre supportables les pesans sardeaux dont ils se chargent. Car c'est un art, que de savoir la posture convenable pour porter plus légerement un gros fardeau : Leve fit, quod bene fertur onus. 1°. Les Porte-faix se chargent donc sur le dos, mais également sur les deux épaules, pour faire des deux omoplates comme de larges bases, ou de forts piliers, aux fardeaux qu'ils ont à porter. En même-tems ils se courbent; parce que dans cette disposition leur poumon plus au large (comme l'éprouvent les asthmatiques qui se tiennent courbés) leur rend la respiration plus facile pendant le tems qu'ils portent leurs fardeaux. 2°. En fe tenant courbés, ils allongent leurs reins en arriere, en même-tems qu'ils écartent les cuisses & les jambes, cherchant ainst naturellement à donner une ligne ferme ou affurée de direction au centre de gravité du poids qui les charge. Cependant l'épine du dos courbée s'accoutume à tenir les nerfs qui en sortent, & la moelle épiniere qui y est ensermée, dans une gêne continuelle; & cette gêne passant dans le cours du suc nerveux, &

DES PAUVRES.

dans les fibres médullaires & nerveuses, elle occasionne les stases dans lesquelles tombe la circulation des esprits, & où elle se tient; ce qui fait la cause des bosses qui restent à ces pauvres gens. Le remede ne pourroit être que dans la précaution, qui seroit d'éviter de prendre cette posture pendant leur jeunesse; car lorsqu'elle est une sois prise, elle se perpétue jusques dans leurs vieux jours, & elle les confirme dans cet état de bosse & de courbure. Il seroit bien plus à propos que les Porte-faix traînassent les fardeaux dans des carioles à bras, ou dans des brouettes, pour n'être point exposés à s'estropier; & l'on verroit alors parmi eux beaucoup moins de bossus & d'asthmatiques.

Les Porteurs de Chaise sont un au- XIV. tre genre d'hommes que le poids Des Perd'une profession accable. Chez eux Charse. ce sont principalement les poumons qui ont à souffrir; parce que l'art de de porter plus légerement la chaise, consistant à tenir, le plus qu'il est possible, le corps ou l'épine du dos dans sa ligne naturelle de direction, les poumons des Porteurs de Chaife,

qui ont à se dilater souvent, par leur travail, ne le font qu'avec peine; parce que ce viscere trouve d'autant moins d'espace dans la poitrine, que le corps se conserve plus droit. Les maux de poitrine, les oppressions, les maux de côté, & les crachemens de sang, qui prennent si souvent aux Porteurs de Chaise, n'ont point d'autres causes que l'embarras dans lequel tombe la circulation du fang dans les poumons de ces pauvres gens, & dans les muscles de la respiration ou de la poitrine. Que si l'on ajoute à ces inconvéniens l'ha-bitude où sont les Porteurs de Chaise de s'enivrer de vin & d'eau-devie, l'on faura la raison pourquoi le sang bouffant par sa turgescence, ou trop rarésié, passe alors dissicilement par le poumon. Le comble du mal, c'est lorsque la chaleur ou la soif extreme les oblige à boire de l'eaufroide ; car le fang n'ayant jamais plus de disposition à s'épaissir par l'action du froid, que quand il est bien échauffé, faut-il s'étonner si les fluxions de poitrine, dont sont attaqués les Porteurs de Chaise, sont accompagnées de sievres si aiguës, qu'elles les met-

DES PAUVRES. tent bien-tôt au tombeau? Au furplus ces fortes de maladies ayant été traitées ci-dessus, n'exigent point ici d'autre conduite, ou d'autres re-

Les Porteurs-d'Eau sont des Porte- XV. Des Portaix, qui en effet sont exposés aux teurs-mêmes maladies que ceux-ci. Mais d'Eaudeux circonstances aggravent les dangers ou les inconvéniens de cet-te pénible profession. L'une, c'est qu'étant toujours dans le maniement de l'eau, & exposés à l'aller prendre froide ou glacée à la riviere, ce sont des occasions qui effectuent souvent les menaces des maladies attachées à leur travail. L'autre circonstance regarde les femmes qui ne craignent pas de se faire Porteuse-d Eau. Cependant, comme elles peuvent être encore en âge d'avoir des enfans, à combien de malheurs ne s'exposentelles pas en portant de l'eau, dans le tems que peut-être elles commencent d'être grosses! C'est donc s'exposer à de fausses-couches, ou à des avortemens. Quoi en effet de plus capable de précipiter un accouchement, que le poids d'une charge de deux seaux pleins d'eau, lesquels

G iiii

LA MEDECINE dirigeant la ligne du centre degravité vers les parties basses, occasionnent le relâchement de ces parties, d'où s'ensuit la perte d'un enfant? Le remede à ces malheurs ne peut être que dans l'interdiction de porter de l'eau, que des femmes Chrétiennes doivent s'imposer, jusqu'à ce qu'elles soient ou dans un état de veuvage, ou dans un âge qui les mette hors de ces craintes.

XXI. Des Ca-13-2-Braffeurs. d: Biere, de.

Je reviens à l'effet des vapeurs malignes qui sortent des Vegétaux; car pers des les plantes & les arbres ont les leurs: Celles qui exhalent des bouis de jardin, & des feuilles des noyers du côté qui est à l'ombre, sont très-mal saines L'on sait encore la pestilence, pour ainsi dire, du safran, qui rend formidables les lieux où on le réserve. Mais ce qui est plus intéressant pour la Medecine des Artisans, c'est que les fruits, comme les raisins, quand ils sont pressés pour faire le Vin, & encore l'orge & le houblon, lorsqu'ils sont préparés pour faire la Biere, se trouvent en état, par leurs vapeurs, de nuire extremement aux personnes qui entreroient imprudemment dans les celliers où l'on fer-

re le Vin & la Biere, furtout quand ces liqueurs font nouvelles *. Voilà les dangers auxquels sont exposés les Marchands de Vin, les Brasseurs, les Cabaretiers, mais beaucoup plus ceux qui distilent les Eaux-de-vie : car ces fortes d'Ouvriers restent dans une ivresse de plusieurs mois, pendant lesquels on les voit comme stutides, languissans ou engourdis, & sans appétit; ce qui fait pour eux un état d'infirmité dangereuse. C'est ce qui est prouvé par ce que l'on remarque dans les poules, les pourceaux, & semblables animaux domestiques, qu'on éleve dans les fermes; car ils s'enivrent tous en ne mangeant que le marc des raisins. Rien maniseltet'il davantage la puissance mal-faifante des esprits vineux? Car ce sont des volatils étrangers à la crase du fuc nerveux, ou contraires aux qua-

^{*} Ces vapeurs sont surtout très-nuisibles à ceux qui n'y sont pas accoûtumés. Zacutus LUSITANUS (De Princip. Medic, Hist. Lib. I. Hist. 6. rapporte, à ce sujet, l'exemple d'un Seigneur, qui, étant allé à une de ses métairies, & étant entré dans le cellier, fut tellement frappé de l'odeur du vin nouveau, qu'il tomba par terre sans connoissance, & mourut quelques heures après.

lités des esprits animaux. Les nerfs donc étant remplis d'un tel volatil, celui-ci grossit le volume du suc nerveux, & multipliant à l'excès les esprits animaux, il porte le trouble, le dérangement & la fédition, pour ainsi dire, dans le genre nerveux. Car c'est quelque chose de semblable à ce qui arrive dans les ruches des Abeilles, où la division & le trouble se mettent dans la République de ces petits animaux; parce que leur multiplication fait leurs ennemis. Or la ressemblance & l'affinité entre le Vin & la biere, sont prouvées par ce qui arrive au Vin quand la vigne est en fleurs, & à la Biere dans le tems que l'orge fleurit : car alors, tant la Biere que le Vin font fusceptibles d'altération, & ils la fouffrent par les exhalaisons que ces fleurs répandent en l'air. Ajoûtez que la Biere étant bue nouvelle, est aussi contraire que le Vin à l'estomac, (comme l'assûre VAN HEL-MONT) & en conséquence à tout l'ordre de l'œconomie animale.

L'on demande quel remede il est à propos de faire pour préserver ou guérir ces Ouvriers? Ce qu'on peut

propose quantité de remedes sort incertains, & que le zele pour ses

(b) PLATER.

compatriotes paroît lui avoir inspi-(a) Voy. Etmuller, De Temulentiâ.

rés: outre que les plus simples sont présérables, ce même Medecin reconnoît comme le contrepoison de l'ivresse, l'usage de l'oxyerat bû de tems-en-tems. Mais on a découvert depuis un spécifique plus assuré & plus prompt contre l'ivresse, c'est de prendre quelques tasses de cassé: car il est étonnant de voir avec quelle facilité il dissipe les vapeurs du vin, & rend à l'esprit & à la raison sa sérénité.

XVII. Des Bateliers, des Pêcheurs, & des autres gens qui travaillent fur PEau.

Ce sont des lieux chauds & secs, des airs même brûlans & enflammés, dans lesquels nous avors vû jusqu'à présent les Artisans tomber malades. Ici ce seront des lieux froids & humides, & des airs morfondans, dans lesquels on va les voir prendre des maladies. Ce sont des Ouvriers qui travaillent sur l'eau; savoir, les Bateliers, ceux qui conduisent les trains de bois, les Pécheurs, les Jardiniers, & encore les Blanchisseuses; toutes personnes qui sont dans l'eau, qui la fréquentent, ou qui en sont continuellement mouillées. On voit beaucoup d'Ouvriers qui sont affligés de pleurésies, d'asthmes, de crachemens de sang, & de maux de poitrine. Ici ce sont particulierement des catarrhes, des rhumatismes, des toux, des maux de côtés, des fiuxions de poitrine, &c. dont sont attaqués ceux qui vivent continuellement dans des airs froids & humides, ou qui les

respirent continuellement.

On voit évidemment ici la preuve du principe que j'ai avancé en premier lieu, dès le commencement de cet Ouvrage. C'est à la transpiration arrêtée, supprimée, ou en quelque façon dérangée, que j'ai attribué les causes des maladies des Pauvres. Or ici il est évident que les deux transpirations des corps de ces Ouvriers, l'interieure & l'extérieure, sont toutes deux ou supprimées, ou dérangées dans les uns & dans les autres. De-là naissent les mêmes maladies, du moins celles qui sont de même classe, ou qui appartiennent soit aux mêmes visceres, soit aux mêmes régions du corps. Car ce sont prefque toutes des affections de poitrine qui attaquent les Ouvriers, dont les professions sont d'habiter en des lieux chauds, ou dans des airs froids. Une telle contrariété se conçoit, en réfléchissant sur l'abondante transpi86 LA MEDECINE

ration qui doit se faire continuellement dans la poitrine; transpiration si grande, que la Nature lui a donné un ample soûpirail qui est continuellement ouvert : c'est la bouche, par où s'exhale une si grande quantité de vapeurs, qu'elles ternissent ou obscurcissent sensiblement les miroirs, & que souvent elles se laissent fensiblement appercevoir, en sortant comme une fumée. C'est donc cette abondante quantité de vapeurs, laquelle étant supprimée ou concentrée dans le poumon, par le contact d'un air froid, morfondant & humide, devient la matiere des maux de poitrine. Sile contact d'un semblable air resserre en même-tems les pores de la peau, à quelle plethore le sang ne se trouve-t'il pas exposé! Mais ce sont des maux congéneres ou de semblables especes, qui s'engendrent en respirant un air chaud, sec & brûlant; comme il arrive aux Verriers, aux Fondeurs, & à tous les Ouvriers qui travaillent à la Forge; & tout cela ne se fait qu'à raison de la double transpiration, l'intérieure & l'extérieure, altérée en quelque façon. En effet, ces vapeurs de feu étant con-

DES PAUVRES. 87 tinuellement inspirées, & l'air brûlant qui environne l'habitude du corps de ces Artisans, étant rensermé avec eux dans des lieux que des fourneaux rendent brûlans, rien estil plus capable de porter dans la double transpiration des dérangemens mortels? Car les vapeurs de feu & de soufre qui s'insinuent par la respiration dans le sang, sont des agens des plus actifs, qui font gonfler ou raréfier toute la masse des humeurs, par où se sont tant de congestions phlegmoneuses ou inflammatoires. Ce même air, à la vérité, tenant comme béantes ou continuellement ouvertes les issues de la peau, sembleroit aller au-devant du mal que l'air trop chaud respiré occasionne. Mais au contraire les congestions phlegmoneuses étant excitées dans les vaisseaux, il arrive d'une part qu'ils s'engouent, sans pouvoir pousser jusqu'à la peau les sucs transpirables, en même-tems que les pores de l'habitude du corps se trouvent bouchés. C'est que la tissure écailleuse de la surpeau, se trouvant desséchée

par le contact d'un air igné & desséchant, elle empêche la transpiration 38 LA MEDECINE

de la matiere qui auroit dû s'échapper par tous ces petits soûpiraux. Car autant que la Nature les avoit saits pour être méables sur la peau, autant le seu des boutiques ou des sourneaux de ces Artisans les tient clos & bouchés.

D'autres sortes d'Ouvriers dont il s'agit ici, sont les Matelots, les Bateliers, les Charretiers, enfin tous ceux qui travaillent sur les ports, ou qui sont employés à conduire les trains de bois. Ce sont tous des gens, ou sans cesse exposés aux airs froids, ou continuellement mouillés, foit par l'eau qui dégoute du bois qu'ils portent, soit parce qu'ils se mettent les jambes dans l'eau, soit ensin parce qu'ils sont presque nus. Les Pécheurs sont encore une sorte d'Ouvriers de la classe que nous traitons ici; parce que ce sont aussi des hommes d'eau. Cela paroît même par l'exemple des Apôtres, lesquels étant de pauvres Pêcheurs, étoient nus quand ils virent le Sauveur qui leur parloit de dessus le rivage ; puisqu'il est dit qu'ils se vêtirent pour aller à lui. D'ailleurs il faut observer, que les Pêcheurs sont sujets à veiller des nuits entieres

DES PAUVRES. 89 entieres. Nous le voyons par ce qui est dit des mêmes Apôtres, qui répondirent à Jesus-Christ, qu'ils avoient passé toute la nuit sans rien prendre. Cette habitude de passer les nuits, est commune aux Bateliers & à bien d'autres qui travaillent sur l'eau: c'est pourquoi il n'est pas étonnant que les Ouvriers de cette efpece deviennent sujets à tant de fluxions, de rhûmes, de rhûmatismes, &c. Au surplus, toutes ces maladies demandent à être traitées comme je l'ai dit ci-dessus; parce qu'elles n'ont rien de singulier qui en change le caractere: ce seroit grossir la Medecine des Pauvres, que de répéter inu-tilement ce qui a déjà été prescrit. Ce n'est donc que de la Medecine de précaution dont il faut instruire ces Artisans: car quoiqu'il y ait bien de l'apparence qu'ils ne feront rien de ce qu'on leur conseillera, ce n'est pas cependant une raison de taire ce qu'il convient de leur apprendre; parce que ce sont des Citoyens qui appartiennent à l'ordre public, & des peres de famille qui se doivent à la subsistance & à l'éducation de eurs enfans. Il est donc du devoir Tome II. H

de la Medecine, de leur communiquer ici tous les conseils de santé par lesquels ils pourront prévenir la plûpart de leurs maux. Voici les plus effentiels.

Ils doivent se tenir suffisamment vétus, & se pourvoir de bottes ou bottines pour marcher dans l'eau, dans le cas de nécessité. Les dangers prochains où ils sont de s'enrhûmer, ou de prendre des rhûmatismes, doivent d'ailleurs les engager à trois choses : 1°. A avoir pour boisson un mélange d'un peu d'eau-devie dans beaucoup d'au; préservatif que Portius confeilloit aux Soldats des Armées de l'Empereur, dont il étoit Medecin. C'est que l'eau-de-vie n'a point l'acide du vin, dont la boisson contribueroit à aigrir le sang & la lymphe; au lieu que l'eau-de-vie mêlée dans beaucoup d'eau, est un délayant innocent qui entretient leur sang dans une louable fluidité. 2°. A se servir de tabac, surtout en sumée, en qualité de préservatif; soit pour changer l'atmosphere humide & froid qui environne les corps de ces Ouvriers; soit pour remplir leur poumon d'une vapeur chaude & calmante, qui les

DES PAUVRES. '9T préserve de l'irritation qui les menace, & le sang du ralentissement où il peut tomber par l'inspiration d'un air aqueux, froid & humide. Que si la nécessité de la manoeuvre dans leurs batteaux, ou sur les trains de bois, leur ôte la facilité de fumer du tabac, ils peuvent y suppléer en quelque maniere par le tabac pris par le nez, ou bien mâché, pour impré-gner la falive d'une faveur capable de la préserver d'aigreur & d'épaississement. On connoît cependant les dangers du tabac : mais ce n'est pas ici le lieu d'en parler. Il faut distinguer le genre de vie ou les conditions : car la différence étant toute entiere entre les nourritures & les occupations des gens oisifs & bien nourris, dans des lieux clos & bien échauffés, & les alimens que prennent des pauvres Pêcheurs, par exemple; de même autant que le tabac peut être nuisible à ces personnes opulentes, autant devient-il supportable pour l'usage des Ouvriers dont il est ici question. 3°. Ce qu'il faut encore qu'ils observent, c'est qu'ils ne doivent jamais boire froid, soit en travaillant, soit en finissant

Hij

92 LA MEDECINE leurs travaux ; de forte qu'il est plus fûr en pareil cas de boire un verre de

bon vin pur, pour se préserver de

pleurésie.

Mais la précaution capitale que devroient prendre ceux de ces Ouvriers qui ont à porter sur leur dos des charges mouillées, telles que font celles du bois, quand ils déchargent les trains qui l'apportent par eau, ce seroit de porter une sorte de surtout ou de capote, faite de peaux passées en huile, qui, faisant le capuchon, leur-couvriroit la nuque du cou, les épaules, & tout le long de l'épine du dos, afin que ces pauvres gens n'eussent pas à être mouillés depuis le matin jusqu'au soir : on leur recommanderoit de quitter cet habillement au fortir de leurs travaux, & de changer de linge en se ressuyant auprès du feu. Par là certainement on leur épargneroit une infinité de rhûmatilmes, de fluxions, & de semblables infirmités. Mais, dira-t'on, ce sont des frais ou des dépenses auxquelles on assujettit de pauvres Onvriers; où prendre un fond qui y satisfasse ? Ce fut la question qu'Isaac fit à Abraham fon

pere: Où est, lui demanda-t'il, ce qui doit servir à l'holocauste que vous allez faire? Abraham lui répondit: Dieu y pourvoira. La Medecine a la même réponse à faire; & cette ressource est fondée sur le fond des charités que reçoivent ceux qui veillent aux besoins des Pauvres dans les Paroisses.

Hest encore d'autres Ouvriers qui XVIII. fe trouvent exposés aux inconvé- Des Braf-niens de manier l'eau continuelle-feurs, ment; parce que fans cesse ils l'em-des ploient dans les ouvrages de leurs riers, des professions: tels sont les Brasseurs & Jardiles Teinturiers, à qui le fréquent usa- niers, ge de l'eau est indispensable, soit pour faire leur besogne. soit pour la laver. Mais les maladies qui leur viennent par cette fatigue, qui les mouille si souvent, ne sont guere que des maux ordinaires, & dont la cure rentre dans les vûes que l'on a données ci dessus à ce sujet. Les Jardiniers, qui ont à être dans leurs jardins foir & matin, par les brouillards, les humidités & la pluie, occupés d'ailleurs à des arrosemens continuels, qui les obligent ordinairement à se mettre en chemise, sont

LA MEDECINE encore des Ouvriers exposés aux dangers du maniement de l'eau. On y doit joindre les Fonténiers ; qui sont perpétuellement occupés à respirer l'eau, parce qu'ils ont toûjours les yeux & le nez dessus, mais leurs maladies étant encore toutes du même genre qui vient d'être dit, elles ne demandent pas des remedes particuliers.

XIX. Des Lavandie-Leffiveuses, & des Blanchiffeu-Ses, &c.

Il n'en est pas de même des maladies qui attaquent les Lavandieres, res, des les Lessiveuses & les Blanchisseuses; trois professions réduites à une, qui a des inconvéniens particuliers à chacune des trois, ou des maladies qui lui sont comme en propre. Les La-andieres ou Blanchisseuses de gros linge, ont toûjours les piés, les jambes & les mains dans l'eau froide, dans des rivieres souvent entretenues ou grossies par des sources ou fontaines qui sont dans le voisinage. L'on comprend d'abord à quels maux ces personnes deviennent sujettes: ce sont les suppressions, qui désolent leur sexe. Ces suppressions ont, dans ces Blanchisseuses, une cause habituelle & permanente. Ce font donc toutes especes de palesDES PAUVRES.

couleurs, ou de cachexies de ce genre, que non seulement ces personnes sont sujettes à contracter, mais encore, qui, par la condition attachée à cette profession, acquierent une raison d'incurabilité; & la voici. Le sejour qu'elles font continuellement tout le long du jour, à commencer de grand matin, & à continuer jusqu'au soir, dans l'eau froide, fait une impression, qui resserrant les fibres de la peau & des vaisseaux, forme comme une digue au retour du sang des parties basses vers les supérieures. Voilà la cause de la diminution de la plethore qui doit s'amasfer tous les mois dans les personnes du sexe. Il ne peut donc guere rien arriver de plus capable d'occasionner des suppressions, ou des retenues de la portion de sang dont la Nature devoit se décharger tous les mois dans ces personnes. Au surplus, le resserrement ou la constriction tonique des fibres musculeuses, qui doit faire remonter le sang des piés à la tête, causant un état d'inertie, de paresse ou de ralentissement dans les vaisseaux, il n'est rien de plus propre à entretenir dans les personnes du

fexe la privation qui les expose à des

infirmités pour toute leur vie.

Des personnes que leurs occupations retiennent continuellement dans l'eau, ou dans les vapeurs humides, ne fauroient manquer d'être sujettes aux ædemes & à la leucophlegmatie. On appelle ædeme, l'épanchement de sérosités qui se fait dans le tissu cellulaire, & dans le corps graisseux des tégumens des extrémités inférieures & supérieures, & leucophlegmatie lorsque cet épanchement est universel.

Cette maladie est une véritable espece d'hydropisse, & exige des remedes à peu près semblables que l'hydropisse qui dépend du relâchement des sibres : car au lieu que les épanchemens faits dans la cavité de la poitrine ou du bas-ventre, sont ordinairement par des obstructions formées dans des glandes depuis long-tems, & qu'à cause de ces obstructions la lymphe qui ne peut plus passer par ses canaux ordinaires, les force & les creve, & s'épanche.

L'épanchement de la férosité qui ne se fait que dans le tissu cellulaire des membranes, ou dans les cellu-

les graisseuses, ne vient le plus souvent que par le désaut de ressort des parties solides, d'où s'ensuit une plénitude de toutes les humeurs en général, qui forçant ensin les vaisseaux, s'épanche dans le tissu cellulaire, où il y a moins de résistance que par tout ailleurs.

Comme un épanchement de lymphe causé par le relâchement des vaisseaux, est aussi la suite nécessaire d'une plénitude, & qu'il n'est guere possible de rétablir le ressort des parties relâchées, que la quantité de lymphe fort abondante ne soit évacuée; on voit évidemment la nécessité d'employer les purgatifs dans

le cas dont il s'agit.

Entre les purgatifs, il y en a qui ont la propriété spécifique d'évacuer plus abondamment les sérosités épanchées; ainsi on doit les présérer. Mais ces purgatifs n'auroient pas le succès qu'on en doit attendre, si elles n'étoient données avec mé-

thode.

Lors donc qu'en appuyant les doigts fur quelque partie gonflée fans être rouge, il s'y forme un creux qui se releve ensuite insensignement

Tome II.

LA MEDECINE blement, il est certain qu'il y a de la férosité dans les cellules graisseuses de cette partie : pour lors on commencera à faire observer à la malade le régime suivant : on lui donnera le matin à jeun deux grands gobelets d'une tisane apéritive faite avec deux gros de racines de grande chelidoine, de chardon Rolland, de persil, d'iris ou fambe de marais, bouillis dans trois demi-septiers d'eau, & en ajoûtant sur la fin un verre de vin blanc, & deux ou trois gros de sel de Glauber, ou de sel de Seignette. La malade les boira à une demi-heure de distance l'un de l'autre, ayant soin de faire tiédir chaque gobelet à la chaleur du bain-marie. Une heure après le second verre, on lui donnera un potage bien mitonné, dans lequel on mêlera un demi-gros de nitre fixé par les charbons, ou autant de sel de Henen, de sel d'absinthe, ou un gros de sel de Glauber; cependant le sel de Henen est préférable aux autres. Quatre heures après, elle prendra un troisieme verre de tisane; & une heure & demie après, elle prendra un potage dans lequel on mêlera une pareille prise des sels DES PAUVRES.

ci-dessus, & elle pourra manger de plus un œuf frais avec deux mouil-

lettes de pain.

Quatre heures après, elle prendra un quatrieme verre de la tisane apéritive, & elle soupera avec un potage, dans lequel on mêlera encore une prise d'un des sels marqués; on la laissera tranquile pendant deux ou trois jours; on lui donnera seulement de la tisane ordinaire, mais peu, & le moins qu'elle pourra; il seroit bon même qu'elle ne sît que s'en rincer la bouche pour se rafraîchir.

Le quatrieme jour, on purgera la malade avec des pilules hydragogues, dont la dose sera proportionnée à son âge & à ses sorces: on lui fera prendre un bouillon, deux heures après avoir avallé la prise de pilules hydragogues; & deux autres heures après, elle mangera son potage ordinaire. Si le purgatif n'a pas trop affoibli la malade, & si son ensure n'est pas diminuée, ou fort amollie, on la purgera le lendemain de la même maniere: si au contraire l'évacuation a été considérable, on recommencera le jour suivant

Lij

LA MEDECINE

l'usage de la tisane apéritive, & tout le régime prescrit ci-dessus. On continuera cette méthode jusqu'à ce que l'enflure soit tout-à-sait dimi-nuée: alors on pourra lui donner à son dîner une aîle de poulet, ou deux côtelettes de mouton rôties, & on prendra garde si la digestion se fait bien, & si la malade n'a pas le dévoiement. Si ces deux choses sont comme elles doivent être, alors en laissant les choses aux soins de la Nature, la malade sera bien-tôt rétablie par l'usage seul d'une diete bien ménagée: mais si avec une mauvai-se digestion il survient encore le dé-voiement, il saudra faire prendre à la malade pendant trois jours alter-natifs, un bol fait avec vingt grains de rhubarbe en poudre, dix grains de jalap & dix grains de nitre purifié, le tout incorporé avec une suffisante quantité de sirop d'absinthe.

Après l'usage de ce sel purgatif, on ne manquera pas de faire prendre tous les matins quatre onces d'annine apparais su présente de la contra de la

d'un vin aromatique & tonique, pré-paré avec une demi once de quin-quina concassé, un gros de canelle, un gros de racines de galanga, un

DES PAUVRES.

gros de roses rouges; le tout insusé dans une bouteille de bon vin rouge, avec deux onces de sucre: il sera bon que la malade en prenne deux ou trois cuillerées après son repas; outre que ce remede soutiendra la digestion, il rétablira aussi le ressort des sibres relâchées par le séjour de la lymphe. La dose du vin aromatique & le tems de son usage, seront réglés sur l'âge, les sorces & le tempérament des personnes malades; & on ne le cessera qu'après l'entier rétablissement de ses sorces.

Pour celles qui auroient de la répugnance à avaller du vin aromatique, on pourra composer un opiat
avec deux onces de conserve d'enula campana, deux gros de quinquina
en poudre, un demi-gros de canelle, & autant de macis aussi en poudre, vingt grains de limaille de fer,
le tout incorporé avec une suffisante

quantité de sirop d'absinthe.

Mais après l'usage de ce remede, il faudra bien prendre garde de purger trop-tôt la malade; car la purgation, si douce qu'elle puisse être, ne manqueroit pas de détruire en un jour tous les bons effets de ces re102 LA MEDECINE

medes toniques. Ainsi il ne faudra pas commencer à les mettre en usage, que la malade n'ait été bien pur-

gée.

Les femmes qui font la lessive ne font point exemtes des maux que contractent les Blanchisseuses qui lavent le gros linge à la riviere : elles sont encore sujettes à d'autres incommodités. La plûpart ont des vapeurs continuelles, causées par la lessive bouillante, dans laquelle elles ont continuellement les mains, & qu'elles ont toûjours sous les yeux & sous le nez; vapeurs qui deviennent trèsdangereuses lorsque (comme il arri-ve à quelques-unes) elles mêlent ou substituent la chaux à la cendre. L'on trouve dans un célebre Auteur * une histoire bien remarquable à ce sujet; c'est celle d'une servante qui mourut étouffée, après de longues infirmités, pour avoir blanchi des linges dans une chaudronnée de lessive, qui lui porta au cerveau & à la poitrine. En effet, on a toûjours observé que les Lessiveuses deviennent sujettes aux oppressions asthmatiques.

^{*} GREG. HORSTIUS.

DES PAUVRES.

Les Blanchisseuses de menu linge ont, pour leur part, à essuyer de dangereuses gersures sur leurs mains, leurs poignets, ou leurs bras, lesquelles sont plus ou moins dartreuses, érésipélateuses, ou inslammatoires. De-là naissent de fâcheuses fievres, ou du moins de si étranges douleurs dans les parties malades, que souvent ces personnes deviennent hors d'état de continuer le

blanchissage.

Les remedes pour les Lavandieres, sont de l'ordre de ceux qu'on a indiqués dans les endroits où l'on a parlé de ces maux: on les retrouvera encore lorique je parlerai des maladies des femmes. Les Lesseveuses s'épargneront les plus grands dangers des vapeurs lexivielles, en s'abstenant de mêler de la chaux dans leurs lessives. Au surplus, c'est à leur prévoyance à éviter d'avoir trop long - tems le visage sur les chaudronnées de lessive, &, outre cela, d'en détourner le nez & la bouche. A ces précautions elles apporteront celles de se mettre de l'huile d'amandes douces dans les narines, & de se laver souvent la face & les yeux avec de l'eau. Ce

I iiij

104 LA MEDECINE qu'il faut observer surtout dans le traitement des gersures, c'est de n'y appliquer jamais rien de gras, comme pommade, huile d'amandes douces, ou autres choses semblables. L'eau d'orge mondé suffit toute seule pour laver les gersures, ou les boutons enflammés. Quelquefois, en cas de grandes douleurs, on peut les étuver avec le lait chaud, laissant par dessus un linge mouillé de lait & d'eau d'orge, ou enduit de crême bien récente. Il faut avoir soin de faire saigner ces malades plusieurs fois du bras, & leur faire boire du petit-lait. Mais il leur faut bien recommander principalement l'abstinence du vin, & des choses épicées ou falées, & même leur défendre alors l'usage de la viande à souper. Pour se préserver de ces gersures, lorsque ces personnes seront bien guéries, elles ne reprendront le blanchissage, qu'en ayant soin de se laver souvent les mains avec de Phuile d'amandes douces, (ou, à sa place, avec de la bonne huile d'olives), & quelquefois de se frotter les mains avec du beure bien frais avant

que de recommencer à les mettre

DES PAUVRES. 105

dans l'eau. Une derniere façon que les Blanchisseuses donnent au linge, c'est de le repasser : cela se fait ou fur la platine, ou avec des fers: mais de quelque maniere qu'elles le fassent, c'est toûjours une vapeur qui s'éleve du linge qu'elles repassent, laquelle participant du cuivre ou de l'airain, dont est faite la platine, ou bien du fer, dont sont composés les fers à repasser, est un volatil igné & étranger, qui se mêlant avec les es-prits, blesse le genre nerveux, déja délicat, & si aisé à ébranler dans les personnes du sexe. Ce danger augmentera, si elles n'ont pas la précaution d'employer de la braise au lieu de charbon, & de ne jemais repasser dans des lieux étroits, ou trop en-fermés. Mais le malheur devient bien plus grand, lorsqu'elles auront à repasser pendant trop de tems; parce que le mouvement & l'action de leurs bras fatiguant encore leur poitrine, à mesure qu'une vapeur malfaisante la pénetre, cela occasionne les maux & les épuisemens de poitrine, où tombent celles que l'état ou la condition assujettit à de trop amples & trop longs repassages. Ainsi

LA MEDECINE le ménagement doit faire le remede à lecirs maux, quand la nécessité les asservit moins à cette profession.

ftes.

Les Baigneurs & Etuvistes, étant assujettis continuellement à tenir & Etuvi- ceux qui fe baignent dans l'eau chaude, souvent dans des lieux rensermés, lorsque les personnes se font administrer les étuves humides, se trouvent dans des airs étouffés, dont l'élasticité est perdue ou pervertie par les vapeurs de l'eau, & par les haleines des uns & des autres. Or ces circonstances exposent les Baigneurs à des étouffemens, qui iroient à altérer la poitrine, s'ils n'avoient soin de prendre l'air de tems en tems en passant dans des chambres voisines. Ce font d'autres dangers, si les bains se prennent pour des maux qui se gagnent. Ainsi ce seront des précautions à employer par les Baigneurs, pour ne pas trop se prêter ni aux vapeurs des eaux où font plongés les malades, ni aux exhalaifons qui tranfpirent de leurs corps. C'est pourquoi les Baigneurs auront soin de se laver les mains avec du vinaigre, & le vifage avec quelque vin aromatique, en même-tems qu'ils se tiendront de

DES PAUVRES. 107 l'essence de jasinin dans les narines. Il y aura de nouveaux dan ers à essuyer, si c'est de l'eau froide, glacée même, dans laquelle il faille plonger les malades. Car les bains froids, dont l'usage se renouvelle de nos jours en Angleterre, furent autrefois communs en Medecine, lorsque, comme dit PLINE*, l'on voyoit les Vieillards Consulaires sortir du bain roides de froid. Le danger pour les Baigneurs en ce genre de bains, vient encore de la nature des lieux où sont quelquesois situés les bains froids: Ce sont des caves où sont réservées des eaux souvent glacées, pour y plonger les malades Or les malheurs subits qui arrivent à ces malades, si l'on n'y a bien de l'attention, doivent engager ces Baigneurs à se tenir sur leurs gardes; car dans ces circonstances ils ont a essuyer des fraîcheurs glaciales, capables de les rendre eux-mêmes malades. Ainsi comme les Etuvistes sont obligés de fortir des lieux de leurs étuves, pour respirer un air plus frais, par une raison contraire, les

^{*} Histor. Natur. L. XXIX. C. 1.

108 LA MEDECINE

Baigneurs en eau froide doivent fortir prudemment des caves ou des soûterrains où sont les bains froids, pour se procurer un air plus tempéré; sans oublier de se frotter les mains avec de l'huile d'amandes douces, & le visage avec quelque esprit de vin aromatique.

XXI. Des Foulons

Ce n'est pas dans l'eau que les Foulons se mettent pour fouler les laines & les draps: mais c'est dans de l'urine, souvent croupie, & puante de pourriture, dans laquelle ils se met-tent les piés & les mains, & cela dans des endroits clos & fermés, où ils se tiennent à demi-nuds. Un tel bain pour les piés & les mains, des exhalaisons aussi infectes que celles qui s'élevent d'une telle urine & des crasses huileuses des draps & des laines, qui vont frapper les narines, qui se respirent par la bouche, & se répandent sur l'habitude du corps de ces Ouvriers presque nus, ce sont toutes matieres à d'étranges infirmités pour eux. Le danger qu'ils courent alors est d'autant mieux fondé, que l'insensible transpiration se trouvant étrangement contrariée dans les situations & circonstances où ils

DES PAUVRES. se rencontrent, ils se voient prochainement exposés à toutes les maladies qui attaquent les Artisans. A tous ces dangers l'on n'a à opposer que les précautions marquées en plusieurs endroits, où l'on a traité des effets qui sont à craindre des mauvaises odeurs & des exhalaisons malfaisantes. Au surplus, les maladies qui suivent l'exercice de ces misérables professions, étant les mêmes que celles dont il a été tant parlé, ce seroit une répétition inutile, que de retracer ici la même conduite, soit dans les remedes, soit dans la méthode de s'en guérir, ou de s'en pré-

Cette sale & puante prosession a xxII. bien plus d'une compagne parmi celles des Artisans. Car de ce genre sont les métiers des Corroyeurs, des Tanneurs, des Poissonniers, des Bouchers,
& des Chandeliers. Tous ces métiers ont leur mérite, d'autant plus qu'ils sont indispensables pour la vie, quoique d'ailleurs ils soient sujets à bien des inconvéniens, eu égard à la puanteur dont ils insectent les quartiers des villes où on les exerce. Les Anciens avoient ordonné que toutes

cautionner.

LA MEDECINE ces sortes d'Artisans seroient obligés à habiter & peupler les fauxbourgs, ou les endroits des villes qui étoient proches des rivieres, pour laver les immondices qui accompagnent leurs métiers. En effet, c'est ainsi que l'on voit demeurer vers la mer Simon le Corroyeur, chez qui logeoit Saint Pierre. C'est que ces cantons n'étoient guere que pour le menu peuple. Aussi, outre qu'ils étoient méprisés parmi les Romains, l'air que l'on y respiroit, à cause du séjour qu'y faisoient ces sortes d'Artisans, pasfoit pour être très-mauvais, & même contagieux. Il y a eu des personnes qui ont cru que les Juiss ne font devenus puants, que parce qu'ils ont contracté cette puanteur dans les endroits des villes les plus négligés, dans lesquels seuls ils ont trouvé quelque alyle. & que cette puanteur, qu'ils ont prise dans ces endroits, est passée des peres aux enfans, & par ceux-ci à toute cette Nation.

XXIII. DesTanneurs.

Les Tanneurs sont toujours sur les peaux de bêtes mortes, sur la chaux, & semblables ingrédiens, qu'ils emploient pour habiller les cuirs. De plus leur manœuvre est la même que

DES PAUVRES. III celle des Corroyeurs; ils foulent aux piés ces cuirs, qu'ils ont macérés dans de l'eau remplie de chaux & de galles, & enfin ils les frottent & imbibent de fuif. Il n'est pas étonnant après cela, qu'ils soient sujets à avoir un visage bouffi, & cachedique, & qu'ils se trouvent exposés à des affections poussives & rateleuses*; parce que les odeurs qui fortent de ces travaux, sont telles, que l'on a remarqué qu'il est impossible de faire passer un cheval devant les boutiques des Corroyeurs, de quelques coups d'éperon qu'on le pique; ou que si l'on parvient à le faire avancer jusques-là, il tourne bride avec une telle fureur, que le plus fort bras ne pouvant l'arrêter, il retourne tout courant au lieu d'où il est parti.

Frasme donne à agiter, dans un XXIV. de ses Colloques (intitulé 1'x doga y la), fonniers, laquelle des deux protessions, de la & des Poissonnerie, ou de la Boucherie, est la chers, plus maussade & la plus puante? Il met dans la bouche d'un Poissonnier, & dans celle d'un Boucher, les réste-xions les plus plaisantes & les plus

^{*} Voyez RAMAZZINI, pag. 530.

112 LA MEDECINE

savantes : mais il paroît résulter des discours de ces deux Apologistes, qu'aucune autre profession ne blesse autant les yeux, & ne choque autant les narines, que toutes les deux également, tant celle de Poissonnier, que celle de Boucher. Mais ce qui in-téresse particulierement la Medecine, c'est de savoir en quoi ces deux professions peuvent nuire à la fanté; & là-dessus l'on demande, si c'est la santé des Pauvres qui en souffre, & en quoi elle peut en souffrir, puisqu'il est rare que les marchands de Poissons, ou les Bouchers soient pauvres? Jerépons d'abord qu'il y a dans les villes des cantons entiers que ces professions empestent par leurs odeurs puantes & mal-saines. D'ail-leurs ces professions, comme les autres, ont des familles ruinées, pauvres par conséquent. De plus, ceux & celles qui sont attachés par leur service à des maîtres ou des maîtresses bouchers, ou poissonniers, peuvent être réputés au nombre des Pauvres, & par-là leurs maladies sont l'objet de cet Ouvrage. Les puanteurs ou autres ordures des Boucheries, ou des Poissonneries, occasion-

nent

DES PAUVRES. 113 nent bien des maladies. Cependant fans vouloir trop excuser les maux qui naissent par les Poissonneries, il faut avouer qu'ils sont moins à crain-dre pour la santé, que ceux qui viennent par les Boucheries. Cela est fondé sur des raisons très-sensibles; car quelque mal-faisantes & déplai-fantes que soient les exhalaisons qui viennent des poissons, les puanteurs qui sortent du sang des animaux que l'on égorge dans les boucheries, portentavec elles des caracteres de pourriture ou de corruption, que n'ont pas certainement les chairs des poissons. C'est que le sel dont on assai-sonne les poissons que l'on met en réserve dans les magasins des Poissonniers, devient un contre-poison pour les odeurs qui en exhalent; & quand les poissons sont frais, les odeurs qui en sortent sont plus dégoûtantes que dangereuses. Il n'en est pas de même du sang des animaux que l'on égorge; il se pourrit en très peu de tems, & répandant dans l'air des vapeurs cadavéreuses, l'on comprend de-là que la raison qui fait les gangrenes, est la même qui fait que des vapeurs aussi mali-Tome II.

114 LA MEDECINE gnes sont ruineuses pour la santé. Il faut observer de plus, qu'autant qu'il y a de différence entre la partie rouge, & la partie blanche du fang, au-tant il s'en trouve entre la chair des poissons, & celle des animaux à quatre piés. Ceux-là n'ont presque que du sang blanc; & c'est le moins corruptible: mais ceux-ci répandent abondamment le sang rouge; & c'est celui qui fait la pourriture dans le corps humain, & qui y cause les gangrenes. Ce font ces dispositions cadavéreuses qui donnent tant à craindre quand elles se rencontrent dans les maladies. Ainsi dans les poisdans les maladies. Ainst dans les posi-fons, ce sont des sucs lymphatiques & gluans qui contractent de l'acreté: mais dont il exhale peu de vapeurs, en comparaison de ce que répandent les sucs sanguins qui sortent des chairs des animaux à quatre piés. Au surplus, ce sont des soufres puants que ces vapeurs, & imprégnés d'un alcali le plus mal - faisant. Et voilà

de la part des Boucheries. Il est encore un inconvénient des plus pernicieux, & qui est propre aux Boucheries, sans que les Poissonne-

ce que tout un voisinage a à essuyer

ries donnent lieu de craindre rien de femblable: C'est la sonte des graisses, ou la préparation des suisses qui se travaillent dans les Loucheries, & qui empoisonnent par leur puanteur tous les voisins. L'on sait à quels dangers exposent les vapeurs du suis, parce que l'on connoît les dangers que les Chandeliers occasionnent, tant pour eux, que pour leur voisinage; de sorte qu'il y a des villes où l'on ne sousses Chandeliers que dans les fauxbourgs*.

Les Ouvriers qui travaillent manuellement la chandelle, font les premiers à en souffrir; parce qu'ils ont à respirer & à avaler ces vapeurs grasses & minérales, qui s'élevent des suifs qui bouillent dans des vaisseaux de cuivre: C'est pourquoi ces Ouvriers sont sujets à des maux de cœur, à des vomissemens, à des pertes d'appétit, à des maux de tête, & à des

oppressions.

Mais leurs voisins ne sont pas exempts de ces maux; & les semmes en particulier qui sont dans le voisinage des endroits où l'on travaille à

^{*} Voyez Paul Zachias, Quaft. Medicolegal. Lib. V.

116 LA MEDECINE la composition de la chandelle, deviennent sujettes à de cruelles vapeurs. Car, comme toutes les bonnes odeurs n'excitent point les vapeurs hystériques, & qu'au contraire quelques-unes les appaisent, tout de même les mauvaises odeurs ne les guérissent pas toutes; car celles du fuif, par exemple, en donnent, & cela par la même raison que l'odeur d'une chandelle mal éteinte peut cau'er l'avortement. Un grand Medecin * rapporte que son frere s'é-toit attiré des insirmités très-graves, qui affecterent son cerveau & sa poitrine, pour avoir passé habituellement des nuits à étudier à la chandelle. C'est pour cela que M. RA-MAZZINI avertit les Gens de Lettres. de se fouvenir que les anciens Savans brûloient de l'huile d'olives, au lieu de chandelle; ce qui étoit cause que l'on disoit, en parlant des savans Ouvrages de ces grands hommes, qu'ils sentoient l'huile de la

Les remedes que l'on a trouvés contre les impressions du suif, sont

lampe (lucernam olent.)

^{*} SOLENANDER.

DES PAUVRES. 117 les vomitifs, préparés furtout avec l'oxymel scillitique, (fans pourtant donner l'exclusion aux antimoniaux tempérés;) parce que les infirmités des Chandeliers sont toûjours précédées ou accompagnées de nausees & de degoûts, marques de l'état de fouffrance où se trouve l'estomac. Il faut y ajoûter les sucs d'herbes ameres & aromatiques, comme de chicorée sauvage, de melisse, de cerfeuil, &c. pilées avec l'eau d'oxytriphyllum: on peut encore employer intérieurement la theriaque, arrosée de suc de citron; & se fervir d'un vinaigre aromatique, fait avec les écorces de citron, la mélisse, les clous de gérofle, pour s'en frotter le nez & les. tempes. Tout cela, mis à sa place, foulagera beaucoup ces Ouvriers en suif dans leurs maladies. Le Docteur Ramazzini va jufqu'à prétendre que l'infection du suif ruine si essentiellement la crase du suc nerveux, que la saignée est perniciente aux Chandeliers malades; parce que leurs esprits animaux font absolument gâtés & fans force. Quoi qu'il en soit, les meilleurs remedes qui furent employés, au rapport d'un célebre ObservaTIS LA MEDECINE teur *, pour la guérison d'une Chan-

deliere, ayant été inutiles, elle mourut en détestant le métier de faire la chandelle, & en avertissant quiconque s'y emploieroient, de ne jamais travailler le suif qu'en plein air, ou

en plein vent.

XXVI. fons des les font rès-danpour les Gens de

Telle est en effet la détestable im-Les ex- pression du suif de chandelle, qu'elle est la source de la plupart des infirchandel-mités, surtout des affections de poitrine, qui font périr tant de Gens de gereuses Lettres: & la raison en est maniseste. C'est au milieu de plusieurs chandelles allumées qu'on fait travailler les jeunes Ecoliers dans les pensions: Ils sont renfermés dans d'étroites chambres, & en grand nombre, surtout dans les pensions où l'on re-tire de pauvres Ecoliers. C'est donc un air renfermé qui a passé par les poumons de tous ces différens tempéramens, & par conséquent un air qui a perdu de son ressort, en même tems qu'il s'est imprégné des sumées de toutes ces chandelles : y at-il quelque chose de plus pernicieux? Car de même qu'un enfant devient infirme toute sa vie, pour

^{*} OLAUS BORRICHIUS.

DES PAUVRES. 119 avoir tiré un mauvais lait de sa nourrice, de même aussi ces jeunes gar-çons étant élevés au milieu d'un air empesté, deviennent sujets à tous les maux qui les affligent le reste de leurs jours. En effet, la vie dépendant principalement de l'air intérieur, qui peut-être fait la meilleure partie des esprits, c'est empoisonner les principes de la vie, que de souiller la pureté de cet air par des vapeurs aussi noires que celles des chandelles allumées. Ce seroit ici l'endroit de continuer les maladies des Gens de Lettres, puisque l'occasion s'en présente si naturellement : mais, sans les perdre de vûe, il convient ici de faire observer les moyens d'aller au-devant des maux dont l'on vient de marquer l'origine. Les moyens les plus efficaces sont de faire brûler de l'huile dar s les chambres d'étude, d'avoir soin de ne point assembler trop d'Ecoliers dans chacune le ces chambres, enfin d'obferver que ces Ecoliers ne foient pas arrangés des deux côtés des tables, afin que leurs haleines n'étant pas vis-à-vis les unes des autres, ne s'entre communiquent point. Ces pré-

T20 LA MEDECINE cautions engageront fans doute à une dépense plus considérable. Cela est vrai: mais la vie des jeunes enfans est au dessus de l'argent; aussi dût-on en recevoir moins dans ces lieux de charité, ce seroit épargues la vie des hommes.

Cette réflexion est d'autant plus in-Maladies téressante pour la Medecine des Paudes Gens vres, que ces pensions ou écoles étant les teminaires & les pépinieres de la plûpart des grands hommes qui illustrent les différens Ordres ou Compagnies d'un Etat, il devient manifeste que les maladies de ces Savans ont comme germé avec l'âge dans les pauvres écudians. De plus l'occupation des âges suivans apauvrissant essentiellement la santé de ces jeunes gens d'étude, il n'est guere de maladies qui soient plus de la compétence ou dépen lance de cette Medecine, que celles des Gens de Lettres. C'etoit une question qu'un ancien Philosophe, au rapport de PLUTAR-QUE *, donn sit à décider; savoir, à qui il faudroit donner giin de caufe, au corps, ou à l'ame, s'ils pre-

^{*} De Præceptis (alubribus.

DES PAUVRES. 121

noient querelle là-dessus, pour juger si l'ame faisoit plus de mal à la santé, ou bien si le corps en faisoit plus à l'esprit? Si corpus & anima disceptarent ad invicem de damno dato, dubium fore; quis sit damnosior, hospes, an hospitator? C'est pourquoi la maxime de Platon, par rapport à la santé, c'étoit qu'il falloit bien se garder, ou'd'exercer l'esprit sans le corps ou d'exercer le corps fans l'esprit : Ne corpus absque animo, & animum absque corpore exerceamus. Or parmi les gens d'étude, c'est toûjours l'esprit qui travaille beaucoup plus que le corps. Car la méditation ou la recherche de la vérité faisant l'objet des Savans en chaque science, tout l'ouvrage se trouve toûjours du côté de l'esprit. C'est donc le genre nerveux ou les esprits qui fournissent principalement aux frais de ce travail, qui est d'autant plus insidieux, qu'il flate par le plaisir qu'il procure de découvrir la vérité. Cependant les nerfs portés au-delà de leur ton naturel, parce que les esprits s'en dérobent, s'y dérangent, ou s'y gâtent, il n'est guere de source de maladies plus dangereuses,&cependant moins Tome II.

Tile LA MEDECINE fusceptibles d'une parfaite guérison; aussi sont-ce des affections mélancoliques, des néphrétiques, des goutes,

des coliques, des infomnies, qui traversent la santé des Gens de Lettres.

Ces insomnies ne sont autre chose que les veilles habituelles passées en nature; habitude monstrueuse! comme l'appelle ce Savant * qui avoit tant étudié la maniere de conserver la fanté des Gens de Lettres : « C'est « (dit-il, en parlant des gens d'étu-« de) une chose monstrueuse de s'ac-« coûtumer à veiller souvent bien « avant dans la nuit, de sorte que « l'on soit obligé de faire la nuit du a jour : » Monstrum est ad multam noctem frequentius vigilare, unde post solis ortum dormire cogaris. Ainsi les esprits accoûtumés avec les nerss à demeurer tendus & bandés, restent · dans cette disposition la plus ruineuse pour la santé. Ajoutez à cela la vie sédentaire, qui fait de l'étude une de ces professions nommées sédentaires, ou trop reposées: D'où il arrive que le sang des Gens de Lettres devient ralenti, croupissant,

^{*} Ficinus, De Studiosorum Valetudine

melancolique; & de-là naissent ces af-

fections hémorrhoidales, qui deviennent si souvent le supplice des gens d'étude. Toutes ces réslexions ne sont-elles pas plus que sussifiantes pour faire comprendre la cause & la

nature de leurs maladies?

Ces maladies, dans leur origine, sont pour la plupart absolument dépendantes de l'indisposition des nerfs, de l'affoiblissement & du dérangement du ton qu'ils doivent naturellement garder, enfin du changement de cours & de direction dans les esprits; le tout entretenu par l'épaississement du sang, devenu âcre, ou atrabilaire, parce que le croupissement lui a fait prendre ces altérations: Vitium capiunt, ni moveantur aquæ. Il y a donc alors un double renversement dans la double circulation qui régit l'œconomie animale, c'est-à-dire, la circulation du sang, & celle des esprits.

La méthode de traiter les affections spasmodiques, mélancoliques, & hémorrhoïdales, est répandue par toute cette Medecine des Pauvres; c'est pourquoi on ne la répétera pas ici. Il faut seulement observer, que le

Li

124 LA MEDECINE repos & la tranquilité d'esprit, le bon air & l'usage des calmans, suffi-sent presque pour la cure des maux des Gens de Lettres. Ainsi un bon régime, des alimens propres, la cefsation de toute contention d'esprit, le tout soûtenu de l'usage habituel des calmans, rétablit tout ce qui est susceptible de guérison dans ces maladies : de sorte que rien n'en accélere tant l'incurabilité, que l'usage des purgatifs; car ils achevent de ruiner l'œconomie du genre nerveux. Il faut aussi bien se garder de faire usage de remedes brûlans; tels que sont ceux que l'abus autorise dans l'emploi des drogues ou plantes chaudes, aromatiques & desséchantes, dont on se sert dans la Medecine vulgaire contre les affections melancoliques, vaporeuses, hypocondriaques, ou rateleuses Au contraire, les délayans pour l'intérieur, & les bains pour l'extérieur, pratiqués sagement, aussi-bien que l'usage assidu des calmans, rameneront les solides à leur ton naturel, & les fluides aux qualités & directions qui leur sont

dues. C'est par cette maniere de traiter les maladies nervales, que l'on DES PAUVRES. 125

tirera le meilleur parti qu'il est possi-

ble pour leur guérison.

Indépendamment de ces terribles maux, qui ne sont pas de tous les jours, il en est de journaliers parmi les gens d'étude. Ce sont des maux ou foiblesses d'estomac, dont se plaignent la plûpart d'entr'eux; parce qu'en effet c'est l'infirmité attachée à la condition des Gens de Lettres, fuivant la remarque de Celse: Imbecilles stomacho.... quo in numero.... omnes penè Litterarum cupidi. Tous demandent donc principalement des remedes pour fortifier l'estomac. S. PAUL trouve ce remede dans un peu de vin, qu'il conseille à son cher Disciple Timothe's: Modico (lui écrit-il) utere vino, propter slomachum. C'est donc du vin qui leur convient, mais de ce vin spiritueux - cordial dont un grand Praticien * permet en pareil cas, de boire en petite quantité, préférablement aux vins ordinaires: Præstat (dit ce Medecin en parlant des estomacs foibles) potiùs parum vini Ungarici, vel malvatici, bibere, quam tenuia vina copiosa

^{*} CRATO, Lib. II. Confult. 27.

126 LA MEDECINE

haurire. C'est, dit van Helmont, que les vins d'un terrein vulgaire ou domestique ont plus de vinaigre que de vin. Suivant donc cette observation, c'est un conseil très - utile que de saire boire à la fin des repas une cuillerée ou deux de bon vin d'Alicante ou d'Espagne: & cette pratique se trouvera très-utile, si ces personnes dont l'estomac est soible, veulent se contraindre à boire de l'eau chaude, même à leurs repas; car rien n'est si propre à dissiper les crudités ou à les prévenir.

XXVIII Il y a une autre classe des Pauvres Malades Insirmes; ce sont les Religieux ou vies Re- Religieuses pénitentes, que se zele de

ligieux.

la piété renferme dans des Couvens. Trois causes leur attirent des infirmités, sans cependant qu'aucune d'entr'elles soit nécessaire à l'essence de l'austere vertu qu'ils embrassent. Car si l'abstinence & le jeûne, suivant la pensée de S. Jerôme, ne sont pas la vertu, & qu'elles ne fassent que l'affermir ou la fortifier en la rendant plus solide, (Jejunium non persesta virtus, sed exterarum virtutum funda-

mentum est*) l'on peut être solide-* S. Hieronymus, Epist. ad Demetriad.

trer les jeûnes & les abstinences. C'est, ajoute-t-il, que ces pratiques doivent laisser assez de santé pour vaquer à la priere, aux offices, à la lecture de l'Écriture Sainte, &c. De forte que savoir contenir son estomac, en lui donnant peu à la fois, sans jamais rassasser la faim, cette abstinence continuelle est préférable (selon ce même Pere, si savant dans la vie spirituelle) à des jeûnes prolongés pendant plusieurs jours de fuite: Sic debes jejunare, ut non palpites, & respirare vix possis sed ut, fracto corporis appetitu, nec in lectione, nec in Pfalmis, nec in vigiliis, Solito quid minus facias : parcus cibus, venter semper esuriens, tiiduanis jejuniis præfertur *. A cette regle paroît certainement contraire la pratique des Maisons les plus respectables, où cependant, par amour pour la pénitence, on oblige les jeunes Religieux Novices à manger toute la portion qu'on leur donne; sans quoi ils font renvoyés. Une seconde faute est d'y saler excessivement les légumes ou pulmens, ou semblable nour-

^{*} IDEM, ibidem.

123 LA MEDECINE riture, pour aiguiser l'appétit, afin d'obliger ces jeunes gens à manger toute leur portion Or de cette dou-ble cause mille instrmités surviennent à ces Novices, surtout les rhumatismes, les maux d'estomac, les oppressions asthmatiques, qui obligent bien des Novices à sortir de ces Maisons. Car déjà l'épaisseur & la consistance trop solide des potages & des pulmens qu'on donne à ces Religieux, leur font un sang & des humeurs trop abondantes & trop épaisses : d'autant plus que le sel mis trop abondamment dans ces mets, ajoute un nouveau poids à ces humeurs & au fang; ce qui produit immanquablement les rhàmatismes, &c. qui assaillent ces jeunes Religieux. La troisieme cause, c'est le défaut d'exercice dans les Maisons Religieuses, surtout dans les Couvens de filles : Car alors le fang demeurant ralentiattire aux Religieux & Religieuses les maladies aigues, ou chroniques, qui les traverfent dans leurs obéissances ou fonctions clauserales. Cependant en se refusant, comme ils font souvent, les foulagemens de la Medecine ordinaire, pour se livrer entierement à la

DES PAUVRES. 129

pénitence, ils tomberont dans des infirmités accablantes, si l'on manque à leur offrir les secours d'une Medecine simple, comme celle des Pauvres, qui entre parfaitement dans leurs vûes d'abstinence, de sobriété, de frugalité, de privation, & de pénitence, bien loin d'être contraire à

l'esprit de leur état.

Seroit-ce donc s'opposer à la piété de ces saintes Maisons, que de leur donner les avis suivans? 1°. Que de jeunes Religieux, pour manger moins que d'autres, peuvent se porter aussi bien qu'eux, parce que les tempéramens ne-sont pas les mêmes. 2°. De leur conseiller de ne mettre du sel dans leurs nourritures que très modérément, & seulement autant qu'il convient pour rendre ces fades alimens supportables au goût. On pourroit aussi établir chez eux un usage qui étoit autorisé parmi les plus sobres des anciennes Communautés Religieuses, telles qu'étoient les Thérapeutes, qui permettoient à ceux d'entre eux qui étoient infirmes de boire de l'eau chaude. Car en effet, c'est le préservatif le plus sûr contre les maux qui sont causés par l'épais-

130 LA MEDECINE sissement du sang. 3°. La coûtume de faire travailler les Religieux au jardin, ou à semblables exercices du corps, étant l'institution de la plupart des Maisons ou Communautés Religieuses, ce seroit aller au-devant de bien des maux que de rétablir cette coûtume. C'est pourquoi ceux d'entre les Religieux qui exercent quelque métier, comme de tourner, de faire de la toile, des étoffes, ou des bas, sont moins sujets à tomber malades. Les Religieuses, par la même raison, se conservent plus de santé que les autres, quand elles s'occupent à la tisséranderie; car elles en font plus robustes, & moins sujettes aux pâles-couleurs. Cet avis est tiré des Livres saints, qui avertissent que la femme forte se trouve parmi celles qui travaillent le lin & la laine: Mulierem fortem quis inveniet? Quasivit linum & lanam, & operata est consilio manuum (uarum. (a)

Après ces réflexions, l'on n'a garde d'aller prendre dans les boutiques des Droguistes, ou dans les Laboratoires des Chymistes, des remedes

⁽a) Proverb. C. XXXI. \$. 10. & 13.

(b) S. AMBROISE.

(d) Itid.

⁽a) S. Ameroise, S. Basile, S. Bernard.

⁽c) Hexameron, L. III. C. 17.

132 LA MEDECINE

dans les alimens seuls consiste la vraie Medecine: Quia sola nobis esca Medecina est. Et ces alimens sont ceux-là mêmes que les Religieux les plus austeres se sont enjoints. Car avec un peu d'adresse à leur changer leurs mets & légumes, furtout ceux des graines, dans leurs pulinens, bouillons ou potages, l'on tourne en remedes excellens les plus simples & les plus vulgaires alimens. Ce sera en variant le riz, l'orge, le gruau, d'avoine, les lentilles, le millet, &c. pour remplir les indications qui se présentent; soit de fortisser l'estomac, par ceux des légumes qui sont toniques ou astringens, comme le millet & le riz; ou bien d'aider à la transpiration, comme on le fait par le moyen du gruau d'avoine; soit par ceux qui font laiteux & adoucissans, comme les haricots; foit enfin par ceux qui font amis de la poitrine, comme l'orge, & encore le riz: Tous ces alimens placés suivans les disférentes indications, fournissent des remedes fusifans à la vie. En d'autres occasions, le lait, les œufs, & un peu de beure frais adoucissent les fadeurs des pulmens, &, à l'aide de quelque

BES PAUVRES: 133 facine, comme de persil, les rendant plus aisés à se distribuer, ils facilitent beaucoup la Medecine des Pau-

vres Religieux pénitens.

Un autre noyen de les traiter; c'est de leur épar, ner les veilles pour quelque tems, en les faisant dormir un peu plus long-tems, & les mettant en repos pendant quelques mois : il faut cependant leur faire observer un exercice modéré; comme celui qui se prend dans les jardins, & dans certaines obéissances claustrales, qui obligent ceux qui les exercent à se donner du mouvement & de l'action, & qui les mettent pour quelque tems hors du sond de la retraite, du silence & de la méditation.

Ces moyens paroîtroient foibles, ou de petite contéquence, à qui feroit moins au fait des causes de la santé: mais quand on a un peu étudié cette matiere, on voit que la santés'entretient ou se répare à peu de frais, entre les mains de Medecins qui sont plus occupés à tout remettre sous les lois de la Nature, qu'à chercher de nouvelles routes pour guérir leurs malades. Ainsi done

T34 LA MEDECINE

la Medecine des Pauvres, toute dénuée qu'elle paroît, trouve dans son indigence de quoi soulager les Religieux qui se sont rendus volontaire-

ment pauvres.

Si ces Communautés Religiouses sont de celles à qui le gras est permis en cas de maladie, le régime devient une autre ressource de remedes naturels, en leur accordant des bouillons à la viande dans leurs maladies, quoiqu'on fasse maigre dans ces Communautés pendant tout le tems de santé. En pareille circonstance le gras est un remede : car comme dans le monde où l'on fait toujours gras, les légumes, tels que le riz, l'orge, le gruau, & les plantes, deviennent médicamenteux pour les gens du sié-cle; tout de même les bouillons à la viande deviennent médicamenteux pour les Communautés Religieuses où l'on fait maigre pendant toute la vie. C'est que l'effet véritable d'un remede est de changer les qualités du fang malade : Or celui qui a été pétri de sucs de légumes, acquiert un changement de ses qualités très-efficace, quand on le remplit de sucs aussi différens que le

font les plantes, des chairs des animaux. Ce sont donc des guérisons qu'opere le gras dans les Maisons Religieuses qui font maigre toute leur vie; & cela par la raison des contraires: Contraria contrariis curantur.

L'usage des bains, si familier anciennement parmi les plus faints Personnages, seroit infiniment utile pour la fanté des Religieux: mais les inconvéniens de ce remede, & surtout les embarras qu'il causeroit dans les Maisons Religieuses, lerend impratiquable. L'on ne peut accufer des mêmes incommodités une pratique avantageuse pour la santé, qui s'observoit autresois parmi les Moines, savoir, l'usage des minutions. C'étoient des saignées dont les Religieux avoient coûtume d'user plusieurs fois, & par précaution, au changement des faisons. Or ces minutions opérant la diminution du volume ou de la quantité du fang, c'étoit un remede qui préveuoit la plethore, & en conséquence les lassitudes, lesquelles, suivant l'avis d'Hippocrate, annoncent les maladies. Une telle pratique mériteroit bien de revivre dans les Maifons Religieuses; car rien ne seroit si propre à entretenir la transpiration, dont le défaut est la cause de la plûpart des maladies des Moines. Ce n'est même qu'un supperflu que l'on évacue, dont la présence peut autant nuire à la vertu qu'à la piété.

XXIX. La vie sedentaire & cellulaire des Maladies Religieux, nous engage naturelledes Ou-ment à parler maintenant des Pro-

Stataires fessions qui portent en esset le nom de stataires & de sedentaires *. Tels sont les métiers de Tisserands, de Tailleurs, de Couturieres, de Menuisiers, de Maçons, &c. Car les différentes lituations & postures de corps où ces Artisans sont obligés de se mettre pour exercer leurs arts, leur occasionnent des maux différens. C'est pourquoi il faut non-seulement que ces Artisans soient avertis des maladies qui les menacent en particulier, pour s en précautionner: mais il est encore à propos d'en faire voir les causes, tirées de la structure du corps humain & de ses parties; afin

· 42 4

^{*} Artes Stataria, & Sedentaria. Voy. RA-

DES PAUVRES. que les personnes charitables qui se donnent aux soins de la fanté des Pauvres, & les Medecins - mêmes, fachent prendre dans l'œconomie animale, & dans les lois que le Créateur y a mises, les indications & les regles de conduite que l'on doit suivre pour rétablir la santé. C'est que la Nature, qui se peint dans la structure des parties, montrant ses actions & ses œuvres, comme par autant de coup de pinceau, dans les différens arrangemens, positions & directions des vaisseaux, des nerfs, & des fibres, elle fait fentir les raisons & les causes des maux dans celles de la fanté. Ce ne sont donc pas des maladies extraordinaires qu'il y ait à étudier dans celles des Artisans; ce sont plutôt les singularités de leurs causes. Ainsi des Ouvriers accoûtumés à être debout, deviendront sujets à des varices, & en cela semblables aux Haruspices, que leur ministere exposoit à encourir des varices, suivant la remarque du Poëte *. - Varicosus fiet Haruspex.

^{*} Juvenal, Satyr. VI.

138 LA MEDECINE

Je crois qu'il n'est point d'autres causes de ces varices, que la disten-sion des muscles des jambes & des cuisses, laquelle retenant le sang dans ces parties basses, le ralentit dans sa remontée. Car c'est une observation bien constante parmiles malades, que les gardes qui les soi-gnent jour & nuit, sont sujettes à avoir les jambes enslées; & cela, parce que la fatigue continuelle ne leur permettant de dormir que dans des fauteuils, fans se pouvoir coucher, cette situation oblige le sang à surmonter les angles que les vailfeaux font dans les genoux, & ceux encore qu'ils font dans le pli des cuisses; ce qui produit comme autant d'entraves qui retardent la marche du sang vers les parties supérieures. Ce sont donc des enflures qui ont leurs causes, non dans les humeurs ou dans les fluides par euxmêmes, mais dans les solides. Ce ne sont donc ni dans ces personnes, ni dans ces Artisans, des piés de poumon, comme on appel'e les enfures de ces parties dans les affections allhmatiques; parce qu'ici ce n'est point le poumon qui est ongi-

DES PAUVRES. 139 nairement en faute. La réflexion de Borelli * donne la juste idée de ces fortes de causes de maladies, dans la remarque qu'il fait sur les muscles extenseurs qui sont trop long-tems dans l'état d'extension, sans que les flechisseurs; leurs antagonistes, exercent leur réaction. En esfet, cette alternative des mouvemens musculaires est tellement naturelle, que les animaux qui ont à être debout sur leurs jambes, se la procurent, & se soulagent en se tenant un pié en l'air, comme on l'observe dans les coqs & les poules; la même chofe arrive aux chevaux, qui ont coûtume de se soulager en tenant en l'air, ou dans l'étrier, un des piés de derriere; ou en en frappant la terre. Telle est l'attention de la Nature à entretenir la circulation des esprits animaux, en conservant l'alternative de leurs passages des muscles extenseurs dans les fléchisseurs : car en cela consistent tous les détails des mouvemens des muscles, qui entretiennent par les rechanges de leurs espri s, l'œconomie animale. Ainsi le retar-

^{*} De Motu animalium, Prop. 131.

dement du sang dans les parties basses, occasionne aux Artisans qui sont
contraints de demeurer long-tems
sur leurs jambes, non seulement des
varices, mais encore des maux de
reins insupportables, jusqu'à leur attirer des pissemens de sang. Cette
obligation d'être debout, incommode aussi beaucoup les Courtisans
dans les Cours des Princes; mais
principalement à la Cour d'Espagne,
où il est si peu perm s de s'asseoir en
présence du Roi, que l'on n'y voit
aucune sorte de siège. (a)

Les dangers des Professions qui obligent à être debout, ne se bornent pourtant point à l'indisposition des reins, &c. L'estomae se trouvant comme su pendu ou moins appuyé sur les intessins, devient aussi sujet à s'affoiblir, & par là jette les sondemens de beauco p d'infirmités. Car il est si important que les visceres du bas ventre se trouvent comme cans leur état de repos, que suivant la remarque de Bacon (b), les horçats dans les Galeres, tout malheureux & tout saugués qu'ils sont, se con-

(b) His. Natur. Cent. VIII.

⁽a) Voy. RAMAZZINI, pag. 598.

DES PAUVRES. 141

servent en embompoint, sans que l'on en voie d'autre raison, sinon que les parties nourricieres, comme l'estomac & le foie, se reposant sur les intestins, pendant que les bras sont dans de continuels mouvemens, les coctions demeurent louables. Une autre réflexion à faire sur ceux qui sont habituellement debout, c'est que le fie étant moins soutenu par les parties qui l'environnent, il se trouve en souffrance; parce que, n'ayant plus le même point d'appui, il expose la bile à s'altérer par son ralentissement, ou par le défaut de sa lécrétion, en même-tems que par fon poids, il tire en embas le diaphragme, auquel il est suspendu. Ce seront dont des sujets d'attention particuliere pour un Medecin qui aura à traiter des maux du foie, ou d'autres affections du bas-ventre, en ceux des Artifans qui sont contrains par leurs professions à être long-tems debout.

Un avis que donne le Docteur Ramazzini, qui a fait une étude particultere des maladies des Artifans, c'est que pour reussir dans leurs cures, il est toûjours nécessaire à un

LA MEDECINE Praticien, avant que d'entreprendre de traiter un malade, de s'informer de la profession qu'il a coûtume d'exercer : Ad feliciorem curationem obtinendam, bonum semper erit, si Medicus sciat, quam artem exercere sit solitus, quem curandum suscepit *. En effet, quelle étrange méprise pour le Medecin! Quels dangers pour le malade, si on lui ordonne des remedes fans avoir pris auparavant les précautions nécessaires! C'est pourquoi, si c'est une sievre, une colique, un cours-de-ventre, il faut d'abord s'informer si la maladie est de la nature de celles où influe la quali-

té de la profession ou du métier que ce malade exerce en santé. Quelle plus dangereuse inattention, si le Medecin traite ces maladies suivant les idées vulgaires & banales du système des humeurs! Car peut-être sera-ce le produit d'une vapeur métallique, peut-être l'effet des positions changées dans les solides, parce que

le malade aura eu à foûtenir des fituations ou des postures génantes, qui auront forcé le ressort des sibres

^{*} RAMAZZÍNI, ubi suprà, pag. 660.

DES PAUVRES. 143 musculeuses Ainsi ce Medecin purgera où il faudroit donner des cordiaux, des confortans, des calmans, des toniques. Une autre observation faite par HIPPOCRATE, c'est que dans les maladies, celles des parties qui ont eu le plus à souffrir en santé, sont celles sur lesquelles se sont les dépots ou les metastases. Deux Ouvriers, dit-il, tomberent malades d'une toux considérable, & cette toux ceffa dans l'un & dans l'autre par une paralysie sur le bras droit; parce que c'étoit celui qui souffroit principalement dans le métier qu'ils exerçoient, qui étoit celui de faire des fagots: Ambo (artifices) cum tussi laborarent, dextrà resoluti cessaverunt à tussi (a). Il ajoûte, que d'autres accoûtumés à aller à cheval, ou à marcher beaucoup, tomberent paralytiques de leurs jambes: Qui verò equitarunt aut iter fecerunt, in lumbis ac femoribus resoluti sunt (b). Un Medecin, telle science qu'il ait acquise dans le cabinet, pourra-t'il trouver la justesse d'une telle cause, que l'on ne peut découvrir qu'en s'informant

(b) Ibidem.

⁽a) Epidem. IV. N. 28.

144 LA MEDECINE du métier qu'aura fait un malade? L'observation est d'autant plus nécessaire & plus importante dans l'usage, qu'il est ord naire de porter dans les Hôpitaux les pauvres Artisans pêle-mele : ce sont des Menuisiers, des Forgerons, des Souloteurs, des Compagnons Imprimeurs. Les professions différentes de chacun d'entre eux, supposent des causes différentes dans leurs maux, quoique de même nom; & ces causes ayant à se prendre dans les sortes de travaux qui distinguent ces métiers, par rapport aux diverses siruations que sont obligées de prendre les différentes parties, du corps de ces Arian, ce seront aussi des indications duférentes que le Medecin aura à remplir. La plupart de ces Ouvriers seront peut être de professions sedentaires, dins lesquelles les reins auront à fouffrir; parce que ces Artilans sont toûjours assis, leurs yeux toûjours fixés fur leur ouvrage, fuivant cetre remarque d'un Poëte*: Lumbi sedendo, oculi spectando, dolent. D'autres d'entre eux, comme les Tailleurs d'habits, & les Vignerons, se présenteront pour être * PLAUTE.

traités

DES PAUVRES. 145 traités par un Medecin. Prendra-t'il la courbure des corps de ces Ouvriers, pour des bosses, comme l'on sait que les Porte-faix s'en font? Ce seroit une méprise peu honorable pour le discernement de ce Medecin. Cette courbure dans les Tailleurs & les Vignerons, n'est point un amas d'humeurs qui se soient fixées pour former une bosse : c'est une attitude que l'on compare à celle des singes, qui sont toûjours courbés; & à caufe de cette ressemblance, l'on a forgé le mot simitas pour désigner cette courbure. Ce sont donc des affections absolument dépendantes du vice des *solides*. Ces Artisans se sont habitués à se tenir courbés; & ils gardent cette lituation pendant toute leur vie. Cependant, faute de ce diorisme, que l'on aille à se figurer quelque amas d'humeurs cachettiques, qui abondent dans les corps de ces Artisans qui sont devenus malades, ce seroit un piége dangereux pour le Medecin qui attribueroit aux fluides un mal qui est absolument de la dépendance des folides; dépen-dance des folides qui est si essentiellement telle, que le grand remede Tome II.

contre les courbures des Tailleurs, des Vignerons, & autres semblables Ouvriers, c'est que de bonne heure ils se ménagent de maniere, que l'épine du dos ne soit ni trop longtems, ni trop fortement courbée; & quand le mal est consirmé, il ne reste que la voie des frictions humides, & des onctions confortantes & tempérées, par le moyen des onguens & des baumes, que l'on trouvera dans la Pharmacie des Pauvres.*

XXX. Maladies des Ouvriers fédentaizes, &c.

Les Arts sedentaires tiennent de bien près à ceux où les Artisans sont contraints d'être debout. Mais avant que d'entamer l'examen des Arts sédentaires, il faut observer singulierement ceux qui sont mitoyens, en ce que les Ouvriers qui exercent certaines prosessions, sont obligés d'être tout à la fois comme debout, & cependant en quelque façon assis. Les Tisserans sont de cette espece, qui comprend encore tous les Artisans qui travaillent les draps, les tapisseries, les moquettes, les bourracans, & une infinité de serges, dont les manusactures ou semblables fabriques

^{*} Tom. III. pag. 221. & 225;

DES PAUVRES. 147 occupent grand nombre d'Ouvriers. Plusieurs d'entre eux sont obligés, dans leurs maladies, de recourir à la charité des Paroisses, ou d'aller aux Hôpitaux. De même dans la Tisséranderie, qui fut autrefois l'occupation des Dames de considération, & qui n'est exercée aujourd'hui que par les gens du commun, il y a souvent nombre de malades qui sont obligés d'avoir recours à la charité publique. Pour se mettre en état de les traiter, on doit d'abord saire attention que la violence qu'il faut que les Artisans se fassent dans ces professions, pour tendre les jambes & les cuisses, afin de se tenir fermes fur la sorte de siége sur lequel pose leur corps, leur attire les maux dont il a été fait mention à l'occasion des maladies de ceux qui travaillent debout. Mais les Ouvriers dont il est ici question, ont de plus à souffrir de grandes lassitudes dans les bras, dans e dos & dans les jambes. Ces lassiudes sont bien différentes de celles qu'on appelle lassitudes spontanées, jui viennent par la faute des fluides : par conséquent les indications sont pien dissérentes; car ici elles doivent

LA MEDECINE aller au soulagement des solides. Les Medecins ne feroient-ils pas bien dans ces occasions, s'ils s'occupoient un peu plus des frictionss seches & humides, & des onctions, qui étoient si fort usitées parmi les anciens Medecins, & dont les Athletes se servoient avec tant de succès? Ou, pour mieux dire, n'a-t'on pas ici une preuve de la Medecine des solides, par tant d'observations tir ées desmaladies des Artifans, lesquelles, fans clianger le nom qu'on leur donne quand on les attribue aux fluides, se trouvent absolument dépendantes, pour leurs causes, de la disposition des solides? Qu'une fille ou femme Tisserande tombe malade, savoir, la premiere par une perte de sang ou femblable mal, & la seconde par une fausse-couche; l'erreur ne serat'elle point capitale de s'en prendre, sur ces deux maladies, à l'état du fang, pendant que la situation & l'agitation que les personnes du fexe se donnent quand elles travaillent à la toile,&c. leur attirent ces maux *? Que de Fabriquans de draps ou de

^{*} RAMAZZINI, pag. 666.

DES PAUVRES. 149 serges, se présentent abattus de lassitude, & de maux de piés ou de jambes! Si on les attribue à quelque soupçon de goute, de rhûmatisme, &c. il se trouvera, par l'examen, que l'exercice des métiers de ces Artisans les met dans cet état. D'autres d'entre eux auront mal aux yeux, parce que le duvet qui s'éleve de la laine qu'ils emploient, & la vapeur de l'huile qui est dans ces laines, leur enslamment les yeux. Sera-ce à l'âcreté du sang qu'il faudra s'en prendre? Car qui ne voit que le picotte-ment extérieur des membranes des yeux fait ces inflammations? Mais une autre forte d'Ouvriers qui achevent de façonner les draps, ce sont les Tondeurs, qui contractent, parce qu'ils font debout, les maladies propres aux Artisans qui gardent cette situation; & en même-tems le poids des forces (qui sont d'énormes cifeaux avec lesquels ils tondent les draps) les laisse dans l'état violent dont souffrent leurs bras & leurs mains? Est il douteux que ces maux ne viennent de la fatigue des muscles, & par conséquent de la cause

N iii

150 LA MEDECINE extérieure qui les violente continuellement?

XXXI. Des Maquides Pofwillons.

Une autre profession, qui est encore un ambigu entre être debout & gnons & être assis, fournit souvent à la Medecine des Pauvres, des maladies qui sont manifestement & originairement les effets des états violens dans lesquelles bien des hommes mettent les nerfs, les membranes & les muscles de leurs corps, pendant toute leur vie. Ce sont ceux qui montent habituellement des chevaux; comme les Maquignons, ceux qui courent la poste jour & nuit, &c. L'histoire atteste combien les Soythes étoient sujets à des sciatiques, parce qu'ils étoient continuellement à cheval. Un grand Praticien (a) fait observer que ces sortes de gens font sujets à des pissemens de sang; &, suivant HIPPOCRATE, ils sont exposés à des paralysies, ou autres affoiblissemens dans les lombes & dans les cuisses: (b) Qui equitarunt, in lumbis ac femoribus resoluti sunt. Ce font dans les Postillons, des rhagades, des fics, & semblables hémorrhoïdes

(a) BAILLOU.

⁽b) Epidem. IV. N. 23.

DES PAUVRES. IST bâtardes, ou manquées, ou malignes, qui leur viennent par le froissement qu'ils souffrent au sonde-ment, en courant la poste. Ceci est conforme à l'observation d'HIPPO-CRATE, interprétée par son célebre Commentateur (a); favoir, qu'un homme de cette profession avoit contracté vers cet endroit, un ulcere accompagné de varices & de fluxions. Tous ces maux qui viennent de la part des solides perpétuellement irrités, se remarquent sur des hommes qui sont habituellement moitié assis & moitié debout tout à la fois: car c'est l'état violent où les Couriers sont contraints de se mettre; ils accourcissent les étriers de leurs chevaux, & ils allongent les jambes, pour donner ainsi un point d'appui plus ferme à tout leur corps sur leur selle, en même-tems qu'ils l'affermissent en s'allongeant sur les étriers. Que des hommes de telles professions tombent dans des maux de vessie & de reins, parce qu'ils se rompent quelque vaisseau; faudra-t'il s'en prendre à l'indisposition des fluides, tandis qu'il est évident que les soli-

⁽a) VALLESIUS.

152 LA MEDECINE des donnent origine à ces sortes d'accidens, qui sont tels qu'ils vont à précipiter ces personnes dans des crachemens de sang? RAMAZZINI * rapporte qu'un célebre Ecuyer d'un Roi d'Espagne, pensa périr ainsi trèspromptement: mais il prolongea ses jours, contre l'attente des Medecins, par le seul régime, au lieu que tous les remedes avoient échoué. C'est une preuve qu'il ne falloit que du tems & du loisir pour laisser repren-dre le ton aux vaisseaux, que la violence de l'exercice de monter à cheval avoit excédés. Tout cela se fit par le moyen des alimens adouciffans, tirés de la chair de cochon-delait bouillie, dans l'usage de laquelle cet Ecuyer trouva un très-grand soulagement. En effet, pour le dire en passant , l'on fait par l'usage, de quelle utilité est la gelée de cochonde-lait dans des cas d'amaigrissement, &c.

XXXII. Des Imprimeurs.

Il est encore une autre profession dans laquelle il y a des Ouvriers assis habituellement, pendant que d'autres sont debout. Ce sont les Imprimeurs, dont les uns étant à la compe-

^{*} Ubisaprà, p. 612.

DES PAUVRES. 153 sition, & les autres servant à la presse; ceux-là se tiennent comme assis, au lieux que ceux-ci sont obligés d'être absolument debout; &, par cette raison, ces derniers deviennent sujets à de telles fatigues par tous leurs membres, qu'ils font obligés de quitter le travail lorsqu'ils commencent à vieillir. Quant à ceux qui servent à la composition, ils deviennent expofés à des maux d'yeux, furtout à des cataractes. On voit la cause de ces infirmités, dans la nécessité où font les Compositeurs en Imprimerie, d'avoir toûjours les yeux fixés sur les caracteres noirs qu'ils ont à placer, ou à déplacer; car la couleur noire appésantit la vûe, & trouble l'imagi-nation dans ces Ouvriers, de telle maniere que ces caracteres leur demeurent présens & comme sous leurs yeux, lors même qu'ils dorment; & l'effort que souffre la prunelle de l'œil pendant que la vûe est si longtems fixée; occasionne une étrange altération dans le ton des fibres dont font composées les membranes des yeux. Mais de quelque côté que l'on considere les maladies de ces deux fortes d'Ouvriers d'Imprimerie, il est

154 LA MEDECINE toûjours constant que leurs causes ne sont que des altérations dans les solides. Cela est si vrai, que souvent la Medecine n'y peut rien; parce que ce sont les parties elles-mêmes, bien plus que les fluides ou les humeurs, qui sont en faute. Elle ne peut donc guere conseiller à ces Ouvriers autre chose, que des remedes de précaution, comme d'user de lunettes ou conserves pour se préserver les yeux; puis d'avoir soin, pour ne pas laisser tomber les fibres dans une sorte d'atonie, de se frotter les yeux de temsen-tems; & encore, en composant, de se détourner les yeux de fois à autres de dessus les caracteres, afin de réveiller les esprits, soit en les portant ailleurs, soit en se frottant les yeux d'eau d'éuphruise, &c.

Mais de tous les Artifans en qui les XXXIII. Des Ar- yeux ont le plus à souffrir par l'atome, où tombent les parties solides du occupés aux Ou- globe de l'œil & de ses vaisseaux, ce font ceux dont les Arts ont pour obdélicats. jet des Ouvrages delicats, menus, fins, & souvent presque insensibles en apparence, & qui échappent à la vûe: tels sont ceux des Orfevres qui s'occupent aux Filigranes, les Horlo-

tifans

vrages

DES PAUVRES. 155 gers, les Lunettiers & faiseurs de Microscopes, les Graveurs de Cachets sur des pierres précieuses, les Peintres en mignature, surtout en portraits sur des bagues; enfin certains Ecrivains rafinés, qui s'étudient & se piquent d'écrire des Pieces entieres sur de très-petits morceaux de papier, comme celui dont PLINE rapporte, qu'il étoit parvenu à écrire l'Iliade d'Ho-MERE sur un morceau de papier si mince, que l'on pouvoit l'enfermer dans une noix. Que quelque Artifan de ce genre (car enfin la fortune ne leur est pas toûjours favorable) se présente à la Medecine des Pauvres; quelle faute ne feroit-on pas, si l'on venoit à traiter les maux d'yeux de ces sortes d'Ouvriers, à raison des humeurs ou fluxions qui seroient sur ces organes? Car ce sont la plûpart des myops, c'est-à-dire, des personnes qui ont la vûe courte; & la cause de cette maladie est toute dans les membranes de l'œil. En effet, il n'est pas étonnant que ces Artisans contractent une indisposition de cette espece; car, par la contention avec laquelle ils sont obligés de travailler sur des objets très-fins, ils

tiennent continuellement la rétine approchée du crystallin & de la prunelle. Or cette position de fibres & de membranes s'affermissant par l'habitude journaliere, il en arrive une double cause d'affoiblissement dans la vûe; & l'une & l'autre de ces caufes est originairement dans les solides. Car le mouvement tonique qui est continuel dans les membranes, fait le fond de la myopie ou vûe courte; en ce que l'humeur aqueuse, ou le crystallin, peut-être même tous les deux, ne s'épaissifissent alors que par l'état de pression où les tiennent les solides, qui se sont spasmodique-ment rétrécis & accourcis. C'est en effet ce qu'a vu arriver le Docteur RAMAZZINI * à une femme Juive, dont l'adresse à enfiler frauduleusement des perles imparfaites, alloit jusqu'à en imposer à la vûe des au-tres, qui ne pouvoient appercevoir la fourberie que cette Juive appor-toit à cet art. Aussi fut-elle obligée de quitter le métier, & elle ne put trouver des lunettes qui lui fussent propres.

Cette maladie est d'autant plus af-

* Ibid. pag. 620.

DES PAUVRES. 157 fligeante, qu'elle est sans remede; de sorte que ni les purgations, ni les saignées, ni tous les collyres du monde, n'y peuvent rien quand le mal est confirmé. Il reste à conseiller, par précaution, à ces Artifans l'usage des lunettes ou conserves, & d'avoir soin de ne pas tenir la tête si assiduement panchée sur leurs ouvrages, qu'ils ne permettent de tems en tems à leurs yeux de se dissiper sur des objets qui les réjouissent : par ce moyen on profitera de la facilité que l'on donne aux membranes des yeux de prendre différens mouvemens. C'est ainsi que les différentes oscillations des solides s'entretiennent, en même tems que la fluidité des humeurs & leur limpidité se conservent, parce que tout le mécanisme de la sonction des yeux ne consiste que dans la facilité de la prunelle à se dilater, & à s'approcher plus ou moins de la rétine, fuivant les occasions: & c'est pour cela que ceux qui fortent des cachots, se trouvent presque aveugles, jusqu'à ce qu'ils aient, pendant quelque tems, donné le loisir à ces organes de reprendre le ton de leurs fibres.

LA MEDECINE

Manuf-

Les mêmes accidens menacent Des Coaussi ceux qui déchiffrent de vieilles d'anciens Ecritures, de vieux Titres, & qui lients, &c. fent habituellement d'anciens Manuscrits latins, grecs, hébreux, chaldaïques, syriaques, &c. Leur vûe s'affoiblit, s'accourcit ou se perd par la violente contention où se trouvent jour & nuit les fibres & les membranes des yeux. Aussi ces maux ne sont point susceptibles des remedes ordinaires, parce que ce sont des affections locales & fixes, qui s'atta. quent au fond de ces organes; telles font les cataractes, causées alors par le resserrement des humeurs aqueuse & crvstalline, dans les tuniques arachnoïdes qui les contiennent, ou par l'état tonique des membranes qui les entourent.

Les Ecrivains de profession qui gagnent leur vie à écrire & à copier sans cesse des Manuscrits, ou semblables Ouvrages, fouvent mal écrits ou griffonnés, sont encore exposés à perdre la vûe par les mêmes raisons. Mais ce qui prouve sensiblement l'atonie où tombent les fibres nerveuses dans ces Ouvriers, c'est qu'à force d'écrire, leurs bras se trouvent telle-

DES PAUVRES. ment affoiblis, qu'ils deviennent paralytiques. Le Docteur RAMAZZINI en rapporte un exemple bien remarquable dont il a été éu oin oculaire. Un Scribe ou Not in comme il l'appelle avan ceil, maufe fon bris droit a force. I , que le mul étant que desfu des ledes, ce bras de neura paralytique a mais ne vonlant pas perdie le profit contidérable que lui rapporteit fa plume , il s'accoûtuma à écrit de la main gauche avec la même assiduité, de maniere que cette main encore devint paralytique. Peut-on s'en prendre en pareil cas aux vices des humeurs? N'est-ce pas plutôt une preuve manifeste que les solides ont une part finguliere dans ces sortes de maux?

Un autre métier de la classe de xxxv, ceux qu'on nomme se dentaires, c'est Des Chaucelui des Chaudroniers, lesquels étant droniers, assis, travaillent continuellement sur & des le cuivre, qu'ils battent sans cesse niers, avec des marteaux. Ce bruit continuel, qui est même insupportable à tout un voisinage, leur étourdit la tête à eux-mêmes, & leur rompt les oreilles à tel point, qu'à la fin ils deyiennent entierement sourds; ce qui

160 LA MEDECINE est l'effet de ce bruit continuel & trop violent, qui force le ton de la membrane du tambour ou tympan de l'oreille. La même chose arrive à ceux des Egyptiens qui font dans le voisinage des cascades du Nil. Il en est encore de même des Canoniers, & de ceux qui servent journellement à l'Artillerie; ils contractent des surdités très graves, par l'étrange violence & les fréquentes secousses que la membrane du tambour a à souffrir. Mais un autre malheur pour ceux qui battent le cuivre, c'est que de ce métal continuellement pressé dans ses pores, il s'éleve un virus érugi-neux, que ces Ouvriers respirent & avalent; ce qui leur attire de fâcheux maux d'estomac & de poumon.L'huile d'amandes douces, les orgeats, les laits d'amandes, le petit lait de vache, & les potages au lait, foulagent bien ces malades : mais, pour peu que leurs corps & leurs tempéramens tendent vers le sec ou le phthisique, ils n'ont de fûreté qu'en abandonnant, le métier. C'est pourquoi (répete encore M. RAMAZZINI) un Medecin doit toûjours s'informer de la profession qu'exerce un malade : car,

comme

DES PAUVRES. 161

comme il le fait remarquer, c'est une observation particuliere dans les maladies de ces Ouvriers en cuivre, d'être sujets à avoir, dans les fievres. des bruissemens ou des tintemens d'oreille, & quelquefois des surdités. Mais comme ces accidens ont leur origine dans la nature du métier qu'exerce le malade lorsqu'il est en santé, ils sont par là beaucoup moins

dangereux.

Enfin rien ne marque plus mani- XXXVII. Des Mu-festement le pouvoir des solides pour ficiens faire des maladies, que ce qui arrive ou Chanaux Musiciens ou Chanteurs, & aux teurs. Chanteuses. Ces personnes sont sujettes non-seulement à des enrouemens, qui sont les effets du spasme où restent les vésicules du poumon, mais encore à des crachemens de fang mortels, & quelquefois à des pissemens de sang en ceux des Musiciens qui se sont forcés à chanter sur le Théâtre. De là viennent des phthisies mortelles. C'est ce que prouve l'Histoire de l'Affranchi de PLINE le Jeune, qui recommande, par une Lettre * très-digne d'être lûe, cet Affranchi nommé Zozime, lequel

^{*} Lib. 5. Epist. 19. Tome II.

162 LA MEDECINE

avoit épuisé sa santé à son service en saisant auprès de lui la sonction de Lecteur: PLINE recommande qu'en ne le laisse manquer de rien dans sa maison de campagne, où il l'envoyoit pour y prendre le bon air

qu'on y respiroit.

Je crois en avoir dit assez sur les Maladies des Artifans, dans lesquelles je n'ai eu en vue que de marquer les principales singularités qui s'y trouvent, par rapport aux différentes professions ou métiers des malades, pour faire entrer dans les notions qui rendent facile la Medecine des Pauvres, en la mettant à la portée de ceux que la charité voudra faire leurs Medecins. Il resteroit cependant bien d'autres métiers à par-courir : mais, après l'examen que j'ai fait là dessus, il m'a paru qu'il est à présumer, que par le choix que j'ai fait ici des maladies rapportées à l'état des professions, l'on trouvera suffisamment de quoi connoître tout ce que les maladies des autres Artifans peuvent avoir de singulier; parce qu'elles se rapportent toutes aux idées que j'en ai données. Il me reste à faire observer les singularités des

Maladies dans les différens sexes, dans leurs différens états & dans les différens ages. C'est la matiere des Maladies des Femmes, & des différentes dispositions par où elles passent; de celles des Enfans, ensin de celles des Vieillards. C'est de ces sources que l'on tire des observations essentielles, pour se mettre au fait du génie, du caractere, & des différences des Maladies, &, en conséquence, pour entrer dans les vûes qui conviennent à leur traitement & à leur guérison.



LES MALADIES DES PERSONNES

XXXVII. T L faut diviser les Maladies des Division des Ma- Femmes suivant les différens états de toutes les Personnes du Sexe. Ces des Perétats sont ceux de Filles, de Femmes, du Sexe. de Femmes-Grosses, d'Accouchées & de Nourrices. Tous ces différens états demandent des vues différentes dans le Medecin; parce que dans toutes ces occasions la Nature change ses opérations. Tout consiste donc à bien connoître la disposition des vaisseaux, la différence où ils sont dans les différens Sexes, les variétés qui se trouvent dans les diverses conditions des Femmes, & suivant les différentes crases qu'acquiert le sang, eu égard à la nourriture, aux accidens de la vie, & aux passions de l'ame bonnes ou mauvaises. On sair que par des panchans, des passions ou affections excitées, le fang & les esprits prennent différens ressorts dans leurs cours, on des déterminations dissérentes; ce qui est la matiere de remedes différens, ou l'occa-

DES PAUVRES. 169 tion de changer de méthode ou de conduite pour la cure des maladies. Aussi est-ce la remarque d'un savant Medecin *, que pour la connoissan-ce & la cure des Maladies des Femmes, on fait de grandes fautes dans la pratique, parce qu'on s'occupe trop peu, ou presque jamais, de la différence qu'il y a entre la disposition, le nombre & l'arrangement des vaisseaux dans les corps des Femmes, d'avec la différence des vaiffeaux qui se trouvent dans les corps des Hommes. « Une ligne, dit ce « même Medecin, plus ou moins, « soit dans la capacité des vaisseaux, « foit dans leur longueur, leurs crifrepations, leurs contractions, leurs « accourcissemens, varie étrange-« ment l'étendue & la disposition « des membranes : cependant tou-« tes ces considérations sont très-« fouvent omises par les Praticiens a dans la cure des maladies des Fema mes. Car, ajoûte-t'il, l'arrange-« ment, l'ordre ou la disposition des « vaisse ux est naturelle, ou acquise, « c'est-à dire, originaire ou occa-

^{*} Bartholom. de Moor, Pathologia Cewebri, pag. 488.

766 LA MEDECINE

« sionnelle. » Etainsi le volume du fang venant à se grossir, les résistances se multiplient dans les vaisseaux, parce qu'ils hangent eux-mêmes de ton, de grosseur, de capacité & d'étendue. Ln consequence, les esprits venant à s'effaroucher, les membranes & tout le genre nerveux font gonder les parties, & les mettent en contraction & en spasme. Ce sont autant de digues qui s'opposent à la circulation du fang; & alors, quels efforts, quelles angoisses, quel travail pour la Nature, qui a à se désendre contre toutes ces révoltes! En faut-il davantage pour exciter dans l'œconomie animale tous les troubles que souffre la circulation du fang dans les maladies des personnes du Sexe?

nes Filles.

Pour entrer dans la juste idée qu'il Maladies faut se faire de ces maladies, l'on doit observer premierement, que les vaisseaux que la Nature a si étrangement multipliés dans les parties basses, & surtout dans les organes qui font le propre du Sexe, sont institués non seulement pour la santé & la vie de chaque individu, mais encore, par un rapport éloigné,

DES PAUVRES. 167 pour la propagation de l'espece. Ainsi ces vaisseaux, qui sont faits dans les jeunes filles pour les tenir en santé pendant leur jeunesse, leur attirent toutes fortes de maux, lorsque, par l'accroissement de l'âge, elles deviennent les sources du genre humain pour la production de nouveaux homines, qu'elles sont ca-pables de mettre au monde La Nature déclare cette di position, quand ces jeunes personnes approchent de l'âge de quatorze ans. Jusqu'alors le volume de la masse du sang, les capacités des vaisseaux, & les diametres des secretoires étoient en proportions réciproques, de sorte qu'ils se fuffitoient mutuellement pour entretenir l'équilibre de la fanté de chacune. C'étoient donc comme des pierres d'attente que tous ces vaifseaux du bas ventre, jusqu'au tems qu'ils devoient se dilater pour donner passage à une circulation plus abondante, & en particulier à la portion de sang, qui dorénavant devoit s'évacuer tous les mois. Mais si la masse du sang se présente trop grossie pour ce passage, avant que les vaisseaux aient pris des capacités convenables, & que les sécrétoires (qui naissent de ces vaisseaux) se trouvent suffisamment développés ce sont des efforts que les fluides ou le sang ont à faire contre les folides, tels que sont les tuniques de ces vaisseaux & de ces sécrétoires. Et voilà l'origine au naturel des suppressions, par lesquelles commencent souvent les pales-couleurs, & tous leurs symptomes.

XXXIX. Les Pâles couleurs.

Les pâles couleurs auxquelles les jeunes personnes du sexe sont sujettes, sont une maladie assez fâcheuse pour elles, & qui mérite bien qu'on en fasse un article particulier : c'est proprement une espece de dépravation de sang & des humeurs qui arrive aux filles, lorsque l'écoulement menstruel se fait mal, ou ne se fait point, & que cet état est accompagné d'une bouffissure, & d'une couleur de la peau semblable à celle d'une personne morte: la paresse, la vie oisive, le dégoût pour l'exercice, la difficulté & la gêne de la respiration au moindre mouvement; suit bien-tôt ce triste état; alors la chair devient froide & molle au toucher, la foiblesse est générale & parriculierement

ticulierement dans les jambes; les chevilles des piés ensient quelquefois; l'enslure se fait aussi appercevoir aux paupieres; ensin, survient le désaut d'appétit, le poux est lent & mou, les urines deviennent troubles & bourbeuses, & le sang qu'on leur tire n'a plus de consistance & ressemble à de la layure de viande.

Il paroît évidemment que la caufe immédiate des pâles - couleurs &
de leurs différens symptomes, consifte dans une grande quantité de sang
mal digéré, ou plutôt de chyle mal
converti en sang, dans un amas
d'humeurs grossieres & visqueuses,
auquel a donné lieu l'affoiblissement du ressort des parties solides,
& des sibres des vaisseaux; mais spécialement des visceres qui servent à
la chylisication, à la sanguissication
& à la dépuration du sang & des humeurs.

Le défaut de ressort dans les sibres qui composent les vaisseaux de tous les étages, occasionne, comme l'on fait, le ralentissement & la langueur de la circulation du sang, conféquemment les sécrétions & les excrétions dans l'état naturel desquel-

Tome II.

les consiste la fanté, seront troublées: de-là les matieres visqueuses, bilieuses, falines, séreuses, muqueuses, & récrémentitielles, qui devoient être évacuées après leur sécrétion, dans le soie, les reins, & les autres glandes, seront en grande partie retenues, & porteront l'impureté & le vice dans la sérosité du sang & dans les sucs nourriciers.

A la longue les fibres motrices des vaisseaux de la transpiration de la peau, seront par ce moyen privées de leur force & de leur ressort naturel; d'où il arrivera que les humeurs qui sont destinées à sortir par les pores, ne s'exhaleront pas aussi parfaitement qu'elles le devroient : c'est ainsi que la bile passera dans la sérosité de la substance réticulaire, entre l'épiderme & la peau; que celle-ci deviendra d'une couleur jaunâtre, ou d'un verd pâle & que la nutrition sera entierement dépravée: Or comme dans un état si désordonné du fang & des humeurs, les esprits animaux qui communiquent de la vigueur & du ressort aux fibres solides, & président aux sonctions animales, ne sont plus extraits d'un sang & d'une lymphe pure & bien qualifiée; mais au contraire d'un fang & d'une lymphe imprégnés d'excrémens vappides & visqueux, ils partageront nécessairement cette dépravation, & leur énergie pour produi-

re les fonctions animales & vitales, fera considérablement affectée & di-

minuée.

Il n'est donc pas étonnant que cette maladie soit accompagnée de symptomes si grands & si compliqués, tel qu'un sentiment extraordinaire de pesanteur, de langueur dans tous les membres, la perte de l'appétit, l'assoupissement, l'abattement de l'esprit & la perte de tous les sens.

Il est évident qu'une vie indolente & oisive, & la cessation d'un exercice qu'on étoit accoûtumé de faire depuis long-tems, peuvent être mises au rang des causes de cette dépravation des humeurs, parce qu'elles contribuent considérablement à la formation trop abondante des humeurs en diminuant la transpiration à leur impureté, à la lenteur de la circulation, à leur stagnation, ainsi qu'à l'obstruction des vaisseaux qui ser-

Pi

172 LA MEDECINE

vent à la fanguification & à la dépuration des sucs. Mais ces accidens arriveront d'autant plus promptement, qu'on fera un plus grand usage d'alimens difficiles à bien digérer, visqueux, flatulens, doux, acides, &c. & que la quantité qu'on en prendra sera au-dessus de celle qu'on peut supporter dans cet état de foiblesse, & qu'on peut convertir en un fue chyleux, utile & falutaire: car alors il se formera une grande quantité de crudités acides & visqueuses qui porteront immédiatement dans la masse du sang le vice & l'impureté, selon une maxime qui est vraie; savoir, que le vice de la premiere coction, qui se fait dans les premie-res voies, se corrige difficilement dans une seconde coction qui se fait dans les vaisseaux.

Un régime mal entendu par rapport à la façon de vivre, dispose assez volontiers les jeunes personnes à cette maladie; car assez généralement elles boivent peu, & il y en a beaucoup d'entre elles qui boivent à peine une sois par jour: mais les excrétions journalieres qui se sont dans leur corps, emportent de la DES PAUVRES. 173

masse du sang & des humeurs, une grande quantité de fluide: or si cette quantité de fluide n'est pas restituée, si le recouvrement ne s'en fait d'aucune saçon, il est nécessaire que les humeurs s'épaississent, deviennent moins propres à circuler librement dans les vaisseaux capillaires, & produisent, comme nous venons de le

voir, les pâles-couleurs.

Une autre habitude qui contribue considérablement à la production de cette maladie, surtout en celles qui ne font point d'exercice, & qui sont toujours constipées; c'est l'usage immodéré d'un cassé fort pris tous les jours avec une grande quantité de sucre. Car, que peut-il arriver de-là, c'est que le sang qui n'est déjà que trop épais, s'impregne d'une grande quantité de parties huileuses, chaudes, & sulphureuses, & qu'à moins qu'il ne se fasse une sécrétion suffisante de ces particules avec la bile, dans les conduits excrétoires, la qualité & la couleur de la lymphe en seront nécessairement altérées.

Quant à moi, je ne crois point qu'il foit nécessaire de recourir à 174 LA MEDECINE

d'autres causes pour expliquer quantité de maladies extraordinaires que nous voyons aujourd'hui. Les appétits désordonnés qu'elles ont de toutes fortes de choses qui leur viennent dans l'imagination, & qui paroissent absurdes, entretient continuellement ce foyer des mauvais levains, en rend la cause plus invétérée & plus difficile à combatre, & le mal prend ainsi tous les jours de nouvelles racines par l'usage de ces choses extraordinaires, qui n'ont aucun rapport avec

le corps humain.

Après avoir exposé les causes des pâles-couleurs, il nous reste maintenant à parler de la maniere dont nous croyons qu'il convient de les traiter. Le premier objet qui se présente est de corriger les humeurs crues, épaisses & impures, de les évacuer par les émonctoires convenables, & de travailler à la réproduction d'un chyle & d'un sang parfait. On doit s'occuper en second lieu à lever les obstructions des vaisseaux capillaires, & des visceres, & de remettre le sang dans une circulation libre & uniforme dans toutes les parties, tant extérieures qu'intérieures. Ensin, la

DES PAUVRES. 175 troisieme indication est de fortisser l'estomac & les intestins & de les re-

mettre au ton convenable.

Mais avant que de tenter la connection des humeurs peccantes, on ne doit pas manquer de nettoyer la fource où elles s'engendrent, & qui les fournit continuellement. Or la source d'où proviennent les sérosités visqueuses, acides & muqueuses, est dans l'estomac & dans les intestins. On commencera donc à donner de la force & de l'énergie à ces parties par des remedes incisifs & digestifs, afin que les humeurs puissent être expulsées avec plus de facilité. Rien ne remplira mieux cette indication que les sels neutres, tels que le tartre vitriolé, le sel de Glauber, de Seignette, celui d'Epsom, ou la folution des yeux d'ecrevisses, par le suc de limon, la terre foliée du tartre, & le sel Polychreste. On peut encore se servir du tartre tartarisé, ou du sel d'absinthe, qu'on fera dissoudre dans une suffisante quantité d'eau.

Ces remedes réitérés ou ordonnés en grande dose, non-seulement incisent & atténuent, mais encore pur-

176 LA MEDECINE gent efficacement, & évacuent les im? puretés logées dans les intestins : mais s'il arrive que ces remedes n'operent aucun effet salutaire, il en faudra venir aux évacuans préparés d'une demi - dragme de myrrhe, de gomme ammoniaque, d'extrait de rhubarbe, d'absinthe, de cinnabre, du panchymagogue de Crollius, de sucein, de set de succin. On peut donner de cette composition un scrupule pour une dose. Si on aime mieux ce remede sous une forme liquide, on fera infuser dans du vin blanc les racines de pimprenelle, de scorsonere, de chicorée, la rhubarbe, l'agaric, la peau fraîche d'orange, les fommités de petite centaurée, la crême de tartre & les raisins de corinthe, tous à la quantité d'une demi once sur une pinte. On fera prendre tous les matins pendant dix jours, quatre onces de cette infusion. Ou bien si le ventre est constipé, on donnera un minératif de casse, de manne, de rhubarbe & de crême de

Lorsqu'on aura dégagé les premieres voies par ce moyen, on tentera de rendre toute la masse du sang

tartre.

DES PAUVRES. 177 plus pure & plus fluide, & de lever les obstructions formées aux émonctoires, afin que la dépuration du sang & des sérosités se fasse plus parfaitement : pour cet effet on emploiera les décoctions de racines de salsepareille, de squine, de vipérine, & de chicorée, ainst que les décoctions de rapures de sassafras, & de canelle. Dans l'usage journalier qu'on fera de ces décoctions, il faut qu'elles soient foibles : mais lorsqu'on les prendra le matin dans le lit, si l'on veut qu'elles procurent une transpiration vive & plus prompte, il faut les faire un tant soit peu plus fortes. Comme il est quelquesois à propos de savoriser une sueur le matin, on ordonnera quarante gouttes d'essence d'ambre, & de pimprenelle, avec la teinture d'antimoine dans la décoction chaude; & pour les Pauvres on se contentera d'une simple infusion de seuilles de sauge ou de Scordium.

Une des choses auxquelles il faut faire le plus d'attention, c'est à l'état de l'estomac : or il n'y a point de remede plus propre à lui rendre son état naturel que les élixirs stomachiques; telle est la teinture d'hiera-picra, l'elixir de proprieté de Paracelse,
l'opiat de Salomon, la conserve d'énula campana, l'extrait des racines
de gentiane, de rhubarbe, des sommités de petite centaurée, & d'absinthe
Pontique. Ces remedes pris devant
ou après le repas, contribueront
non-seulement à digérer les alimens
& à donner au chyle une qualité
balsamique & spiritueuse; mais encore à restituer aux sluides leur baume naturel, & à fortisser le ton des
visceres: mais il n'en faut point attendre ces heureux essets, à moins
qu'on n'en continue l'usage pendant

Si l'opiniatreté de la maladie est telle quelle ne puisse être subjuguée par ces remedes, il faudra recourir aux eaux minérales calybées, elles sont excellentes pour ranimer la circulation languissante, nettoyer les canaux, & leur rendre la force & le ressort qu'ils ont perdu : celles de Passy, de Forges sont les plus renommées & celles dont les propriétés soient le mieux connues par l'analyse exacte qu'on en a faite, & par les expériences réitérées. Il y en a ce-

fort long-tems.

DES PAUVRES. 179 pendant mille autres dans le Royaume qui sont d'égale vertu, & on peut dire ici en général pour la facilité de ceux qui veulent bien donner leurs foins aux Pauvres de la campagne, que plus elles, seront chargées de parties falines & ferrugineuses, sans contenir trop de pierre & de terre dissoutes, mieux elles conviendront dans les cas dont il s'agit; car alors leurs particules ferrugineules sont cessairement plus déliées, & elles atténuent non-feulement les fucs épais, leur donnent la fluidité, les rendent propres au mouvement, levent les obstructions formées aux émonctoires; mais encore elles fortifient considérablement les visceres. Outre les eaux richement imprégnées de particules ferrugineuses, telles que celles dont nous venons de parler, les autres remedes calybés, joints à des ingrédiens salins & balsamiques & ordonnés à propos, passent à juste titre pour des remedes très puissans & très-efficaces dans la cure de la cachexie & des pâles-couleurs qui en sont la suite.

Quoique les différentes préparations du fer tant Chymiques que

Pharmaceutiques, soient en grand nombre, je n'en connois aucune qui mérite d'être préférée au safran subtil, préparé avec de la limaille grofsiere, non d'acier, mais de véritable fer, arrosée d'eau de pluie & exposée à l'ardeur du soleil: mais il ne faut donner ce safran que mêlé avec d'autres substances appropriées à la nature de la maladie. Je joins ordinairement les racines de la pimprenelle, d'arum, ou la canelle en poudre, avec un peu de sel de tartre ou de sucre : je m'en suis servi avec tant de succès, qu'il m'a fervi presque seul, pour guérir une jeune fille attaquée depuis très-long-tems de pâles-couleurs, accompagnées d'un violent mal de tête, & d'autres symptomes fâcheux. Les remedes en forme liquide, les plus estimés en pareil cas, sont la teinture de mars, avec le suc de pommes, avec celui de mars, avec celui de citrons, & surtout la teinture de mars de Zwelfer; la teinture de mars tartarisée, ou le vin martial préparé avec le vin du Rhin.

On augmentera l'efficacité de ces remedes en les donnant avec une quantité suffisante d'une des décocDRS PAUVRES. 181 tions dont nous avons parlé ci-deffus, ou dans des bouillons faits avec les racines apéritives de chien-dent, de chicorée, de persil, d'asperge, de

fenouil.

Pour ce qui est du régime préservatif ou curatif des pâles-couleurs: Premierement on évitera l'air froid & humide, & l'on n'habitera point des chambres basses & pleines d'exhalaisons mal faines; on choisira pour chambre à coucher des lieux hauts & chauds. Secondement, on ne prendra point d'alimens de digestion difficile, comme de fruits verts, des substances acides & des mets préparés avec le lait ; on évitera l'usage immodéré du thé qui relâche l'estomac, & on aura soin d'éviter, pour la même raison, de boire de l'eau pure, il faudra la corriger avec un peu de vin de Bourgogne ou de Bourdeaux.

Le comble du mal en pareil cas, Lx. c'est lorsque les impressions de l'ame Les Vase mêlent pour quelque chose dans peurs, cette maladie. Les vapeurs qui surviennent quelquesois aux jeunes perfonnes, les estraient *; elles s'ima* Voy. DE Moor, Pathol. Cerebri, p. 499;

liere au sexe. *

J'ai déjà dit plusieurs fois que toutes les maladies étoient causées, ou par la partie rouge du sang, ou par sa partie blanche. Cela se trouve confirmé principalement dans les maladies des femmes. Ces maladies appartiennent à la partie blanche, lorsqu'elles sont en premier & originai-

^{*} C'est celle que les Medecins nomment la sureur utérine.

DES PAUVRES. 183 rement spasmodiques. C'est donc une distinction très-utile à faire, que de bien observer si une suppression qui arrive dans une personne du sexe, est essentiellement ou originairement spasmodique-vaporeuse, ou bien si elle est sanguine-humorale; de maniere que ce que celle-ci auroit de vaporeux-spasmodiques, ne fût qu'un acces-foire au fond de la vraie maladie. Car pour lors c'est au sang principalement qu'il faut appliquer les remedes, & n'y mêler les calmans-antihysteriques que comme des adoucissans, qui donnent le tems à la circulation du sang de se remettre, & de reprendre son ordre, son égalité, & ses regles. Tout ce qu'on a dit ailleurs sur les congestions sanguines doit s'appliquer au cas présent, sans qu'il soit nécessaire de le répéter ici, où l'on ne veut que faire remarquer les singularités des congestions sanguines dans les corps des semmes. Pour ne s'y pas tromper, il y a une attention à faire; & elle est générale: C'est de bien comprendre si dans les personnes du sexe, le manque ou défaut dans lequel tombe l'évacuation qui leur est propre, est un retard ou une

184 LA MEDECINE retenue, ou bien si c'est une suppresfion arrivée par quelque accident; car dans ces deux cas la cure est très-différente. Une jeune fille atteint un certain âge; cependant elle ne voit rien de cette évacuation: Il ne faut alors que laisser agir la Nature, en la dégageant de tems-entems par quelques saignées du bras, & en l'aidant d'ailleurs par l'usage abondant des délayans, ne fût-ce que par la boisson d'eau seule; la Nature prendra son cours pour l'évacuation que l'on attend. Au contraire, les apéritifs précipités, surtout s'ils vont de compagnie avec les pur-gaifs, achevent de mettre le désordre dans les distributions du sang. On commettra encore une faute trèsconsidérable, si l'on commence cette cure par la saignée du pié; car deux raisons s'y opposent: 1°. Le sang accumulé dans les vaisseaux sanguins-artériels des parties basses, ne com-porte point l'action d'une saignée comme celle du pié, qui augmentera la collection qui furcharge déjà ces vaisseaux : 2°. C'est attirer le sang à un passage qui n'est ni libre ni ouvert, parce que les secrétoires ne font

DES PAUVRES. 185 sont pas encore suffisamment développes. C'est donc ici qu'il faut faire usage de la Medecine qui opere avec patience (cum expectatione); &, par ces attentions, un Medecin assûre la santé de ces jeunes personnes. Si quelque occasion surprenante, un saisssement, par exemple, ou quelque impression subite, ne fût-ce qu'une peur passagere, une indiscrétion à se mettre les bras ou les jambes dans l'eau froide, enfin que quelque cause semblable arrête ce qui se passoit dans le corps d'une jeune fille, il ne faut pas s'étonner pour cela, ni recourir trop précipitamment aux grands remedes : il suffira d'exprimer du suc d'orange aigre dans un verre d'eau, où l'on aura mêlé une once de sirop de capillaires, ou quelques gros d'eau de canelle orgée; cela rappellera bien-tôt l'évacuation supprimée. Si la suppression étoit douloureuse, parce que l'estomac ou le genre nerveux se mettroit en convulfion, un grain ou un demi-grain de laudanum, dans une cuillerée d'eau de canelle, calme ce soulevement spasmodique, & rétablit l'éva-

cuation supprimée.

186 LA MEDECINE

XLL. quentes.

Mais autant que cette évacuation trop con- autant en occasionne-t-elle lorsqu'elbles, cu le devient énorme, ou qu'elle detrop fré- vient trop fréquente & presque habituelle; deux fortes de pertes de fang qui alterent infiniment la fanté des jeunes personnes du sexe. Ce seroit fe tromper groffierement que d'employer aussitôt les astringens: Mais la bonne méthode, c'est de prévenir ou de diminuer le volume du fang, d'en rabattre les impétuosités, d'en affoiblir la turgescence & l'ardeur. Pour tout cela, il ne faut que quelques saignées de tems-en-tems, du régime, se priver de l'usage du vin & des alimens trop apprêtés. Il suffira de faire prendre beaucoup de bouillons d'orge, de riz, ou de millet; &, en cas que le mal fît trop de progrès, de donner des poudres de nitre préparé, de bol d'Arménie, de cachou, &c. arrosées de jus de grenade, ou de quelques gouttes-anodynes. Ensin, le mal devenant pressant, il seroit incessamment calmé par l'usage du sel sedatif, & encore plus efficacement par le moyen de la liqueur minerale-anodyne. Un autre accident

DES PAUVRES. 187

qui tourmente plusieurs de ces jeunes personnes, ce sont des tranchées ou des coliques, qui accompagnent en elles tout le tems de cette évacuation. Le remede à ce mal est principalement un remede de précaution. Car il faut observer que c'est un sang flatueux, bouffant, & trop ardent qui fait ce désordre. Pour donc rendre l'évacuation insensible, la boisson d'eau chaude, mais abondante, dans les repas mêmes; l'usage des infusions théiformes de fleurs de camomille, de guimauve, de coquelicot; les émulsions légeres, faites avec les semences de pavot blanc, & le sirop de nénuphar; l'habitude à se laver les jambes dans de l'eau tiede; ou, ce qui seroit encore mieux, les demi bains (horsle tems de l'évacuation,) le tout obfervé en menant une vie sobre & frugale, évitant surtout l'usage du lait; tout cela prépare le sang à sortir tranquilement. Cependant le cas arrivant toujours le même & douloureux, il faut employer les infusions de gallium ou caille - lait, ou bien quelques gouttes de liqueur minéral anodyne, dans quelques cuillerées d'eau, pour faire de petites doses

188 LA MEDECINE d'une espece de limonade anodyne; laquelle étant prise sagement, modere le mal sans intéresser le cours del'évacuation. Une disposition acquise, comme l'appelle l'Auteur * cité ci-dessus, cause & entretient ces sortes de pertes. Car c'est comme un groupe de vaisseaux, que ceux que la Nature a destinés à l'évacuation du fexe: Tant que ces vaisseaux demeurent dans leurs capacités naturelles, les fecrétoires qui en résultent, restent dans leurs diametres ordinaires, & dans leur alternative de ton naturel, pour s'ouvrir ou se fermer dans les tems & dans les périodes marqués par la Nature. Toute cette œconomie est changée lorsque tous ces vaisseaux viennent à se trouver gorgés & infiltrés de fang: Ce font alors des réservoirs qui en regorgent; & voilà la cause des pertes. Mais ces pertes dégénerent en écoulemens longs & difficiles à tarir, quand les issues des excrétoires demeurent comme béantes & entr'ouvertes: Pour lors les sluides, quels qu'ils soient, s'échappent continuellement. Au contraire, lorsque tous ces vaisseaux prennent

* DE MOOR.

une disposition opposée, soit par leur resserrement spontanée, mais spasmodique, soit par la forte action d'astringens prématurément employés, il se forme une espece de digue, qui repousse le fang vers les parties supérieures. Cela se comprend aisément, en confidérant la fituation perpendiculaire de l'aorte, laquelle se donnant un talus, en montant sur la veinecave, avant que de produire les arveres spermatiques, descend rapidement, par cette disposition déclive, dans le bassin de l'hypogastre. Mais là elle se partage & se répand, par les hypogastriques & les hémorrhoidales, sur l'organe propre du sexe. Or tout étant comme bouché par le spafme dans ces vaisseaux, & dans les membranes qui les soûtiennent, le sang qui tombe impétueusement & de haut par les spermatiques, & abon-damment par les iliaques, se réfléchit promptement par les veines de même nom dans la cave. Alors ce volume ne trouvant point d'issue assez prompte, il s'en fait des congestions dans les visceres: Et parce que l'estomac est à peu près à la hauteur de l'endroit d'où descendent les arteres

190 LA MEDECINE spermatiques, c'est à cette hauteur que le fang remonte, à la maniere d'un jet-d'eau, dont l'eau s'éleve en l'air à la hauteur de l'endroit d'où elle est descendue. Ainsi ce viscere offrant d'abord à ce volume, des vaisseaux amples & nombreux, c'estlà que se portent les efforts du sang pour s'échapper. De-là viennent les maux de cœur, les dégoûts, les pertes d'appétit, & tous les maux qui fatiguent l'estomac dans le tems des pales-couleurs. Par ces efforts, si quelque artere vient à s'ouvrir dans l'eftomac, ce seront des vomissemens de fang; accidens ordinaires qui accompagnent les suppressions dans les jeunes personnes du sexe. Si les arteres de l'estomac opposent trop de résistance à ce volume du fang qui remonte des parties basses, ce sera comme une ravine qui se jettera sur le poumon, dont elle trouvera les arteres plus molasses & plus aisées à forcer dans leurs diametres; & c'est de-là que viennent des toux, des oppressions, & semblables angoisses, qui se terminent à des crachemens de fang. Si cette ravine monte vers le cerveau, & qu'en chemin faisant elle puisse PAUVRES. 191
puisse se faire jour par les arteres des narines, ce seront des saignemens de nez, qui arrivent très-souvent dans ces mêmes maladies. Si toutes ces issues se trouvent sermées à la sublimation du sang vers le cerveau, il en résultera de cruels maux de téte, des battemens d'arteres, des assoupissemens,

peut-être quelque chose de pis en ce

genre.

L'on a traité à fond tous ces différens maux, en parlant ailleurs des pales-couleurs. Le principe que j'ai avancé sur les congestions sanguines, que j'assure être la cause de toutes. les maladies, ne souffrira pas ici de contradictions. Il n'est point de maladies dans lesquelles cette cause soit plus évidente, que dans celles dont je viens de parler. Aussi ne les guérit-on qu'en s'attachant à remettre la circulation du fang dans son égalité, en la rappellant à ses fonctions ou à ses usages naturels, afin qu'elle parcoure aisément toutes les régions qu'elle doit occuper. Toutes ces maladies demandent l'usage de la saignée; car aucune d'elles, en sa maniere, ne peut se passer de son secours. Une perte de sang indique &

192 LA MEDECINE demande essentiellement la saignée; furtout celle du bras; car celle du pié est rarement nécessaire, & elle ne convient jamais qu'après avoir épuisé tout ce qu'on peut attendre de celle du bras. A ce secours principal doit se joindre un grand repos de corps & d'esprit. C'est pourquoi, en cas de perte énorme, il faut faire cesser toute action, & faire coucher la malade sur de la paille dont l'on aura garni une paillasse. On lui fera boire de l'eau froide; & les bouillons qu'on lui donnera ne seront que de veau, avec des herbes potageres, suivant la saison, comme la laitue, le pourpier, la chicorée de jardin, l'oseille, le concombre, la citrouille. On lui donnera aussi des poudres absorbantes, légerement astringentesanodynes, avec la liqueur minéraleanodyne; ou bien une limonade-minérale, faite avec l'aigre de soufre, ou l'esprit de vitriol, dans beaucoup d'eau, & avec un peu de sucre-rosat. Tous les soirs on lui fera prendre des émulsions, faites avec les semences de plantain, de laitue, de pourpier, de pavot blanc, & le sirop de nénuphar, ou le diacode, y ajoutant

112

un peu d'eau-rose, en cas de foiblesfe. La perte devenant habituelle, l'on emploierales nouvelles caux de Pas-

sy, de la troisseme source. Au contraire, si le sang resusé aux XLII. passages par ses sécrétoires naturels, du dés'élevant vers les parties supérieures, rangeinsulte l'estomac; dans ce cas, après ment un préalable suffisant de la part de la cuation. saignée du bras, il faudra pratiquer celle du pié une fois ou deux; puis, en cas de maux de cœur, employer la thériaque mêlée avec la confection d'hyacinthe, & faire usage d'une infusion théiforme, mais légere, de menthe & de zestes d'écorce d'orange ou de citron. Le mal de cœur s'opiniatrant, il faut faire vomir avec l'oxymel & l'huile d'amandes douces, en faisant avaler ensuite beaucoup d'eau chaude, où l'on aura fait bouillir légerement un peu de bonne canelle. Lorsque le vomissement de sang arrivera à la malade (car elle en sera souvent menacée,) il ne faut point employer les astringens; il suffira de lui donner, à la cuillier, d'une potion faite avec le diascordium dans les eaux de plantain & d'absinhe, où l'on aura ajouté les coraux,

Tome II.

194 LA MEDECINE le cachou, & le sirop de karabé en petite quantité. L'on fera boire beaucoup d'eau de riz, ou de millet, &, en cas de besoin de plus fort astringent, l'on en viendra à l'usage de la teinture de roses, ou de quelques gouttes de la liqueur minérale-anodyne. Les mêmes secours regardent les crachemens de sang, aux acides près, dont il faut se garder, & cependant approprier les temperans à la nature du poumon. Ce seront, par exemple, les eaux d'orge émulsionnées avec les semences de pavot, de melon & de citrouille, & le sirop diacode; les poudres de succin préparé, de corne de cerf, & d'ivoire, avec le nitre préparé, un peu de cachou, & quelques gouttes anodynes dont l'on arrose ces poudres. L'on en vient aux pilules de cynoglosse, au moins tous les soirs, en cas de toux importune ou trop violente. Enfin, si le mal dégénéroit en rechutes, comme autant d'accès, qui rappelleroient les crachemens de sang, il faut alors employer le quinquina astringent - narcotique, comme on l'a dit ailleurs.

Ce sang emporté avec tant d'abon-

DES PAUVRES. 195 dance vers le cerveau, y cause ces douleurs cruelles & si difficiles à guérir dans les pâles - couleurs, ou des assoupissemens lethargiques & dangereux, qui fatiguent cette sorte de malades. Car où ce sang passant dans le cerveau, se répand, en y entrant, en congestions phlegmoneuses sur les membranes de la dure & pie - mere, qui enveloppent ce viscere; & de-là viennent ces furieux battemens artériels dont ces malades se plaignent dans la tête; ou bien en s'engageant dans la substance corticale, il en réfulte une autre congestion phlegmoneuse, parce que c'est une autre partie que l'affection phlegmoneuse occupe. Or le cours des esprits se trouvant arrêté dans son principe, c'est un ralentissement qui passe dans la lymphe nervale, & par elle dans le cerveau; ainsi se produiront ces affections soporeuses, qui tiennent les malades dans des assoupissemens trèsincommodes d'abord, mais qui deviendront très-dangereux, si la disposition phlegmoneuse pénétrant plus intimement la substance médullaire du cerveau, va se communiquer

aux membranes arachnoïdes qui ren-

K 1

196 LA MEDECINE ferment les fibres médullaires : car alors les malades sont menacés de ces apoplexies qu'HIPPOCRATE nom-me fortes, & qu'il est impossible de dissiper. Lessaignées redoublées préviennent ces maux, ou y remédient; mais aucune n'y est si efficace que celle de l'artere, ou celle de la gorge; de sorte qu'après en avoir suffisamment tiré par le bras & par le pié, l'on trouve un puissant secours dans les saignées des jugulaires: Je dis les faignées, parce qu'on peut fans dan-ger réitérer la faignée des jugulaires. On emploie ensuite les purgatifs, mais ceux-là seulement qui portent dans le sang le moins de trouble qu'il est possible; comme le sel d'Epsom, ou le sel polychreste, avec la manne, en deux ou trois verres d'eau, dans lesquels on dissout quelques grains de tartre émétique : ou bien les tisanes laxatives données en lavage; comme celles qui se font avec deux onces de tamarins, bouillis avec deux gros de féné mondé dans une pinte d'eau, où l'on dissout trois ou quatre grains de tartre stibié; & l'on donne cette tisane par verrées, plus ou moins, suivant l'état de la malade.

DES PAUVRES. 197 Mais après ces évacuations, l'usage du mars devient nécessaire; parce que sa vertu principale consistant dans la dépression où il oblige la masse du sang de se mettre, les particules du mars s'appesantissent sur les globules du sang, & contraignent toute sa masse à se rabattre vers les parties basses; & c'est remettre la circulation du sang dans son niveau naturel, & la santé en chemin de se rétablir : Il est même surprenant de voir la promptitude ou le succès merveilleux du mars dans différentes sortes de maladies des femmes.

Voici un remede moral, qui est XLIII. dans la bouche de tout le monde pour Le Mariage rela guérison des pâles-couleurs: Il faut médie (dit-on partout) marier les filles qui aux Pâles-couleurs il semble aussi que ce soit le leurs. conseil de S. PAUL, par lequel on voit qu'il vaut mieux marier ces filles, que de les laisser brûler: Meliùs est nubere, quam uri *. Il est donc un seu légitime & innocent pour les filles chrétiennes, qui autorise & disculpe le mariage, parce qu'il le demande pour elles. De malignes plai-

^{*} Epist. I. ad Corinth. Cap. VII. v. 9.

198 LA MEDECINE

fanteries voudroient déshonorer cette disposition: mais elle est sans péché, suivant cette décision de l'Apôtre, qui plaint seulement celles qui s'y trouvent assujetties & auxquelles il auroit souhaité de pouvoir épargner les tribulations de la chair, les traverses & les suites de l'état de mariage. S. PAUL leur pardonne ces dispositions, qu'il ne dépend point d'elles de ne pas ressentir: Vobis parco. C'est à la Medecine qu'il appartient d'expliquer au juste les cas, les occasions, & les raisons qui font que le mariage guérit ces filles. Ce sont des corps où le sang accumulé excessivement, bouillant dans les vaisseaux des parties basses, tourmente ces jeunes personnes par l'importunité de son feu, & par le poids que son féjour cause dans ces endroits. Une couche venant à ouvrir ces vaisseaux, les décharge abondamment par les suites qui en arrivent. La circulation du fang s'en trouve en conséquence d'autant plus facile, que devenue plus légere, le fang & les vaisseaux sont plus à l'aise, & la santé s'apperçoit infiniment moins des séjours que cause au sang

DES PAUVEES. la pléthore qui se fait ensuite de mois en mois dans ces parties. Mais il est bon en même-tems d'avertir du danger que l'on fait courir à de jeunes filles, quand on les marie de trop bonne heure, ou avant que le développement se soit sustifamment fait des fluides & des solides dans les organes qui doivent servir à la formation d'un enfant. Car souvent il arrive que toutes ces parties n'étant point encore méables, ces jeunes personnes se trouvent stériles & infécondes; & le trouble se mettant alors dans les folides & les fluides, que l'on a commis mal à-propos & prématurément les uns contre les autres, l'on rend ces jeunes personnes languissantes ou infirmes, souvent pour le reste de leur vie. Tant il est vrai que le mariage, si fort vanté pour la guérifon des maladies des silles, a ses inconvéniens ou ses dangers, si le préjugé, bien plus que la raison, ou la connoissance de l'œconomie naturelle, en est le principe ou la regle.

Suivant ce que je viens de dire, l'inefaut on voit qu'il est très important pour point la fanté, de ne point prévenir les in- les billes tentions de la Nature. C'est pour-trop jeunes.

Riiij

200 LA MEDECINE quoi on recommande aux peres & meres de famille, de ne jamais marier leurs filles avant que la Nature ait donné le signal qu'en elles est éclose la vertu qui fait les meres. Ce fignal est l'évacuation qui leur est propre, sans laquelle il n'y a guere d'esperance d'avoir des enfans. Ainsi ces mariages prématurés sont le plus souvent sans fruit & sans postérité. Voilà cependant à quoi s'exposent souvent bien des familles. N'est-ce pas aller contre l'intention du Sacrement, & frustrer l'Etat de Citoyens? Je traiterai cette matiere un peu plus au long, en parlant des maladies des femmes-groffes. Mais, en attendant, l'on doit avertir celles qui se marient, des inconvéniens auxquels elles s'exposent pour leur fanté, quand elles subissent ce joug avant que la Nature se soit concer-tée avec l'état dans lequel elles entrent. En effet, d'où viennent tant d'infirmités qui assaillent les jeunes mariées? C'est de ce que la circulation du sang n'ayant point encore pris ses regles pour se dépurer par les voies ordinaires, elles mettent en mouvement & en trouble des hu-

meurs & des vaisseaux qui ne sont ni prêts, ni disposés à ces évacuations. C'est agacer la Nature, sans qu'elle puisse s'aider: Movere est, non pro-movere. De plus, n'est-ce pas par cette raison que l'on voit de jeunes semmes essuyer de sausses-couches, des accouchemens laborieux, dissiciles, souvent prématurés, &, en conféquence, tant de maux qui suivent ces malheureuses couches, surtout ces épanchemens de lait, qui font périr tant de femmes, parce que la circulation du sang étant mal établie dans les vaisseaux des parties basses, il s'y est trouvé mal dephlegmé, sans jamais s'y être bien dépuré avant le tems du mariage. Je ne crois pas que personne trouve ces réflexions déplacées : d'ailleurs elles sont fondées sur le mecanisme naturel & essentiel des parties.

On peut aussi comprendre par ce que je viens de dire, pourquoi il est défendu dans l'Ecriture-Sainte, sous de si étranges menaces, aux personnes mariées, d'user du mariage dans le tems que se passe dans la femme l'évacuation propre à son sexe. Il ne faudroit pas rechercher d'autres mo202 LA MEDECINE tifs que ceux de la foûmission quand Dieu parle. Mais indépendemment du péché, & de la punition que l'Ecriture attache à cette défense, l'on comprend, par la structure & par la situation dans laquelle sont les vaisfeaux & les parties dans cette circonftance de la disposition du corps de la femme, qu'elle se prête à une action incapable de satisfaire à l'intention du Créateur. C'est de donner des enfans qui l'adorent & le fervent, & une postérité au genre humain. Or une femme en cet état peut - elle aisément devenir mere? Quel nom donner donc à une action qui n'auroit pour principe que la passion, ou pour fin que l'inutilité? Au contraire l'on voit dans ce mécanisme, pourquoi une femme devient si aisément grosse au sortir du tems de l'évacuation de son sexe. C'est qu'alors la partie rouge du sang,

C'est qu'alors la partie rouge du sang, laissant libres & comme vuides les secrétoires, c'est une méabilité ouverte au succès de l'action qui suivra. Les suites même d'une telle grossesse sont d'autant plus heureuses, que la circulation du sang s'étant trouvée dans son niveau ayant l'imprégnation,

DES PAUVRES. 203 elle continue à se faire, sans trouble & sans confusion, dans le corps de la mere future.

Mais enfin, toutes réflexions fai-XLV. Maladies tes, une fille devient femme par le des Femmariage: alors la Nature paroît changer l'ordre de fa' conduite, par les différens arrangemens qu'elle prend dans l'œconomie animale; c'est un nouveau soin par conséquent pour elle, & pour la jeune femme. En effet, ces vaisseaux sanguins artériels, qui avoient coûtume de se décharger tous les mois, vont se trouver fermés pendant l'espace de neuf mois, & au contraire devenus secrétoires-lymphatiques, ce ne sera dorénavant qu'à la partie blanche du sang qu'ils donneront passage pour la nourriture de l'enfant qui se forme. Mais que va devenir cette portion rouge retenue dans les vaisseaux du corps d'une jeune femme, qui se nourrit également, & chez laquelle cette nourriture abondante augmentant le volume du fang, est cause que les vaisseaux en régorgent? Voilà au juste la cause de la résilition du sang, qui n'ayant plus ses issues accoûtumées, occasionne les maux de cœur,

204 LA MEDECINE qui sont ordinairement accompagnés de dégoût, de perte d'appétit, & quelquefois d'aversion pour le manger; tous signes qui dénotent une grossesse commencée. Ce sont cependant de véritables maladies, dont les femmes demandent d'être soulagées; & c'est en effet l'objet de la Medecine. Sera-ce par des vomitifs ? Mais à quoi n'exposeroient - ils pas une femme qui commence à être grosse! Ne seroit-ce pas évidemment risquer de perdre le premier fruit de son mariage? Sera-ce par des purgatifs? Mais d'où sont venues si subitement des humeurs peccantes ou gâtées dans un jeune corps, qui étoit la veille en parfaite fanté?

Il n'y a rien de plus raisonnable que de prendre dans la disposition acquise, comme l'appelle l'Auteur * cité ci-dessus, les raisons du changement qui arrive dans les vaisseaux utérins. Car l'on compare le corps humain à un instrument à cordes; & un tel instrument se monte disséremment, pour faire dissérens accords avec d'autres. Sur ce modele, ces vaisseaux qui étoient disposés d'une

^{*} De Moor.

DES PAUVRES: 205 maniere convenable à l'état de fille, changent leur situation, pour se mettre en ordre ou en convenance avec l'état de femme. Ainsi ce sont des changemens dans les capacites, dans les diametres, dans les directions, les déterminations, & les impétuosites des fluides, & cela dans les vaisseaux sur lesquels agissent les ossillations & la vertu systaltique du genre nerveux. Jusqu'alors les arteres sanguines avoient à se décharger régulierement, tous les mois, par leurs issues ordinaires. Au contraire, dans l'état de groffesse, les vaisseaux sont tranquiles à cet égard, toute leur fonction eft de charier une lymphe nourriciere par leurs extrémités arterielles-lymphatiques. Avant la grossesse, c'étoit la partie rouge du fang qui pénétroit & traversoit tous ces vaisseaux: mais dans la grossesse, cette partie rouge étant retenue dans les arteres sanguines, la blanche toute seule est admiseà faire cette traverse. Ce sont donc des capacités rétrécies dans les extrémités des arteres sanguines, & en même-tems des diametres formés & ajustés dans les extrémités de ces arteres devenues lymphatiques. En

206 LA MEDECINE conséquence, ce sont des directions changées, & des déterminations, ou des impétuosités nouvellement acquises aux fluides sanguins, & spiritueux; parce que ceux-là se portent aux parties supérieures, & que ceuxci (ce sont les esprits) se prêtent à tous ces changemens. Mais de telles altérations dans la discipline de l'œconomie animale, ne sont-elles pas plus que suffisantes pour donner oc-sion & matiere à tous les symptomes qui commencent & qui accompagnent la grossesse ? C'est dans ces altérations que l'on trouve les causes naturelles des maladies des femmesgrosses. Par conséquent il y a alors des mesures particulieres à prendre contre les dérangemens qui se font dans la circulation du sang : il faut s'appliquer à en maintenir les lois, & à remettre ou à conserver l'equili-

La principale altération qui regarde tout le mécanisme du corps humain, est celle qui intéresse l'équilibre des parties, d'où dépend l'intégrité des sonctions & de la santé. Car c'est une nouvelle charge qui survient à la Nature dans le corps d'une

bre entre les solides & les fluides.

DES PAUVRES. 207 femme grosse, c'est à-dire, un poids de surcroît, une gravitation de plus; de la part des fluides, dont le volume se grossit dans les vaisseaux. C'est une rénitence continuelle dans laquelle entrent les solides pour soutenir leur vertu systaltique, & par elle le ton naturel des parties. L'attention principale, & peut-être unique, que l'on doit avoir pour maintenir la santé d'une femme grosse, roule sur l'art ou la maniere de bien tenir conciliés entr'eux les solides & les fluides. Or comme la nouvelle charge vient du poids nouveau que le volume du fang, qui s'accumule tous les jours apporte dans l'œconomie animale, c'est contre cet accroissement de fluides, ou cette crue journaliere de sang, qu'un Medecin doit se précautionner. L'usage même en paroît samilier, par la coutume autorisée dans le Public, de faire saigner les femmes grosses dans leur troisieme mois. En effet, la croissence de sang qui résulte de la suppression qui s'en est faite pendant ces trois mois, a fait sentir naturellement aux Medecins, & au peuple même, le besoin de la saignée pour les femmes grosses.

208 LA MEDECINE

Mais cette précaution, qui peut suffire quand leur santé se soutient jusques-là, devient insuffisante quand celle-cise dérange dès avant ce tems. Ainsi, quelque chose qui arrive à une femme - grosse avant son troisseme mois, c'est l'augmentation du sang qui fait le désordre, parce qu'il surcharge quelque endroit des vaisseaux. Quelque sois le mal se fait sentir dans l'estomae, par des vomissemens, par des appétits bisarres, & même souvent monstrueux, qui sont occasionnés par les objets que des femmesgrosses desirent passionnément. Quelquefois c'est dans les intestins, par des coliques, des gonflemens, des maux de reins, des cours-de-ventre; tout cela est le produit d'un fang appefanti par sa congestion dans quelqu'u-ne de ces régions : Congestion qui devient quelquefois si sensible, que venant à forcer les extrémités des arteres, il survient des hémorrhagies utérines. Par cette raison l'on voit des femmes grosses souffrir des évacuations de cette nature de si bonne heure, que cela fait quelquefois douter de la réalité de leur grossesse. Mais, sans douter de la cause de tels symptomes.

symptomes, il faut faire saigner la malade dès que ces accidens paroissent, surtout hors les tems précédemment réglés; la tenir au lit, en cas de perte considérable; & au surplus se contenter de lui faire garder un régime sobre & humestant. C'est ainsi qu'en laissant à la Nature le tems de reprendre le dessus pour les arrangemens de la circulation du sang, l'on est à l'abri de toute crainte, ou de surprise, en réitérant la saignée de tems en-tems, pendant le reste de la grossesse.

Il y a de jeunes femmes infortunées qui ne peuvent porter à terme fes-couleurs enfans; de forte qu'elles ont chessl'affliction de ne faire que de faussescouches, plus ou moins avant dans
leurs grosses. Le mal est grave à
plus d'un égard; cependant le remede en est presque sûr dans la saignée.
Car tout le secret pour leur faire porter leurs enfans jusqu'au neuvieme
mois, c'est de les faire saigner du
bras dès le premier mois qu'elles se
croient grosses, & ainsi continuer de
mois en mois, dans les corps pléthoriques & succulens. Et à l'aide d'un
sepos raisonnable, & d'un régimes

Tome II.

210 LA MEDECINE

exact, exempt de mets trop salés ou épicés, de vin, de cassé, de chocolat, & de toutes les boissons ou liqueurs spiritueuses, ardentes ou vineuses; ces femmes ont la consolation de se voir devenir meres de plusieurs enfans, qui sans ces précautions périroient malheureusement.

KLVII.

Les faux-germes ressemblent fort à Les faux de fausses-couches: ils sont à la vérité bien moins menaçans pour la vie des meres manquées, parce que ces accidens leur arrivent dans les premiers tems de grossesse; au lieu que les fausses-couches, à proprement parler, ne se comptent qu'à-peu-près dans le troisseme mois. Ce sont des femmes Chrétiennes qui doivent se tenir en garde, pour n'être point les instrumens de la perte de ce que Dieu a mis dans ces productions échouées. Car enfin ce sont des ébauches de corps humains, ou des hommes enherbe, pour ainsi dire; mais qui fait quand & jusqu'à quel point sont animées ces productions humaines? Peut-être seroit-on fondé à les comparer à ces œufs vuides de germes, que rendent les poules, irria ova? Ne pourroit-on pas dire que la cause

DES PAUVRES.

21

de ces productions informes, n'est autre chose qu'un fond mal-préparé dans une femme mariée trop jeune, ou trop âgée? Car comme des entes ne trouvent point à s'infinuer dans la seve d'arbres impropres sur lesquels on les applique, tout de mê-me ces corps ovulaires ne peuvent s'implanter ou prendre racine sur des parties que la Nature n'a point achevé de façonner, soit dans des corps trop jeunes, ou en d'autres en qui jamais elle ne donna le sceau ou le signal de fécondité. Mais alors des femmes seront-elles excusables auxyeux de Dieu, de s'être exposées à devenir meres, fans jamais pouvoir porter leurs enfans à terme? Pour moi, je crois que des femmes trop jeunes devroient, par principe de conscience, se soustraire à toutes les occasions de grossesse, & que celles: qui sont plus âgées devroient absolument s'en éloigner.

Les cours-de-ventre dans les fem XLVIII mes grosses, sont d'autres marques de vend'altération dans l'équilibre des parties de venties, qui se trouve intéressé ou blessé grosses. par l'état de grossesse. Ce sont en

effet des évacuations originairement

212 LA MEDECINE fondées dans l'irritation du genre nerveux. Une telle irritation, trop longue ou trop fréquente, traîne après soi la cause de toutes les sortes d'avortemens qui peuvent arriver, suivant la remarque d'Hippocrate. Ce n'est pas qu'on observe que des cours-de-ventre, même affez fâcheux, fe rendent supportables avec la grof-sesse, jusqu'au tems quelquesois de l'accouchement; car c'est le terme critique ou heureux qu'Hippocrate donne à la dyssenterie des semmes grosses. Cependant les malheurs que peuvent causer aux grossesses ces cours-de-ventre, obligent à y apporter les secours les plus prompts qu'il est possible. Pour cela, on doit surtout examiner si le mauvais régime, entretenu souvent dans les femmes grosses par des appétits bisarres & mal-faisans à la nature, n'est point l'origine de ces cours-de-ventre, ou de ces dyssenteries : c'est pourquoi l'on doit avertir ces jeunes femmes, de ne pas se livrer à satisfaire ces goûts bifarres & hétéroclites. Peutêtre, & c'est ce qui les autorise, ne se sentent-elles point incommodées

de ces alimens extraordinaires, pen-

DES PAUVRES. 213 dant quelque tems : mais c'est moins de l'estomac dont il faut leur parler dans cette occasion, que de la production des mauvais sucs qui résultent de ces coctions dont l'estomac fera venu à bout. De sorte que, sans y penser, elles se voient surprises de maux de ventre, de coliques, de gonflemens, enfin de cours de-ventre simples, ou dyssentériques. Cet examen supposé, on remédiera aux cours-de-ventre, en pratiquant les saignées du bras comme on l'a conseillé ci-dessus, en obligeant les malades à se priver de viande pendant quelque tems, en les tenant uniquement à l'usage des potages, & à celui du riz, ou de semblables graines; & en même-tems on leur fera user de potions stomachiques, anodynes, & confortantes, qui seront faites avec le diascordium dans l'eau de scorsonere, & celle de canelle orgée, où l'on dissoudra une once de sirop diacode, & un gros de confection d'hyacinthe, sur huit à dix onces de liqueur, pour être prises par cuillerées, plus ou moins souvent, & plus ou moins abondamment, le jour & la nuit. Il faudra leur recommander

214 LA MEDECINE en même-tems de boire toujours chaud d'une tisane faite avec la racine de scorsonere, l'orge entier, & la réglisse.

Les purgaifs sont très dangereux

XLIX. gatits cereux dans la

Les Pur-pour les femmes grosses : Si cependant on est obligé d'y avoir recours, très-dan on emploiera, dans ces occasions, des infusions simples d'excellente grossesses rhubarbe, où l'on dissoudra quelques onces d'huile d'amandes douces, ou un peu de manne; ou bien on fera prendre le sirop de chicorée composé de rhubarbe, mêlé avec deux onces de manne. Le cas sera bien plus grave, si le cours-de-ventre est dyssenterique : Alors la saignée deviendra indispensable, & il faudra ordonner le régime le plus simple qu'il sera possible; & même il ne faudroit, pendant que ques jours, que des bouillons, quelques crêmes de riz ou d'autres graines, quelques panades à l'eau avec la mie de pain & les jaunes d'œufs. Au reste, on se renfermera dans un usage constant des remudes calmans, ou même des narcoti jues. Peut-être en faudra-t-il venir à l'ipécacuanha, comme il a été dit en parlant ailleurs de la dyssenDES PAUVRES. 215

terie: mais si cette maladie se trouve compliquée avec la grossesse, il faut avoir la précaution de ne pas donner cruement l'ipecacuanha; on doit alors le mêler avec le diascordium, pour en modérer la vertuémétique, comme seroient trois ou quatre grains d'ipécacuanha dans un demi-gros de diascordium. L'attention finguliere qu'il faut apporter dans cette circonstance de grossesse, est de se bien assurer contre l'instammation qui se prend aux parties solides des visceres, & qui pourroit se communiquer aux membranes qui enveloppent on contiennent l'enfant; dans ce cas il faudroit réduire la malade aux feuls bouillons, fans épargner les saignées. Car on ne doit jamais perdre de vûe, que la disposition acquise, par la grossesse, aux vaisseaux uterins, & en conséquence à tous ceux du bas-ventre, doit occuper surtout l'esprit du Medecin, qui doit savoir, selon l'observation d'Hippocrate, que la dyssenterie des femmes grosses cesse dès qu'elles font accouchées; c'est un signe non équivoque de la part qu'a la gêne des vaisseaux uterins dans la dyssen216 LA MEDECINE

terie présente. Ainsi la violence de ce mal & des accidens qui s'en ensuivent, doit être attribuée à l'état phlegmoneux de toutes les parties du basventre. Pour lors il faut traiter la malade comme si elle n'étoit pas grosse, sans lui épargner les saignées du bras, ni le petit-lait, ni les délayans semblables; parce que le principal but doit être celui de conserver la vie à la mere, de laquelle nécessairement dépend celle de l'enfant.

sairement dépend celle de l'enfant. C'est encore à raison de la disposttion que prennent les vaisseaux pendant la grossesse, que la dyssenterie, qui est si naturellement portée à dégénérer en ténesme ou épreintes, les fait sentir avec violence dans les femmes grosses. Cela vient de ce que le poids de l'enfant pressant les vaisfeaux, oblige le sang à croupir dans les parties basses, & à y causer le ténesme, qui est alors une irritation plus phlegmoneuse que spasmodique. Ce doit être une source de réflexions singulieres pour un Medecin, de même que les hemorrhoïdes qui surviennent aux femmes grosses, par la même raison de pression dans les vaisseaux hypogastriques. La DES PAUVRES.

La pression dans les vaisseaux ilia- L. Les variques produit les varices qui se font ces & les fur les jambes & les cuisses des fem-enflures mes grosses, & plus souvent encore ses des cuis-ses grosses, des cuisses des cuisles enflures des cuisses, des jambes & jambes dans les des piés de ces femmes. Mais ces femmes enflures, toutes formidables qu'elles grofis. paroissent, s'évanouissent d'elles-mêmes, & s'effacent absolument dès que la femme est accouchée. Ainsi il faut bien se garder de la fatiguer par des hydragogues, ou semblables purgatifs contre les eaux; car elles ne sont ici accumulées dans le tissu des parties, que par la stagnation où la grossesse met le sang dans les parties basses. Ainsi le remede se trouve dans la fin de la groffesse. Il en est de même des douleurs de reins, de dos, & des parties voisines, qui tourmentent les femmes grosses, la circulation du sang se trouvant interceptée dans tous ces endroits par la feule compression des vaisseaux. Tout cela démontre la nécessité de tenir bien au large le sang dans les vaisseaux pendant la grossesse.

Il est un autre accident ordinaire Linguiste la fin de la grossesse, ou même L'incentinence pendant son cours, lorsque la sem-d'urine Tome II.

218 LA MEDECINE

taine grofleffe.

dans cer- me porte son enfant bas. C'est l'incontinence d'urine, ou l'impuissance où est la femme de contenir le sphincter de la vessie, parce que le poids de l'enfant en comprime si fort le fond, qu'il contraint ce sphineter à s'ouvrir; ce qui fait qu'une femme, dans cet état, n'est pas la maîtresse de retenir son urine. Cet accident est bien plus incommode & plus déplaifant, que dangereux. On le foulage en soûtenant le bas-ventre & l'enfant qui y est, par le moyen d'un bandage approprié avec une serviete, qui empêche le volume du ventre de tomber trop fortement fur les parties basses.

LII. Maladies des Parrieures dans les femmes groffes.

La crue du fang s'augmentant de mois en mois, par la suppression qui ries supé- dure jusqu'au neuvieme, grossit considérablement sa masse & son volume. C'est de là que viennent les maux qui attaquent les parties supérieures. Car il s'en faut bien que l'enfant consume, pour sa nourriture, toute cette quantité de sang qui se retient tous les mois. Ce n'est même que de la portion blanche qu'il tire sa nourriture. Ainsi quelle que soit la quantité que l'enfant en attire à soi, toute

celle de la portion rouge qui reflue surtout vers les parties supérieures, y cause tous les symptomes fâcheux qui fatiguent les semmes grosses, & qui souvent mettent leur vie en dan-

ger.

Cette quantité de portion blanche du fang, qui est employée pour la croissance de l'enfant, peut aller à huit livres, à quoi va le poids de son corps; & il y en a environ quatre de la portion rouge qui ont à refluer dans les vaisseaux, c'est-à-dire, le tiers de toute la quantité qui se porte à l'en-fant. Mais pour loger ces quatre li-vres surabondantes ou de surcroît de fluides dans les vaisseaux sanguins, ce ne sont point en même-tems de nouvelles capacités qui s'ouvrent ou se produisent. Ainsi cette crue devenant à la charge de la Nature, c'est à elle à trouver retraite à ces quatre livres de fluides de surérogation. Lors donc que cette portion de sluides est parvenue par la veine cave au ventricule droit du cœur, qu'elle est ensuite poussée dans les vaisseaux du poumon, puis rendue par le ven-tricule gauche à l'aorte, elle ne rencontre point d'endroits plus commo-T ij

LA MEDECINE des pour se placer, que les visceres ou les parties dans lesquelles elle trouve, sur sa route, plus de mollesse, moins de résistance, & plus de vaisfeaux confidérables. Or tels font les poumons, où ces quatre livres de fluides, qui sont de surcroît, sont reques immédiatement, & dans lesquels il se trouve un plus grand nombre de ces vaisseaux, & plus de souplesse dans les tuniques de tous ces endroits. D'ailleurs, le sang venant à se rabattre, par l'aorte, dans les arteres mammaires, & encore plus bas, par les gastriques, (qui sont en si grand nombre & si amples) sur les membranes de l'estomac, est sans contredit la cause manifeste des congestions qui font les oppressions & les toux que souffrent les femmes grofses, de même que des gonflemens si douloureux qu'elles ressentent dans les mamelles, & enfin de ces maux d'estomac, & des fâcheux accidens qui arrivent à ce viscere pendant les groffesses des femmes.

On ne voit point, en bonne Pathologie, d'autre précaution plus naturelle à prendre, que de diminuer le volume du fang, qui est augmenté

DES PAUVRES. 221

d'un fixieme, ou environ, dans toute sa masse, si l'on réduit la masse du sang qui circule journellement par les grands vaisseaux, à vingt & tant de livres. Aussi les semmes grosses ne reçoivent-elles de vrai soulagement que de la saignée, pour appaiser leurs toux, leurs oppressions de poitrine, les douleurs qu'elles sentent dans les mamelles, & tous les maux d'esto-

mac qui les fatiguent.

La saignée est pareillement très- LIII. utile pour remédier aux appétits bi-Les Ap-farres & hétéroclites, qui font que la farres plûpart des femmes grosses souhai-des sem-tent avec grande avidité de man-ses. ger tant de mauvaises choses. Cette bisarrerie ne vient que des aliénations survenues aux offillations des fibres de l'estomac, & à la crase de la lymphe gastrique, à l'arrivée de la ravine de sang surabondant, lesquelles aliénations pervertissent la fonction de ce viscere. L'estomac broie donc les alimens d'une maniere d'autant plus étrangere, que la verru systaltique de ses sibres & la qualité de ses fluides se trouvent perverties d'une part, & souillées d'une autre. Le surcroît de sang étant donc la cau-

T iij

LA MEDECINE se de ces désordres, c'est en le dimi-

nuant que l'on y remédie.

naturel

Il est des femmes d'un bon teml'accou- pérament, qui sont exemptes de toute maladie pendant le tems de leur grossesse. La crue de sang qui se fait pendant neuf mois dans leurs vaisfeaux fanguins, leur procure au terme un accouchement naturel. Par la même raison, l'accouchement n'est pas heureux, ou n'arrive pas à ter-me, lorsque le sang, au lieu de se faire place dans les vaisseaux sanguins, tombe dans les vaisseaux propres de la matrice. La plethore universelle de tous les vaisseaux san. guins, procure donc l'accouchement naturel; parce que cet accouchement est comme le débandement ou la détente des parties qui étoient tenues en équilibre: Cette detente est occasionnée par l'excès de force ou de poids qui se trouve dans l'une des deux puissances au dessus de l'autre; excès qui arrive ici dans les fluides crus en volume, lesquels par ce moyen, l'emportent sur la résistance des solides. Car à mesure que le sang comble les capacités des vaisseaux sanguins par tout le corps, celles des

DES PAUVRES. 223 vaisseaux propres de la matrice se trouvent surchargées de la partie rouge du fang: La preuve en elt senfible, en ce que ces vaisseaux sont prodigieusement augmentés de grosfeur quand les femmes groffes se trouvent à terme. C'est donc un contre-poids qui demanderoit une pareille rénitence de la part des solides, pour laquelle il faudroit que la partie blanche du fang s'accrut dans les fi-bres nerveuses, à proportion que la rouge s'accroît dans les vaisseaux sanguins. Or il arrive tout le contraire; puisqu'à mesure que la partie rouge se grossit dans les vaisseaux sanguins, autant la blanche paroît se dérober des enveloppes de l'enfant, parce que la liqueur lymphatique diminue dans l'annios à mesure qu'une semme grosse approche de son terme. Mais, comme une très-petite quantité d'eau sussit dans une cles sidre ou horloge à-cau, pour y entretenir l'équilibre nécessaire pour le maintien & le contrepoids de l'ordonnance de cette machine, de même l'eau lymphatique renfermée dans l'amnos, tient par fon poids la matrice en équilibre. Lorsque cette eau se T iiij

224 LA MEDECINE trouve diminuée, la vertu d'équilibre diminue dans la matrice, à proportion que la partie rouge du sang se grossit de volume, en s'accumulant, ainsi que fait le sang sur le haut de ce viscere, pour servir comme de réservoir au placenta, lequel est la passoire ou le crible de la lymphe qui distile dans l'amnios. Ce volume donc venant à prévaloir, par son poids & par sa pression sur le sommet de la matrice, au-dessus du conrre-poids que faisoit la lymphe dans l'amnios, voilà précifément ce qui rompt l'équilibre; & c'est ce que je regarde comme une espece de detente, qui se fait par la soustraction de la partie blanche du sang.

Mais cette foustraction devient d'autant plus favorable à cette detente, que cette défection de la liqueur de l'amnios, est comme le signal que la Nature ne va plus désormais vaquer qu'au seul entretien du ton des parties nerveuses partout le corps de la semme grosse; de sorte que le genre nerveux, qui maintient cet équilibre dans tous les visceres, occupera désormais la lymphe, pour

DES PAUVRES. 225 remplir les fibres nerveuses de ces parties, & pour les maintenir dans leur ton naturel. Dès que la matrice vient à se relâcher, elle facilite à l'enfant la pente qu'il a à prendre, & les mouvemens qu'il a à faire pour sortir de sa prison. Ce mécanisme est autant admirable par l'art qui l'opere, que par la réitération qui s'en fait tant de sois dans la vie d'une semme, toujours avec la même jus-

tesfe & les mêmes circonslances.

Tout ce détail donne, ce me femble, une grande facilité pour se mettre au fait des causes pour lesquelles laboure un accouchement devient quelques siècux. Laborieux pendant des jours entiers, durant lesquels les semmes ressentent bien souvent des douleurs étonnantes, & tombent même quelques se en convulsions. Ces douleurs ne sont pas cependant celles qui dénotent, ou qui aident le travail; parce qu'elles ne se portent pas déterminément en embas, & que les membranes de la matrice gorgées d'un sang abondant, sont gênées, de sorte que leurs oscillations étant consondues, elles se perdent, sans causer la dilatation qui doit procurer la sortie de l'en-

fant. Tous les remedes que l'on vante pour en faire l'expulsion en pareil cas, font fouvent mortels, par l'ardeur qu'ils augmentent, & le trouble qu'ils portent dans le sang; au lieu que les saignées du bras promptement faites, en dégageant les membranes, foulagent la malade, en même tems qu'elles facilitent la fortie de l'enfant. Les convulsions mêmes indiquent donc ces saignées avec d'autant plus d'évidence, qu'elles sont les marquesde la crispation des fibres nerveuses ou membraneuses, qui ne peuvent se relâcher qu'en se dégageant du sang qui les gonfle. Les syncopes ou défaillances, & les létargies (ce semble) dans lesquelles des femmes en cet état tombent trèsfouvent, ne doivent pas non plus empêcher l'usage des saignées du bras; car tous ces accidens ne sont que des effets de congestions sangui-nes & phlegmoneuses, auxquelles les saignées sont singulièrement convenables.

Ce n'est pas ici le lieu de parler du manuel qu'il faut employer dans les Accouchemens laborieux. C'est une manœuvre qui sait l'objet d'excellens

DES PAUVRES. 227 Ouvrages, qui sont entre les mains du Public, surtout des Sages - femmes; comme sont les Traités des Accouchemens par d'habiles Chirurgiens*, & celui qui a paru de nos jours, sur la même matiere, par le célebre Deventer, Medecin-Accoucheur en Hollande. Il ne s'agit dans mon Ouvrage de la Medecine des Pauvres, que de ce qui concer-ne précisément la Medecine ou l'Art de traiter intérieurement les maladies Ainsi, suivant cette idée, je demande seulement de ceux qui se mêlent des maladies des Pauvres, de ne confidérer dans ces maux que deux causes principales, qu'il ne faut jamais perdre de vûe, principalement dans les maladies des femmes-grosses; favoir, d'une part, le sang, son volume grossi, & sa circulation dérangée, foit dans sa partie rouge, soit dans sa . partie blanche; &, d'une autre part, le genre nerveux ou membraneux, qui occasionne, ou qui traverse la facilité des Accouchemens, parce que les parties nerveuses ou membraneuses qui font le tissu de la matrice & de ses dépendances, se trouvent plus ou

^{*} Peu, Mauriceau, La Motte, &c.

228 LA MEDECINE moins souples, ductiles, enflammées, ou convulsives. Voilà au juste la raifon pour laquelle ce n'est qu'à cette double cause que l'on attribue les Accouchemens laborieux, & toutes les maladies qui les précedent, ou qui les suivent. Je conviens que les Pauvres, & peut-être ceux qui les aident dans leurs maladies, ne se trouveront pas toujours à portée de cette Pathologie. Mais je prétens du moins convaincre les uns & les autres, que ce n'est pas au hasard que je veux traiter les Pauvres: mais suivant les principes les plus certains de la bonne Medecine; parce qu'indépendemment de l'humanité, la Religion apprend que la vie des Pauvres n'interesse pas moins devant Dieu les consciences des Medecins, que la vie des

Je conviens encore qu'il se peut faire que l'on touche, dans cette Pathologie, des causes ou des occasions des maladies des femmes, qui se rencontrent plus rarement parmi les femmes pauvres, que parmi les riches. Car je n'ignore pas que l'oisiveté, la bonne chere, & les passions, sources communes de tous ces maux, se trou-

Riches

DES PAUVRES. 229 vent plus souvent chez les semmes riches, que chez les pauvres. Mais er.fin celles ci étant composées de la même maniere que des Dames de la plus haute qualité, il faut se précautionner contre tout ce qui est possible; puisque certaines circonstances de tems, de lieux, & d'emplois, exposent indifféremment quelques

femmes que ce soit.

Cela supposé, voici de ces mala- LVI. dies qui sont ordinaires parmi toutes tes des les femmes. La sortie de l'enfant ne Accoutermine point l'Accouchement; le chemens travail en est quelquesois prolongé tenue de par la retenue de l'Arriere-faix, parce l'Arrieque trop fortement collé au fond de la matrice, il ne suit pas d'assez près la sortie de l'enfant. Le Medecin-Accoucheur Hollandois cité ci-dessus*, propose avec son habileté ordinaire, des moyens d'y remédier, dont il fait grand cas; & apparemment qu'ils préviendront souvent ce fâcheux accident. Cependant, comme les fætus dans les animaux tiennent aux parois des portieres des femelles par les cotylédons, qui sont comme autant de boutons enchassés dans les fibres de

^{*} DEVENTER.

230 LA MEDECINE ces membranes utérines; de même, ou à peu près, les inégalités qui se trouvent dans la partie inférieure du placenta, se sont comme des chatons entre les interstices des fibres du tissu

de la matrice; & se sont autant d'attaches qui tiennent le placenta ou arriere-faix enclavé dans le sond de cet organe. Or, soit spasme, soit inflammation, ou phlogose, le serrement est quelque sois si sort dans ces sibres gonssées ou irritées, que le degagement ne suit que difficilement la sor-

tie de l'enfant.

De-là naît un nouveau travail pour la main accoucheuse, qui a besoin par conséquent de redoubler d'adresse, de legéreté, de menagement, & de précaution. Car le placenta retenu se trouvant fortement collé au sond de la matrice, & n'ayant pas pû par conséquent se laisser aller à l'ébranlément du cordon, le danger est énorme, à cause du risque qu'il y a de déchirer la matrice. Cet embarras a donné lieu à une quession très importante parmi les Accoucheurs. Les uns plus hardis que les autres, pour ne rien dire de plus, ne craignent point d'arracher, pour ainsi dire, ce corps de-

DES PAUVRES. 231 venu étranger : Les autres plus sages & plus retenus sont d'avis, qu'après de légeres tentatives, l'on abandonne cette séparation à la Nature. Le Medecin-Áccoucheur (a) va au-devant de ce travail; il enseigne le moyen de prévenir cette retenue, par la diligence qu'il conseille dans l'opération. Mais un autre Medecin (b) encore Hollandois, va plus loin, quand le malheur arrive; car la découverte qu'il a fait du muscle utérin avertit (ce lui semble, & avec bien de la raifon) de se donner patience. Il fait donc comprendre, par le mécanisme qu'il fait appercevoir dans ce muscle, par sa situation, & par la force de ses sibres, que c'est un organe institué par la Nature, pour aider le placenta à se déprendre de l'engagement que ses inégalités papillaires ont pris entre les fibres membraneuses de la matrice. Tel est l'art de cette Medecine naturelle que le Créateur a attachée aux organes du corps humain. C'est donc en géné-

(a) DEVENTER.

⁽b) Ruysch, dans son Traité, De Musculo in sundo Uteri observato, imprimé à Amsterdam en 1726. in-4°.

ral le fondement de cette Medecine expectative, qui fait prendre les momens de la Nature guérissante. C'est ici une ressource excellente, comme cet illustre Anatomiste en avertit les Sages-semmes, par laquelle en donnant le tems à la Nature accoucheuse d'achever sa besogne, elles la verront venir à leur aide, & ensin délivrer les semmes accouchées.

Rien ne répond si parfaitement à l'observation des Accoucheurs, lesquels, sans en tant savoir que cet illustre Medecin Hollandois*, avoient appris par leur propre expérience, que c'est à la Nature, qui est la véritable directrice des coctions & des fécrétions, à opérer cette séparation pour parvenir au retablissement des malades. En effet, la Medecine a trouvé la même chose, en faisant, avec le tems, & la sagesse des remedes, ce qui dépend d'elle pour prévenir les accidens de cette retenue. Or ces accidens étant les mêmes & de même nature que ceux qui suivent la retenuë des vuidanges, & leurs remedes étant les mêmes, & d'une indication semblable, ce ne doit être

DES PAUVRES. 233 qu'après avoir parlé de la suppression des vuidanges, qu'il convient d'indiquer les remedes propres à ces sortes de maladies. Mais un troisseme mal se trouve aussi de même genre; ce sont les tranchées si cruelles qui suivent très souvent les accouchemens. Ce ne doit donc être encore qu'après avoir expliqué les causes de ces tranchées, qu'il sera à propos de donner la méthode de traiter ces trois maladies.

La suppression des vuidanges, est la LVII. retenue du sang qui doit s'évacuer les cau-après la sortie de l'ensant, & qui doit suppres couler après la couche. Cette évacua-fion des Vuidantion n'est supprimée que par l'inflam- ges; mation spasmodique des membranes. de la matrice ; car cette inflammation n'est guere que la suite des tiraillemens qu'ont causé les efforts des l'Accouchement. Par-là en effet les: fibres irritées resserrent les vaisseaux, & la phlogose s'en ensuivant, à l'occasion de la congestion sanguine, c'est ce qui en suprime le cours du sang, ou le ralentit. Ainsi c'est à la disposition spasmodique, & à l'instammation de ces parties, qu'il faut être attentif pour rétablir cette évacuation. Tome II.

34 LA MEDECINE Ces mêmes indispositions deviennent les causes des symptomes que produit la retenue de l'arriere-faix. Car c'est l'inflammation qui rend ce fymptome si formidable; & le resserrement des fibres membraneuses qui engagent si fortement le placenta, est ce qui rend cet accident si rébelle aux remedes, & si douloureux à la malade. C'est donc à cette double indisposition qu'il faut rapporter les vûes qui doivent diriger la cure de cette maladie.

LVIII. fes des Tranchées.

Les Tranchées ont manifestement Les cau-les mêmes causes, qui ne sont autre chose que les crispations dans les fibres nerveuses, & la congestion phlegmoneuse que contractent ces fibres; de sorte que si l'on appaise l'irritation des sibres, & que l'on pourvoic à l'inflammation de ces parties, on remplira par ce moyen, tout ce que l'on peut souhaiter dans ces circonstances, c'est-à-dire, que l'on remédiera aux tranchées des Accouchées, que l'on rappellera aisément l'évacuation des vuidanges, & enfin qu'on parviendra à séparer l'arriere-faix du fond de la matrice, pour l'en faire fortir.

DES PAUVRES. 23

Les signes par où l'on connoît ces LIX trois maladies, sont évidens; mais il des Tofaut juger de la gravité de ces causes piques par l'état du bas ventre. Car l'on a Accouinfiniment plus à craindre de ces ac-chées. cidens, quand tout le ventre & prin-cipalement la région de la matrice se trouve tendue & douloureuse. En ce cas il faut sur tout pratiquer la saignée du bras, comme étant le remede propre à ces trois maladies. Au surplus, l'on doit employer des topiques, quand un gonflement trop douloureux occupe les parties souffrantes. Deux raisons cependant rendent l'ufage des topiques dangereux : L'un est le refroidissement qu'attire sur ces parties les humestations ou les fomentations, fussent-elles les plus convenables; parce qu'elles se refroidissent si l'on ne les renouvelle souvent peu de tems après leur application; & ce renouvellement lui-même, quoi qu'on y fasse, peut attirer le même inconvénient: L'autre raison est, que les cataplasmes qu'on applique, ont un inconvénient qui leur est propre; c'est que leur poids fatignant ces parties déjà souffrantes, ces topiques augmentent la douleur, ou l'entretiennent.

236 LA MEDECINE

Dans tous ces cas donc l'on trouve plus de sûreté dans les applications seches: ce sont celles des linges chauds; &, s'ils ne suffisent point, l'on peut avec utilité appliquer sur tout le ventre, en manière de cataplasme, ces linges enduits d'une bouillie faite à l'ordinaire avec la farine & le lait, mais claire ou fine, y ajoûtant ce-pendant un jaune d'œuf, & un peu de safran; car le poids en étant moindre que celui des cataplasmes ordinaires (ou des aumelettes, que quelques-uns conseillent en pareil cas,) le remede devient très-supportable à la malade. Les linimens seroient aussi commodes, & auroient leur utilité; mais ce sont des huiles dont il faut frotter la peau, laquelle étant trèsfujette, dans les femmes, à s'enflammer en maniere d'érvsispele, qui succede à l'application des huiles, ce feroit exposer la malade à de nouveaux maux. L'usage des lavemens faits avec une simple infusion bien légere de sleurs de camomille, ou avec de l'eau de graine de lin, peut être aussi d'un grand secours : il n'y a point à appréhender qu'il en résulte aucun accident: mais il faut avoir

DES PAUVRES. 237 foin de faire boire abondamment à la malade d'une eau de veau très-légere

& toujours chaude.

Tous ces secours sont très-utiles: LX. mais il en est encore un autre, par des Callequel on soulageroit considérable-mans ment les femmes en couche; je ne Accou-fais pourquoi l'on en fait si peu d'u-chées. fage, & cette omission est peut-être la cause de très-fâcheux accidens. Je veux parler du secours des calmans, qui me paroissent remédier directement à la cause originaire des tranchées des femmes accouchées; car la crispation des fibres ayant donné origine aux tranchées, l'inflammation qui s'ensuit de cette crispation, n'est que l'effet de la gêne où est le sang, resserré qu'il devient par l'irritation des fibres nerveuses dont les tuniques des vaisseaux artériels sont compofées. Rien donc, en pareil cas, n'est plus propre à relâcher ces fortes de dispositions spasmodiques-phlez moneuses, que l'usage des calmans. Ce seroit même le moyen de procurer l'expulsion de l'arriere-faix retenu, & de retablir l'évacuation des vuidanges supprimées. Tant d'avantages mériteroient bien qu'on revînt du préju-

238 LA MEDECINE gé où l'on est là-dessus. Le succès même en est connu pour certain, par ce ui que l'on trouve en se servant des narcotiques pour remédier à la suppression qui se fait souvent dans les personnes du sexe, quand quelque chose les surprend pendant le tems qu'elles fouffrent l'évacuation qui leur est ordinaire. Car alors un narcotique - hystérique leur étant donné promptement, l'évacuation reprend fon cours, & la colique, qui suit souvent ces suppressions, se trouvent guérie sur le champ. L'expérience encore des narcotiques dans les coliques néphrétiques accompagnées de suppression d'urine, prouve évidemment la fûreté de ces remedes; car, outre que les douleurs s'appaisent, les urines reprennent leur cours, & les graviers les suivent, s'ils étoient arrêtés. De tels exemples ressemblent de si près aux tranchees des Accouchées, à la retenue de l'arriere-faix, & à la suppression des vuidanges, qu'il ne paroît aucun inconvénient d'employer les calmans pour la guérison de tous ces maux.

LXI. En effet, les Praticiens d'Angle-Amori- terre rendent un témoignage si avangeux en faveur des narcotiques dans tés & les maladies des Accouchées, que Preuves non-seulement, disent ils, les trou-jet, bles spasmodiques & douloureux en font calmés; mais encore les suppressions se trouvent rétablies. WILLIS (a) en particulier fait grand cas des narcotiques. Sydenham (b) prétend que dans ces circonstances, il suffit d'en faire usage une fois par jour seulement. Et un autre savant Praticien d'Angleterre, conformément à l'idée que le célebre M. FREIND (c) avoit de l'opium, assûre (d) qu'il a expérimenté plusieurs sois que laudanum se donne avec un heureux succès dans ces occasions: mais il ajoûte, qu'il faut bien prendre garde de ne pas répéter l'usage de ce remede, s'il manque la premiere fois de faire couler les vuidanges. Au reste, ce que je viens de dire du bon effet des narcotiques dans ces fâcheux symptomes des maladies des Accouchées, se rapportent parfaitement à l'an-

(a) De Felvibus, Cap. 16.

(h) Epist. ad D. Cole, pag. 169.

⁽c) Voyez fon Histoire de la Medecine.

⁽d) Voyez Fuller, Pharmacop. Extem. por. reform. pag. 201.

cienne observation du sage Syden-HAM, qui nous a appris que l'opium, non-seulement n'arrête point la salivation, si nécessaire dans les petitesvéroles les plus malignes; mais au contraire qu'il augmente ou restitue cette évacuation: Il assûre de plus que non-seulement il ne fait pas rentrer la petite-vérole; mais qu'il conferve sassignés les grains ou les pustules, en les relevant & les saisant revivre quand elles paroissent se slétrir.

Cette même expérience a aussi fait connoître à un célebre Accoucheur*, que l'usage du laudanum pouvoit être permis dans les cours-de-ventre des Accouchées, persuadé qu'il y avoit plus à craindre de ces cours-de-ventre, lorsqu'ils deviennent énormes, que de la suppression des vuidanges. C'est le fruit de l'usage de ce grand Praticien en ce genre de maladies; car il n'en savoit pas d'ailleurs davantage là-dessus: au lieu que les Medecins savent la raison pourquoi il faut moins craindre, en certains cas, de supprimer les vuidanges dans les Ac-

couchées,

^{*} Mauriceau, au Chap. Des Cours-de. Ventre des Accouchées.

DES PAUVRES. 24

couchées, que les regles dans les filles & les femmes. Et c'est l'Anatomie bien entendue qui leur apprend cette vérité, dont voici la raison.

Le fang des regles est une secrétion LXII. d'une portion de ce fluide destiné Les Suppar la Nature à être évacué de mois pressons en mois; de forte que le reflux de moins cette portion dans les vaisseaux, est dange-reules véritablement l'intrussion comme d'un dans les corps ou d'une matiere étrangere, Accou-la crue vient à la charge de la Natu-que dans re. Il n'en est pas de même du sang les filles des vuidanges; c'est par occasion, femmes, par excrétion, & comme par accident, qu'il fort des vaisseaux, où par conséquent il peut rentrer & être reçû conformément aux fins de la Nature: C'est pourquoi, quand il vient à être arrêté, il peut rentrer dans le courant de la circulation, d'où il ne s'étoit point séparé par voie de sécrétion, ou par des secretoires institués par la Nature. Ainsi, donc les Medecins connoissant que la matrice, aussi-tôt après la séparation de l'arriere-faix, ressemble à une plaie, c'est bien plutot au resserrement des bouches des vaisseaux, qui sont restées béantes ou ouvertes, qu'il faut s'appliquer, Tome II.

LA MEDECINE & tâcher de les renfermer (avec prudence cependant,) qu'à les tenir ouvertes & dilatées, en rappellant sur la matrice le poids d'un nouveau fang. C'est ici que l'on peut voir le mal entendu de la plûpart des saignées du pié, pratiquées à dessein de restituer l'évacuation des vuidanges; au lieu qu'en cas de besoin, qui est ici fréquent, ce n'est qu'à la saignée du bras qu'il faut avoir recours, parce que par elle on satisfait à trois vûes. i°. L'on remet le niveau ou l'uniformité dans la circulation du fang, laquelle par là se trouve applanie. 2°. Les bouches des vaisseaux, qui sont restées ouvertes, ont alors le tems & la commodité de se renfermer. 3°. Enfin, l'on donne par ce moyen à la matrice la facilité de reprendre son volume, de rentrer dans le ton de ses fibres, & de revenir ainsi à sa mesure ou capacité naturelle, comme il doit arriver après toutes les couches, lorsqu'elles sont heureufes.

LXIII. Après toutes ces réflexions, une Le truitement des Ma- tranchées, de perte-de-sang, ou de Lairs douleurs inflammatoires, à l'occasion des As-

DES PAUVRES. 243 même de la retenue de l'arriere-faix, conil fera de la prudence de ceux qui af-dour on sistent les Accouchées parmi les Pau-a parlés

vres, de prendre un bon conseil pour employer, fuivant les cas convenables, les narcotiques, comme l'enseigne Willis, qui donne le laudanum lui même dans ces occasions; ou bien pour employer, soit le Julep qui est singulièrement appellé Julep des Accouchées, (a) ou la Mixture qui porte le même nom (b); deux Recettes qu'on trouvera inférées dans la Pharmacie des Pauvres; (c) afin d'en tirer le fruit que l'on peut raisonnablement en attendre, surtout d'après l'expérience & fur la parole du Praticien Anglois (d) qui les recommande hautement. L'usage de la saignée assûrera l'effet ou l'usage des calmans, aussi-bien que celui des humectans, des délayans, & des adoucissans, soit qu'on les prenne dans les émulsions & les tisanes, soit qu'on les emprunte du régime.

C'est une observation qui est de la LXVI.

(a) Voyez Fuller, ubi suprà, pag. 200. Boullos trop (b) IDEM, ibid. pag. 245.

(b) IDEM, ibid. pag. 245.(c) Voyez Tom. III. pag. 138. & 148.

(d) Fuller, ibid. pag. 201.

244 LA MEDECINE

liérement encore des pertes-de-sang qui leur arrivent. Car, suivant cette pensée, que c'est comme une plaie que l'état de la matrice dans une nouvelle Accouchée, cette plaie doit être considérée comme appartenante à des parties membraneuses, qui étant essentiellement contractiles, sont susceptibles, à la maniere des intestins, d'un continuel mouvement systaltique, par lequel les fibres de la matrice se ramenent de l'excès de longueur qu'elles se sont fait pendant le tems de la grossesse. Ainsi, c'est une plaie comparable à celle des intestins, dont la réunion ne s'obtient que par l'exacte retenue sur la nourriture, ou pour mieux dire, par la diette la plus sévere. Or tout le contraire arrive par l'usage des fortes nourritures dont l'on surcharge les nouvelles Accouchées; de sorte que tenant la partie malade dans un travail continuel, par l'abondance que

DES PAUVRES. 245 l'on précipite sur elle, la perte de

fang devient énorme, opiniatre, & enfin mortelle. Le principal remede fera donc le régime, & ce régime va

être expliqué ci-après.

Il y a encore une observation à LXV, faire, & elle regarde la façon dont niere de les Sages-semmes doivent se con-les Banduire dans la maniere de bander des aux leurs Accouchées; parce que si elles Accoun'y prennent garde, elles pourront très-aisément occasionner des pertes de sang considérables. Tout le secret consiste à ce qu'au moyen de points d'appui, mollement formés par des compresses de linge les unes sur les autres, elles donnent à la matrice, dans le cas où elle aura été trop dilatée, la facilité de se comprimer doucement, en rentrant mollement en elle-même. Ainsi les bouches des vaisseaux sanguins se resserrant par ce fecours étranger, elles guérissent la plaie de ce viscere. En effet, les intestins trouvent dans le voisinage des parties qui les touchent, un moyen de se réunir, en s'attachant à ces parties: mais ce moyen est ab-folument resusé au fond de la matrice, puisqu'elle n'a dans son voi-

246 LA MEDECINE finage aucune sorte de parties contre lesquelles elle puisse se coller : C'est donc en elle seule qu'elle doit trouver les ressources de la réunion de fa plaie; & cette ressource est la facilité qu'on lui donne à se resserrer, pour se refuser à l'affluence du sang.

chies

La regle pour nourrir sûrement les Le régi- Accouchées, c'est de les tenir aux me des bouillons seuls, tempérés & adoucissans, pendant les premiers tems de la couche, ou jusqu'à ce que l'on soit sûr que le trouble, l'inflammation & l'irritation étant dissipées dans toutes les parties basses, l'on puisse accorder, non de la viande, ni des consommés, ni des œufs, &c. mais seulement quelques soupes, de la crême de ris, ou du ris lui-même cuit dans le bouillon du pot. Mais le vin, & les tisannes faites avec la canelle sont d'une très - pernicieuse conséquence. Le vin doit donc être absolument exclus, aussi bien que les tisanes, à moins qu'elles ne soient infiniment tempérées. Ainsi, l'on verra, par expérience, que l'on sauvera aux Accouchées bien des maux, qu'on ne leur attire que par des nourritures précipitées, soit en leur acDES PAUVRES. 247 cordant trop tôt des œufs & de la viande, foit en leur permettant l'ufage du vin & des cordiaux, ou inu-

tiles, ou mal entendus.

Les cours-de-ventre, si funestes aux LXVII. Accouchées, n'ont guere encore de ven-d'autre cause que le trop d'alimens tre des qu'on se hâte de leur donner. Car Accou-quoique le trouble soit toujours sa cure. grand dans les parties du bas-ventre, en ces occasions (ce qui suffiroit pour précipiter ou corrompre les digeftions ordinaires & nécessaires, & surtout celle qui doit se faire dans les vaisseaux,)en voici une autre raison: La vertu systalique, étant occupée alors d'une part à laisser échapper par les vuidanges une portion de la partie rouge du sang, en même tems qu'elle travaille à en faire remonter l'autre partie pour la retenir dans les vaisseaux sanguins, une surabondance de suc chyleux, dont on vient remplir extraordinairement les vaiffeaux, furcharge cette vertu d'un travail de plus. Ainsi, se sont des coctions dégénérées, ou imparfaites, qui se culbutent ou se précipitent par maniere d'excrétion, plutôt que par voie de secrétion. De là viennens X iiii

248 LA MEDECINE

ces cours-de-ventre énormes, qui d'une part épuisent la malade, & de l'autre dérangent & troublent le cours de la circulation. Faudra-t-il prendre d'ailleurs le fond des congestions & des phlogoses, qui surviennent & qui portent le désordre par toute l'œconomie animale? Au contraire, ne fournissant au sang que sobrement de sucs nourriciers, la Nature slatée par le peu de travail qui lui en revient, les digere à loisir, &

les distribue suivant ses regles.

On voit en cela le véritable remede contre ces cours-de-ventre. Car, en ne fournissant que peu de sucs nourriciers, & diminuant par la saignée le fang qui s'enflamme, faisant encore user à la malade, pour délayans propres à modérer les cours-de-ventre, d'une eau de ris fort claire, on soustrait d'une part les matériaux de ces cours de-ventre, & d'autre parton met la Nature à portée de dompter la quantité de sucs dont on l'a surchargée; ainsi elle se trouve en état d'en faire de louables distributions. Les portions confortantes-anodynes, faites avec le diascordium bouilli dans l'eau de scorsonere, & chargées plus

ou moins de syrop diacode, avec un peu d'eau de canelle orgée, sont a-lors très utiles pour tempérer le trouble des esprits: ces potions se donnent à la cuilliere. On pourroit, en cas de besoin, en venir à un demigrain ou à un grain de laudanum dans un peu de diascordium: cela se donne sur le soir. Les lavemens d'orge, ou de son, sans miel, sont ici d'une grande utilité: mais sur tout l'on aura soin de saire boire chaude à la malade l'eau de ris qu'on lui donnera.

Le lait épanché, comme l'on parle LXVIII dans le monde, est une autre maladie qui prend son origine dans la qualité du régime que l'on permet aux de Lair,
Accouchées. Mais cette maladie concourant avec la fievre de lait, l'étiologie de cette sievre fait comprendre
celle du lait épanché. La fiévre de
lait arrive ordinairement vers le troisieme ou quatrieme jour après les
couches; après quoi, pour l'ordinaire, les vuidanges deviennent lymphatiques, ou laiteuses, comme on
parle encore parmi les semmes. C'est
dans ce tems-là que la partie rouge
du sang rentrant dans les vaisseaux,

250 LA MEDECINE doit faire remonter vers les mamelles les fucs nourriciers; parce que ces sucs ne se répandant plus dans l'amnios, ils doivent, comme en s'amalgamant, s'associer & se corporifier avec la partie rouge. Cela est procuré d'un côté par la disposition roulante des globules du sang, lesquels en se roulant dans la partie blanche, l'attenuent, la lévigent, & la mêlent, pour faire cette mitification, laquelle, suivant la pensée d'Hippocrate, fait la coction des sucs qui dorénavant ont à se marier ensemble: & la vertu systaltique mettant en mouvement ces globules, contribue singuliérement à pister ensemble, en les comprimant, la partie rouge du fang & la blanche. Mais, dans l'ordre de la Nature, ces deux causes, les solides & les fiuides, se trouvant en proportions ou en raisons réciproques, parce que la partie blanche n'excede pas alors, par son volume, le pouvoir de la vertu systaltique, & que celle-ci étant équipollée au volume de ce sluide, l'effort de la Nature, qui fait la fievre de lait, est très-modéré, & parvient sans trouble &

DES PAUVRES. 251 sans danger à opérer la minification des deux portions du fang, il se fait alors une heureuse sécrétion du lait dans les mamelles. Mais à quel trouble ne se trouve pas exposé l'ordre naturel, quand on remplit les vaiffeaux par une furabondance de chyle, qui n'est plus proportionnée à la force de la vertu sissaluque! C'est ce qui fait que la fievre de lait dégénérant en fievre ardente, remplit l'œconomie animale de sucs chyleux, épais, & mal digérés: Alors la vertu systaltique ne pouvant les régir, il s'en forme çà & là des lacunes, des stagnations, & des inerties dans tous les vaisseaux; & les sanguins ne pouvant retenir dans leur capacité cet excès de sucs lymphatiques, ils s'en déchargent, comme par des rigoles, dans les arteres lymphatiques. Ce sont ces arteres qui com-posent le tissu des parties; & de-là naissent ces bouffissures, ces enflures, ces leucophlegmaties, qui deviennent si considérables, & presque univer-selles par toute l'habitude du corps des Accouchées. Ce mal n'est pourtant pas le seul; car outre que par cet abus la sievre de lait, qui est in-

nocente par elle-même, est critique ou simplement dépurative, elle prend, comme on vient de le dire, un caractere d'ardeur, d'inflammation, & même de malignité. Delà vient le pourpre blanc, dont les Praticiens d'Allemagne sont si occupés, parce que souvent cette espece de pourpre devient épidémique dans leurs Provinces. A la vérité, cette maladie ne fait pas tant de bruit en France, quoiqu'elle paroisse singuliérement affectée aux femmes accouchées. Cependant elle mérite nos attentions: En effet, elle n'est pas fans exemple parmi les femmes de ces pays-ci; car on y observe quelquefois, parmi les Accouchées, une fievre rouge, qui a assez d'analogie avec les maladies dont je viens de parler. Je traiterai de cette fievre ci-après.

Ce sont donc deux especes de sievres très-dangereuses auxquelles on expose les Accouchées, en les nour-rissant trop-tôt d'alimens succulens, soit de consommés, soit de viandes solides La cure de ces maladies doit donc trouver ici sa place: mais ce sera après celle du lait épanché, que

DES PAUVRES. 253 Les signes qui désignent le lait LXIX. épanché, sont connus de tout le mon-de: Mais il en est un qui l'annonce particuliérement au plus grand nom-bre des femmes , c'est-à-dire , à celles qui se dispensent volontairement de nourrir leurs enfans, & c'est ordinairement le cas des femmes opulentes; ou bien à celles qui ne peuvent les nourrir, parce qu'elles sont d'une constitution trop délicate, ou que quelqu'autre raison les prive de ce devoir. Quoi qu'il en soit, la quantité de lait que devroit recevoir les mamelles, étant contrainte de refluer dans les vaisseaux, c'est une cause presque nécessaire de l'épanchement qui s'en fait ailleurs, soit par toute l'habitude du corps, soit sur quelqu'une de ses parties.

Les véritables moyens pour trai- Lxx. ter avec succès cette fâcheuse mala- Le trai-tement die, ne consistent point dans l'éva-de cette cuation des férolités, dont l'on se maladie. trouve préoccupé au simple aspect de cette maladie. Il ne faut donc pas se laisser arrêter à ce premier objet; parce qu'il n'offre que le produit de la cause : l'on doit, en portant ses vûes jusqu'à l'origine du

254 LA MEDECINE mal, travailler incessamment à détruire la source primitive; c'est la plethore des vaisseaux, qui contiennent des sucs devenus siévreux par la corruption qu'ils ont contractée en se ralentissant dans leur circulation. C'est de-là que viennent les dérangemens dans la circulation des fucs qui se sont engagés dans les capilaires-lymphatiques, & les dégorgemens ou éruttations sérieuses ou lymphatiques, qui se sont par leurs extrémités, & qui gonflent les parties sur lesquelles s'est épanché le lait. Ainsi le premier soin doit être de dégager promptement les vaisseaux, d'une part par la saignée du bras, & d'autre part par la té-nuité du régime, pour dérober autant que l'on pourra, de ces sucs laiteux, en diminuant la quantité du chyle. En même-tems on donnera des jus d'herbes, favoir, de cerfeuil, de pimprenelle, de chicorrée sauvage, tirés avec le petit lait, dans lequel on aura fait fondre un gros de magnesie blanche pour quatre prises de jus. Cependant l'on fera prendre des lavemens simples, où quelquefois l'on fera bouillir de la

DES PAUVRES. 255 casse. De plus, on donnera, avant chaque bouillon, six grains de nitre purifié, dix grains de coquillages préparés, & un grain de limaille de fer. Si le mal faisoit trop de progrès, l'on pratiqueroit quelques saignées blanches aux chevilles du pié; & l'on feroit avaler deux ou trois onces d'huile d'amandes douces, dans un bouillon où l'on auroit fait fondre demi-once de sel d'Angleterre. Si la fievre s'opiniatroit, on donneroit du quinquina bouilli avec une poignée ou deux de chicorée sauvage; le tout fans oublier les émulsions calmantes, pour procurer de bonnes nuits, & pour arrêter les anxiétés, ou femblables affections douloureuses, qui tourmentent les malades. La fievre n'ayant pas trop d'ardeur, l'usage de la thériaque mêlée avec le nitre purifié, calmera très utilement toutes ces sortes d'anxiétés. La fieure de lait, comme on l'a déjà insinué, ne demande aucun remede particulier, quand elle arrive & se passe suivant le cours ordinaire de la Nature en pareille occasion. Mais si elle dégénere en fieure ardente, il faut la traiter à la maniere de ces sortes de fie256 LA MEDECINE vres, comme on l'a dit ailleurs.

rc.

Ce qu'on appelle pourpre, suivant Le Pour-l'expression des Medecins d'Allema-& facu gne, qui lui donnent l'épithete de blanc, n'est qu'une espece de fievre rouge, mêlée de quantité de papules séreuses & limpides, qui occupent le centre des taches rouges, comme l'on s'en explique dans l'Ecole de M. STALH*; ou bien ces papules sont manifestement, mais plus ou moins séparées, souvent même sans le mélange d'aucune tache rouge. Car, n'en déplaise à ces Messieurs, ils semblent là-dessus peu d'accord les uns avec les autres; de forte qu'il ne paroît guere de différence (à enrendre les plus savans d'entre eux) entre le pourpre blanc, & la fievre miliaire, sur laquelle nous avons le savant traité d'un Medecin Anglois(a). Au reste tous conviennent (b), que c'est une fievre à laquelle on ne sauroit faire trop peu de remedes; parce que les sudorifiques, ou semblables remedes chauds, de même que

^{*} Voyez Juncker, Confpettus univer (& Medicina Practica.

⁽a) Hamilton, De Febre Miliari.

⁽b) JUNCKER, HOIFMAN, ALBERTI, &c.

DES PAUVRES. 257 les purgatifs & les émétiques, en augmentent la malignité, ou l'attirent. Mais c'est en effet parce que ces fievres prétendues pourprées sont essentiellement inflammatoires, & qu'elles ne tirent le fond de leur malignité que de la qualité ardente du fang, & de l'extraordinaire rarescence des sucs lymphatiques, qui exudent par les extrémités des arteres lymphatiques, comme l'expliquent euxmêmes les Praticiens d'Allemagne; & voilà jusqu'où l'ardeur de la fievre a poussé la partie blanche du sang. C'est pourquoi les Accouchées seront plus sujettes à cette espece de pourpre; parce qu'il n'est pas rare que par des alimens trop succulens & trop abondans, comme aussi par l'usage du vin, & des tisanes chargées de canelle, enfin par des chaudeaux, c'est à-dire, des breuvages faits avec le vin blanc, les jaunes d'œuss & le fucre, l'on ne parvienne à développer le sang. & à en exalter le volatil, jusqu'au point de porter avec soi dans le fond des capillaires , la lymphe qui fait le véhicule des globules sanguins.

Voilà les causes ou les occasions.

258 LA MEDECINE par lesquelles le fang des Accouchées se développe en excrétions, ou en éruptions, féreuses ou lymphatiques; parce que le travail de la Nature se portant en elles tout entier à la préparation du lait qu'elle destine à la nourriture du nouveau-né, il s'en fait des productions séreuses & lymphatiques, lorsque la lymphe distraite, ou par de mauvais remedes, ou par des alimens trop succulens, prend des routes étrangeres, parce qu'elle est poussée dans des sécrétoires, ou dans des visceres, auxquels elle n'étoit pas destinée. C'est ainsi qu'il s'éleve des papules séreuses & limpides sur la peau des Accouchées, en qui la fievre de lait, par exemple, sera devenue ardente, phlegmoneuse, érysipélateuse, rouge enfin, sous quelque forme de taches ou de pustules que ce soit. Car la raison de telles éruptions, est que la lymphe nourciere dominant singulierement dans la masse du sang des Accouchées, elle devient, dans les excès de leurs fievres, la matiere de productions féreules.

La cure de ces sortes de fievres, ne doit donc pas être réglée par rap-

DES PAUVRES. 259 port à ces éruptions, lesquelles pasfant pour malignes, autorisent le préjugé dans lequel on est communément de donner des diaphorétiques: Car les Praticiens d'Allemagne euxmêmes conseillent fort de s'en défier, par la raison qu'en développant trop le fang, ils en exaltent le volatil, qui rend alors ces fievres des plus malignes. Au contraire, ils inspirent toute la confiance possible pour les calmans, les sedatifs, & les délayans. En effet, pourvû qu'en même-tems l'on saigne suffisamment les malades, toute la prétendue malignité s'évanouit, fans qu'il en arrive rien de fâcheux aux Accouchées.

Les inflammations qui se font aux LXXII. mamelles des nouvelles Accouchées, flammafont susceptibles des mêmes remedes tion du
que l'on vient de donner pour la cure des sievres ardentes: Mais ce sont
d'autres vûes où il faut entrer lorsque ces inflammations dégénerent en
abscès, en suppurations, en ulceres, &c.
Cependant, comme alors ce sont
des maladies Chirurgicales, il est
plus à propos d'en faire mention

dans la Chirurgie des Pauvres.

LES MALADIES DES ENFANS.

LXXII. La retenue du Meconium, & les maux qui en réfultent

L'Etat d'un Enfant qui los de sa Mere, est, ce me semble, 'Etat d'un Enfant qui fort du sein une preuve bien évidente que l'homme n'est naturellement que maladie. En effet, de ce même sein, qui a été pour lui la fource de la vie, il en apporte aussi la cause originaire de mille maux, & peut-être les germes de tous ceux de sa vie. Cette cause originaire de nos maladies ne fauroit être révoquée en doute. La Nature toujours prévoyante se tient aussi toujours toute prête pour remédier à cette cause d'infirmités, & pour en prévenir toutes les suites. Le méconium est cette cause originaire; car s'il ne se vuide en peu de tems ou peu d'heures aussi-tôt après la naissance de l'enfant, il devient une source intarissable d'infirmités, qui même se font senir incessamment. On fait que ce méconium n'est autre chose que la premiere matiere qui doit fortir du corps du nouveau-né. Mais autant qu'un enfant nouveauné se décharge promptement de son

DES PAUVRES. 26T urine, autant arrive-t-il souvent que ce n'est que très tard qu'il se vuide par les selles. Or les suites d'un tel retard se manisestent bien-tôt, si elles ne sont diligemment prévenues. Tout le monde connoît la nécessité de l'évacuation du bas - ventre, qui devant être l'égoût de tout le corps, doit sans retardement être libre & ouvert, pour servir à la dépuration du chyle, & à la décharge des ordures qui pourroient, ou passer dans le sang, ou embarrasser les premieres voies.

Le méconium d'ailleurs découyre bien d'autres causes de maladies. Car souvent il avertit de la qualité de la bile, & de la disposition du foie, ou de la conformation naturelle, ou acquise, de ce principal couloir de l'humeur dont la sécrétion intéresse le plus les fonctions de la fanté & de la vie. Rien donc ne demande une attention plus singuliere, pour la santé de l'enfant, dès le moment presque qu'il vient de naître. Aussi la Nature y a-t-elle incessamment pourvû, en tenant tout prêt dans les mamelles de la femme qui accouche, le colostrum, c'est-à-dire, ce premier

262 LA MEDECINE lait, qui étant plus séreux, que substantiel ou nourricier, se trouve, par ce moyen, médicamenteux, laxatif, enfin le purgatif naturel, lequel tout feul est propre & suffisant pour pur-ger le nouveau-né, comme l'ont re-marqué tous les plus grands Medecins anciens & modernes. Est-il donc raisonnable à des Physiciens, & d'ailleurs n'est-ce pas trop risquer la san-té des ensans, que de leur resuser ce purgatif fait pour eux, & composé des mains de la Nature, pour lui substituer des drogues ou composi-tions artificielles, où l'art a souvent bien plus de part que la raison? Le prétexte dont l'on couvre cette li-cence, c'est, dit-on, qu'il faut laisfer plusieurs jours au lait de la mere, pour lui donner le tems de se fortifier, & de devenir plus nourricier. Mais voilà précisément ce qui est contraire à l'intention de la Nature, laquelle, par le moyen du colostrum, présente au nouveau-né un suc homogene à celui qu'il suçoit dans l'ammios, suc qui n'est qu'une lymphe nourriciere; & l'on a la témérité d'y vouloir substituer un lait grossier, qu'on nomme plus nourrissant ou

DES PAUVRES. 263 plus succulent que le colostrum. Pourquoi donc tant d'inquiétudes pour définir le remede convenable à vuider d'abord le ventre d'un nouveauné? Il ne lui faut que le lait de sa mere, dès qu'il pourra tetter; &, par le moyen de ce laît, la Nature rappellée à son institution dans celle du colostrum, purgera l'enfant, fans rien déranger dans l'œconomie naissante des fonctions de sa santé. La mere du nouveau-né, ou se refusant au devoir naturel de nourrir fon enfant, ou bien ne pouvant s'en acquitter, l'on prend un parti des plus contraires au régime qu'on devroit faire observer au nouveau-né; on lui substitue une nourrice étrangere, dont le lait étant moins frais & plus vieux que celui de la nouvelle Accouchée, n'aura plus la vertu laxative du colostrum, pour vuider le méconium. Mais encore chargeant l'estomac de ce tendre enfant, d'un lait plus fort qu'il ne peut supporter, d'où faudra-t-il dorénavant prendre les causes des tranchées des enfans, de leurs cours-de-ventre, &c? Car ce ne seront que les suites de l'impéritie & de l'ignorance de gens qui se sont

LA MEDECINE tous mis hors des voies & des manieres de la Nature. Mais ce schisme fait avec elle, coute cher non-seulement aux nouveaux-nés, mais encore aux nouvelles Accouchées, par les dangers qu'elles courent, & par tous les inconvéniens auxquels elles s'exposent par tout ce qu'on leur fait faire pour perdre leur lait. Ce sont des aftringens plus ou moins forts que l'on applique sur leurs mamelles; & alors à quels maux ne les expose t-onpas!Le danger en est si éminent, que les plus sages Praticiens conseillent, ou de s'en abstenir, ou de n'en choisir que les plus foibles. Mais quels qu'ils soient (car on ne veut ici en insinuer aucun), l'extrême délicatesse du tissu de la peau des mamelles, fait comprendre combien il est facile d'en resserrer les pores, par l'étrange sensibilité qu'a à se contracter une peau aussi tendue & aussi mince. Aussi la transpiration venant à s'arrêter dans des parties autant vasculeuses que le sont les mamelles, il est facile de concevoir les raisons de tous les maux qui en arrivent aux femmes. Aussi les suites de

telles impressions peuvent avoir leurs

effers.

DES PAUVRES. 265 essets pendant le reste de toute la vie; & de-là souvent il faudra dater l'origine de tant de tumeurs glanduleuses, malignes, scrophuleuses, carcinomateuses même, qui se font sur les mamelles. N'en seroit ce pas assez pour arrêter l'abus de tant de remedes que l'on applique sur les mamelles des Accouchées afin de leur faire perdre leur lait? Que faire, demandera-t-on, pour y parvenir fans les exposer à tous ces inconvéniens? L'on va s'en expliquer dans un moment. Cependant, avant que d'aller plus loin, il se présente un Cas de conscience, qu'on laisse à décider aux Théologiens; mais dont il est à propos que la Medecine les informe.

Je demande s'il est permis de perdre ou de faire perdre une nourriture Les Medestinée à des enfans, qui périront vroient
peut - être ou languiront par cette allaiter
privation, que des femmes peu sensibles à leur condition de meres, se
permettent volontairement, pour se
débarrasser des soins qui sont naturellement attachés à leur état, peutêtre aussi par des vûes criminelles
en elles-mêmes, telle que seroit, par

Tome II.

Z

LA MEDECINE exemple, l'appréhension de diminuer son embompoint, ou d'altérer de quelqu'autre façon une beauté fragile & périssable? Imaginera t-on que de telles raisons justifient la conduite de meres Chrétiennes, jusqu'à autoriser un abus qui coute si cher à de pauvres enfans, dent la fanté & la vie sont en danger, parce qu'ils sont frustrés de la nourriture que le Créateur leur avoit destinée à chacun dans la personne de leur mere? La maxime constante, c'est que l'on tue tous ceux que l'on manque de nourrir, quand on le peut, & qu'on le doit : Quos non paristis, occidistis. Mais en attendant la décision de ce Cas, voici la maniere de préserver les femmes à qui l'on veut faire perdre le lait.

LXXV. La maniere de faire petdre le lait aux Accouchées.

Si le lait afflue trop abondamment aux mamelles, il faut le faire tirer, comme l'on fait, par la bouche de quelque femme entendue à cela, & cependant faigner du bras l'Accouchée, pour détourner cette affluence: De plus, on la tiendra à la diete, fans lui accorder ni viande, ni œufs, ni vin, jusqu'à ce que les mamelles fe désemplissent; ayant d'ailleurs DES PAUVRES. 267 foin de lui faire donner fouvent des lavemens, pour ouvrir à la Nature toutes les issues les plus convenables pour fa décharge. Au reste, il faut avoir soin de tenir les mamelles affermies par des linges, qui les compriment sans les contraindre. C'est ainsi que le sang reprenant son courant par les grands vaisseaux, se dérobera d'autant des extrémités où il

auroit pu faire des congestions.

Tout l'art de la Medecine dans ce cas, qui en demande tant, c'est de ménager à la Nature une retraite pour un suc devenu vacant, & comme de surérogation; parce qu'elle ne lui avoit préparéaucun réservoir, par la raison qu'elle l'avoit destiné à se vuider, en le faisant passer dans le corps d'un enfant. A cela donc doit être substituée une évacuation convenable, & c'est celle de la saignée. En effet, la Nature n'ayant pas de place, ni de lieu de décharge pour loger la quantité de lait que l'on oblige à rentrer dans les vaisseaux, l'unique ressource pour elle, c'est de lui épargner l'embarras de placer utilement ce suc. Cet effet est celui de la saignée, qui élargit les lieux ou

Zij

les capacités, en les vuidant; en même-tems que par la diete, d'une part, l'on foustrait la plus grande partie de ce suc, & que, d'une autre part, la compression légere des linges gradués comme il faut sur les mamelles, oblige les vaisseaux à faire rentrer

le fang dans le courant général de la circulation, & vers le centre du

corps.

Il sembleroit que ces réflexions importassent peu pour les Pauvres, parmi lesquels il est ordinaire que les meres nourrissent elles mêmes leurs enfans; & ainsi les dangers qu'il y a à faire perdre le lait aux Accouchées, ne paroissent point les intéresser. Cependant, parmi les femmes du menu peuple & des Artisans, il est des cas dans lesquels des meres se dispensent de nourrir elles-mêmes leurs enfans; car quelques-unes ont des occupations par rapport aux professions de leurs maris, qui leur rendroient trèsdifficile celle d'allaiter elles mêmes leurs enfans. Quant à celles là donc, les observations faites ci dessus les regardent singulierement. Mais ce qui est bien plus important, d'autant plus que cela est général, c'est que

DES PAUVRES. 269 c'est parmi les femmes des Artisans, souvent les moins favorisées de la fortune, que les femmes d'un certain rang prennent des nourrices pour leurs enfans; ou bien ce sera parmi les femmes de la campagne, qui font ordinairement très - peu à leur aise, que presque toutes les meres opulentes se substituent des nourrices pour allaiter leurs enfans, comme si tout leur soin se bornoit uniquement à les mettre au monde. On voit, par ce choix de nourrices, combien il étoit nécessaire de faire dans la Medecine des Pauvres, toutes les observations que l'on vient de communiquer. Ces observations sont d'autant plus né-cessaires que les inconvéniens auxquels on expose la plupart des en-fans, deviennent ici man festes. Car ces nourrices seront accouchées de puis plusieurs mois; leurs mœurs, ou celles de leurs maris, seront mal constatées : leur pauvreté ne leur aura permis jusqu'alors que le pur nécessaire pour soûtenir & nourrir leur ménage. Quel lait peut-on attendre de pareilles nourrices? Or ces inconvéniens étant journaliers, l'on ne sauroit trop avertir ceux que

Z iij

270 LA MEDECINE la charité attache au soin des Pauvres, de veiller à ce que les pauvres femmes qui se louent pour être nourrices, soient précédemment assistées d'alimens, de bois, & de linge suffisamment, pour du moins satisfaire, à ces égards, autant qu'il est possible, aux besoins de ces perfonnes.

Nourri-

Tout cela supposé, c'est à la vigi-Avis aux lance des nourrices qu'il convient de bien examiner l'état de santé, de maladie ou d'infirmité de leurs nourrissons, pour en rendre des comptes exacts à qui il appartiendra. Cette vigilance confistera à bien observer fi leurs nourrissons ont un bon sommeil; s'ils-ne sont pas tourmentés de tranchées; si leur ventre ne paroît pas trop gonfié; si les matieres qui en sortent sont de la qualité & quantité qu'il convient; s'ils urinent suffifamment; s'ils n'ont point de hoquets, ou de vomissemens; s'ils n'ont point les gencives ulcérées par ce que l'on appelle aphthes. Ce sont-là toutes observations qui tombent sous les fens, & dont une nourrice peut & doit avoir connoissance.

Un fameux Medecin de Hollan-

DES PAUVRES. 271 de * remarque, que le peu de soinque l'on a de faire les observations dont je viens de parler, est souvent cause que l'on voit périr des enfans d'une sorte de jaunisse, que les nourrices négligent : Cépendant la peau des enfans ni leur teint ne doivent point être jaunes. Un tel coloris est un signe assez évident ou que le méconium aura été vuidé imparfaitement, ou que sa mauvaise qualité aura laissé le foie vicié, & la bile dégénérée. Alors la qualité du lait de la nourrice doit être ou très-louable, ou incessamment corrigée par un régime bien entendu. Au surplus, il convient de mettre quelques gouttes d'une légere solution tantôt de rhubarbe, tantôt de safran, dans un peu de sirop de roses pales simple, que l'on fera avaler au nourrisson, avant que de le laisser tetter. D'autres fois l'on mêlera dans un peu de firop violat quelques grains d'yeux d'écrevisses, ou de poudre de racine feche de chicorée sauvage; tout celas pendant qu'on fera prendre à la nourrice des bouillons au veau, char-

^{*} SYLVIUS DE LE BOE.

272 LA MEDECINE gés de chicorée fauvage. Enfin, on donnera au nourrisson de petits lavemens simples, où l'on ajoûtera l'huile d'amandes donces.

LXXVII. Lintans

Les tranchées viennent d'une pa-Les tran- reille source, ou de ce que la nourrice s'est hâtée de donner de la bouillie à son nourrisson; &, en ce cas, il faut commencer par la retrancher absolument. Souvent encore ces tranchees, précédées ou accompagnées de hoquets & de vomissemens, sont causées parce que la nourrice donne trop souvent à tetter à son enfant. Car, quoiqu'il convienne de nourrir suffisamment un enfant, c'est à la prudence d'une nourrice à régler jusqu'à un certain point le nombre de fois qu'elle doit donner à tetter à son enfant, en évitant surtout le misérable abus de contraindre un nourrisson à tetter, des que par ses cris il interrompt le repos d'une nourrice.

Cela supposé, les tranchées se traiteront par le moyen de l'huile d'amandes douces, où l'on mêlera quelques gouttes d'eau thériacale. L'usage des poudres absorbantes, suivant le conseil du célebre Medecin des

DES PAUVRES. 27% Enfans *, achevera cette guérison. Ce grand Medecin ne craint pas d'ordonner pour spécifique dans les maladies des enfans, l'usage fréquent & abondant de ces poudres, qu'il appréliende même si peu, qu'il ose les donner, dans les cas urgens, de quatre en quatre heures, comme on feroit du quinquina, & à la quantité de dix ou douze grains, ou même davantage, pour chaque prise. Sa conduite est sondée sur ce que c'est à un acide, ou pour mieux dire à un aigre, dominant dans l'estomac des enfans, qu'il faut s'en prendre dans toutes les maladies les plus graves, les plus urgentes, & mêmes les plus douloureules qui arrivent à ce jeune âge. En tout cas, il appelle de la fûreté des absorbans, dans ces maladies, à l'expérience, laquelle prouvera toujours à qui la consultera, l'efficace & la sûreté des absorbans dans ces occasions. On doit ajoûter à cela une observation non moins constante, savoir, que l'estomac est le siége originaire de toutes les ma-

ladies des enfans. La raison en est

^{*} HARRIS, De Morbis acutis Infantum.

274 LA MEDECINE bien sensible dans la conduite des nourrices, lesquelles seules se rendent ou sont laissées maîtresses & juges de la nourriture de ces tendres créatures. Cependant elles n'y savent autre chose, que de remplir les estomacs de leurs nourrissons à force de lait, ou de leurs mamelles, ou -(ce qui est bien pis) de lait de vache, dont elles font des bouillies: Hé quelles bouillies! C'est avec des farines souvent mal choisies, & toujours mal apprêtées, parce que les nourrices ne se donnent pas la peine de les faire fécher avant que d'en faire de la bouillie. De là se sont des pâtées dans les estomacs des enfans, & dans les premieres voies de leurs petits corps; les vaisseaux lastés ne portant dans le mésentere & dans ses glandes qu'une lymphe groffiere & épaissie, elle devient l'origine de toutes les obstructions qui entretiennent les maladies des enfans, & souvent celles des adultes, qui portent toute leur vie les impressions d'une mauvaise nourriture, dont on leur aura rempli les entrailles dès leur naissance.

Ces réflexions simples, naturelles,

DES PAUVRES.

& avouées de tout le monde, auto LXXVIII. risent deux systèmes en Medecine. Systèmes

L'un est de VAN HELMONT, qui a sur l'art cru que l'archee * dominant sur toute de la m l'oeconomie animale, avoit son siége dans les dans l'estomac, où mettant le sceau à la premiere des coctions, il le communiquoit & le faisoit passer dans toutes les autres parties. Le second système se trouve également appuyé par ces mêmes réflexions; c'est celui des Modernes, qui croient que l'estomac donne le ton, par celui que prennent ses sibres, à tou es les fibres du genre nerveux, membraneux, & musculeux. En effet, la quantité & la qualité des nourritures dont les fibres de l'estomac sont imbues, doit infiniment influer dans la vertu systaltique de tous les visceres, par les modes ou façons d'être, de fe situer, de se dresser, & de se mouvoir, que doivent acquérir les fibres pour exercer leurs os cillations partout le corps. Cependant pour une opération aussi essentielle, l'on se repofe uniquement sur l'intelligence de femmes ignorantes, ou de nourrices

^{*} C'est l'esprit vivifiant.

276 LA MEDECINE grossieres, qui ne savent rien de plus, que de prodiguer, par humeur, leur lait à leurs nourrissons, & qui mettent tous leurs soins, jours & nuits, à les en remplir. Ne pourroit-on pas dire que c'est véritablement empoifonner les fources du genre humain, que de faire passer avec profusion dans le corps des jeunes enfans les semences de tant de maux, que répand dans leurs entrailles une nourriture aussi mal distribuée? C'est cependant cette même nourriture qui doit faire la base de la santé & de la vie d'un chacun.

Il est du devoir du Medecin, de prémunir les corps des ensans contre ces abus : si l'on a soin d'y remédier, on verra un succès évident dans la cure des maladies ou des infirmités qui traversent leur santé entre les mains des nourrices. Les causes de ces infirmités étant manifestement rensermées dans l'estomac, ou dépendantes de lui, c'est à traiter ce viscere qu'il faut s'appliquer d'abord, pour le délivrer des mauvais sucs qui y sont accumulés, & pour aider ses sibres à se monter sur le ton convenable, asin d'entretenir dans l'or-

DES PAUVRES. 277 dre & la régularité toutes les coctions dans les fluides, & de mettre comme à l'unisson toutes les oscillations dans les solides, pour l'entretien de l'équilibre qui fait la santé.

C'est pourquoi rien ne paroît plus LXXIX. nécessaire pour la cure des maladies Remedes Ensans, que l'usage des vonitifs, les Ens sans lesquels les absorbans ne feront sans. que concentrer les causes des maladies, en les fixant dans les entrailles, & les purgatifs ne serviront qu'à entraîner dans les vaisseaux les impuretés des premieres voies. C'est un soin à la vérité assez recommandé aux nourrices, de faire vomir leurs nourrissons, en leur mettant dans la gorge une plume trempée dans de l'huile: mais il convient d'employer un vomitif qui aille dans l'estomac même y balayer les impuretés qui tapiffent ses membranes, & qui en mêmetems soûtienne, sans le déranger, le ton de ses fibres, qui doit se transmettre pour la vertu systaltique à tout le genre nerveux. Les antimo-niaux n'entrent pour rien dans ces opérations : ils les traversent au contraire, par les troubles énormes que des atomes de tartre emetique excitent

& Liffent dans les entrailles des enfans; & c'est de quoi avertit un célebre Medecin Praticien & Chymiste *. L'ipecacuanha n'est pas suspect de ces malheurs; c'est au contraire un tonique qui rend ou conserve aux fibres leur ton naturel, en même tems qu'il évacue mollement le fond de l'eltomac. Voilà donc le vomitif que l'on doit choisir par préférence, ou quand l'estomac d'un nourrisson se trouvera surchargé, ou bien quand quelque sievre, ou autre maladie de cette importance, lui arrivera. Ce ne fera pourtant pas en donnant l'ipecacuanha en substance: mais, après en avoir fait bouillir quelques grains dans l'eau, l'on mêlera de cette eau, plus ou moins suivant l'âge de l'enfant, dans un peu de sirop violat, & quelque peu d'eau de canelle orgée. Ce sera une petite quantité que la nourrice aura soin de faire avaler, comme elle pourra, à son nourrisson, & cela à plusieurs reprises, en le faifant tetter aussi-tôt après. Si cependant il paroissoit quelques impressions de trouble restees dans le corps du nourrisson, elle lui feroit avaler

^{*} WEDELIUS.

DES PAUVRES. une petite quantité d'eau thériacale, dans le jour & dans la nuit. On n'en demeurera pas la en matiere de vomitif, si l'estomac continuoit à se montrer abreuvé de mauvais sucs; car, en ce cas, l'on se servireit de l'oxymel scilitique, dont on donneroit encore de tems-en-tems de petites doses à l'enfant : Par ce moyen les glaires ou viscosités causées par l'abondance du lait, étant incifées par l'acide aromatique de ce remede, & les fibres de l'estomac légérement follicitées par la vertu vomitive de la scille, ce viscere devenu plus net mettroit à profit le lait de la nourrice, & tous les autres petits remedes convenables, absorbans, ou autres, surtout la rhubarbe, qui est l'ame de la Medecine des enfans, moins purgative pourtant, qu'altérative.

Je crois que personne ne me blâmera de ce que je m'étens un peu en détails sur les moyens de conserver la santé des enfans des Pauvres. Tout le monde en ressent l'importance. En esser les Pauvres sont comme la pépiniere du genre humain L'expérience journaliere nous apprend que les

Pauvres ont certainement beaucoup plus d'enfans que les Riches: ainsi en plaidant la cause des Pauvres, c'est entrer dans les intérêts de tous les Citoyens. D'ailleurs, c'est du sein même de la pauvreté que sont venues & que viennent encore très-souvent des Familles ou Maisons très distinguées, tant à la Cour, qu'à la Ville. Car on n'a qu'à suivre les Généalogies en remontant jusqu'à leur premiere fouche, l'on trouvera fouvent dans la plus basse roture, l'origine de la Noblesse la plus distinguée & la plus illustrée *. Cela se démontre aisément par les pieces d'armoiries dont sont composés les écussons de quantité de ces Maisons; on y voit que ce sont les outils des métiers qu'exerçoient les Chefs de ces mêmes familles. De - là est arrivé que l'Eglise Electorale de Mayence a mis dans ses armes ou son blason, une roue d'argent; monument de la modestie de WILLIGISE, un de ses premiers Archevêques, qui choisit ces Armoiries pour faire souvenir qu'il étoit fils d'un Charron de

village

^{*} Voyez le Traité de l'Opinion, Liv. VI. pag. 117.

DES PAUVRES. 281 village *. De plus, les Armées ne sont composées presque que d'enfans d'artisans, de paysans & de pauvres. La Bourgeoisse se forme, tous les jours, de gens du petit peuple, qui s'élevent par leurs talens, leur industrie, & par l'étude, à des professions distinguées, soit dans le Négoce, soit dans la Magistrature. L'on a vû, de nos jours, des Laquais entrer dans les carosses de leurs Maîtres, dont ceux-ci étoient dépouillés par l'infortune. Si à tout cela l'on ajoûte que souvent les habitans qui peuplent & enrichissent les Villes, sont ceux de la Campagne, qui changent d'état comme de domicile; enfinque tous les Artifans & les Domestiques de l'un & de l'autre sexe se prennent parmi les Pauvres, pourra-t-onaprès cela douter de l'importance qu'il y a de veiller à la confervation de leurs enfans, pour remplir tant defonctions auxquelles la Nature les destine, & dans lesquelles les Lois, la Police & le bon ordre les souffrent & les autorisent pour l'utilité de toutle monde?

C'est donc rendre un service im-

* Ibid. pag. 120. Tome II.

portant à toute la Société, que de lui ménager des secours si étendus & si utiles; c'est pourquoi je vais ajoûter encore quelque chose à ce que j'ai déjà dit. Après donc avoir pour-vû par les vomitifs à mettrel'estomac en bon état dans les maladies des enfans, chez lesquels cet organe est particulierement en souffrance, l'on pratiquera les remedes convenables à la qualité de chaque maladie. Si ce font des convulsions, peut-être épileptiques, qui saisssent un enfant, on le soulagera sur le champ en lui faifant avaler, comme l'on pourra, de l'eau thériacale; & on lui frottera le nez & les tempes avec de l'eau de la Reine d'Hongrie. L'accès étant passé, on le mettra à l'usage des absorbans appropriés, surtout du succin préparé, & de la poudre véritable de gui-tete, aromatisée d'une petite goutte d'essence de gérosse, dans laquelle poudre on mêlera de tems-en-tems quelques atomes de theriaque celeste. D'autres fois on fera prendre à l'enfant quelques petites cuillerées d'in-fusion de *rhubarbe*, qui fera faite dans l'eau de *tilleul*. Si les accès s'opiniatrent, l'on tirera quelques onDES PAUVRES. 28

ces de sang au nourrisson, pour préferver au plutôt le cerveau de la congestion sanguine qui le menace. Enfin l'on aura une légere décocion de pivoine male, & de gui de chêne, pour lui en faire avaler habituellement de petites doses. On n'oubliera pas, dans tout cela, de faire usage de petits lavemens avec l'huile d'amandes douces.

Mais tout cela sera insuffisant, si LXXX. l'on ne pourvoit au lait de la Nour-Attenrice. Car comme dans les maladies le lair des adultes, c'est une ressource que des nourde les mettre aux bouillons seuls, & à l'usage des délayans, de même c'en est une des plus nécessires de réduire un nourrisson au seul lait de la nourrice, ayant soin de la nourrir elle-même d'alimens convenables, qui ne soient ni âcres, ni salins, ni vineux: car c'est à quoi sont obligées les nourrices, de s'assujettir au régime d'où dépend la bonne santé de leurs nourrissons. C'est donc à elles à se mettre à la place de leurs nourrissons, dans toutes les occasions où ces tendres enfans ne peuvent affez s'aider, par la difficulté qu'il y a à les faire boire. C'est pourquoi, com-

Aaij

LA MEDECINE me il s'agit ici de délayer beaucoup le fang des nourrissons, c'est à leurs nourrices à prendre des delayans, pour porter dans leur sang un véhi-cule convenable, qui ait en mêmetems les qualités propres à le corriger. C'est même une pratique qu'on ne fauroit trop recommander aux nourrices; parce que les vices capitaux qui regnent dans le sang des enfans malades, étant l'épaississement, la lenteur, & l'aigre, rien n'est si essicace, pour prévenir ces mauvaises qualités, ou pour les corriger, que les délayans, lesquels noyant cet aigre vicieux, rendent au sang sa fluidité naturelle. Je crois, pour cette même raison, qu'il seroit très important de conseiller aux nourrices de se mettre dans l'usage de ne pas boire de vin, & de boire chaude l'eau dont elles feront leur boisson ordinaire. Un délayant qui leur convient d'ailleurs très-régulierement quand leurs nourrissons sont sujets aux convulsions, c'est le petit-lait, où l'on aura fait bouillir la racine de pivoine male, & le gui de chéne; on pourra y mêler quelquefois un gros de poudre de guttete sur une pince de liqueur. Deux

ou trois verres d'un tel petit-lait, par jour, pourront détruire radicalement le fond du mal; furtout si les nourrices ont soin de prendre de tems-entems quelques verrées d'infusions de rhubarbe, aussi - bien que quelques gouttes d'elixir de propriete sans acide, pour insensiblement corriger la bile, que le méconium aura peut-être laissée âcre ou lixivielle, éloignée ensin de cet amer huileux qui fait le baume du sang, car l'élixir de propriété la corrige sans inconvénient, étant porté dans le corps d'un nourrisson par un intermede aussi innocent que le lait d'une nourrice.

Il n'est pas concevable avec quelle efficace le lait peut se charges de vertus des herbes, par exemple, & de tout ce qui se mange. Outre tant d'expériences connues là - dessus, on a l'observation des Bergers qui reconnurent la vertu du casse, lorsque leurs moutons avoient été dans les pâturages où se trouvoit ce fruit, & où ils le broutoient; car après cela ces Bergers s'appercevoient que leur troupeau étoit plus gai, plus dispos, & que les moutons & les brebis devenoient plus mutins les uns envers les

286 LA MEDECINE

autres. On voit donc par-là que le chyle, & par conséquent le lait, transporte dans les visceres les qualités

des alimens que l'on prend.

Une voie plus abrégée, en cas de besoin, que celle qu'on vient d'ouvrir, pour délayer & adoucir le fang d'un nourrisson, c'est de lui substituer une autre nourrice qui soit plus jeune, & dont le lait soit plus nouveau. C'est même entrer dans les vûes de la Medecine Naturelle, qui nous apprend que rien n'est si propre à porter dans le sang des jeunes enfans la fluidité qui lui convient pour pouvoir entrer dans les routes infinies de la circulation, que l'usage du colostrum, qui n'est institué qu'à cette intention. Et comme il se commet mille abus aux dépens de la santé des enfans, quand on les prive de l'usage du colostrum, pour luisubstituer les purgatifs artificiels, qui dérangent l'œconomie naturelle des fonctions, c'est un pareil abus que de multiplier mille remedes mal-faisans, souvent superstitieux, pour rétablir la fanté des enfans qui tombent en langueur ou en étisse. Car cette maladie n'ayant pour cause que l'épaisifisement du sang, qui tient étoupées toutes les capacités des arteres lymphatiques, un lait nouveau, bien frais, bien tempéré, & d'une jeune nourrice, est plus propre à atténuer & dégager le sang, & à lever toutes les digues ou les obstructions qu'il a faites dans les visceres & dans les glandes, que toutes les drogues sondantes, purgatives, mercurielles, &c. dont l'on abuse si étrangement dans ces sortes de maux.

Un autre erreur non moins capita-LXXXI. le dans la maniere d'élever les nour-Le tems rissons, c'est le parti qu'on prend de les Enles sevrer avant le tems ordinaire, fans. lorsqu'on les voit opiniatrement malades; de maniere qu'on leur fait un remede de leur ôter le lait, dans lequel tout seul la Nature a mis la fûreté de leurs vies. C'est déjà un malheur très-grand pour les jeunes enfans, que l'on ait réduit le terme de les allaiter à moins de trois ans. On n'a qu'à consulter à ce sujet la conduite des Anciens: L'on verra, par exemple, que sous la Loi de Moyse, les enfans des Prêtres n'étoient comptés parmi ceux que l'on nourrissoit des revenus du Temple, que lors-

288 LA MEDECINE qu'ils avoient trois ans*; de sorte, ce sembleroit, que comme les agneaux n'étoient recevables pour être offerts en facrifice, que lorsqu'ils avoient un an, parce que c'étoit le terme où la Loi trouvoit que leurs corps avoient acquis leur parfaite croissance, tout de même les jeunes enfans pe possible par le comme les agenfans ne passoient pour avoir acquis la persection de la formation dans leurs corps, pour être reçus à être nourris comme les Ministres du Temple, que lorsqu'ils avoient atteint l'âge de trois ans. C'est donc le terme où l'on avoit remarqué que la Nature avoit mis comme la derniere main à la formation des parties du corps. Ainsi c'est déjà un grand mal d'avoir abrégé ce terme pour sevrer les enfans: & peut-être est ce une des causes de la décadence où font tombées la santé & la vie des hommes d'aujourd'hui, qui ne sont venus moins vigoureux & moins vivaces que nos peres, que parce qu'on ne laise point prendre aux parties. originaires de nos corps leur parfai-te intégrité. Il est évident que ces

^{*} Paralipom. Ch. 31. X. 16.

parties n'ayant point eu le tems de développer suffisamment ou d'étendre les sibres qui en sont le tisse.

dre les fibres qui en font le tissu, elles n'ont pu parvenir au degré de ton, de force, ou de fermeté qu'elles auroient acquise, si on eût laissé pendant trois ans les nourrissons dans

l'usage du lait de leurs meres.

C'est que toute la vertu des nourritures dépend de la dustilité des sucs dont elles sont tirées. Par exemple, pour la fureté du maçonnage d'un édifice, l'on emploie moins un ciment épais & abondant, qu'une eau de ciment (parce qu'on l'y a fait diffoudre, pour mieux l'injecter jusques dans le fond le plus intime des joints des pierres:) De même l'adresse pour affermir les sibres des parties spermatiques ou originaires, c'est de ne les remplir que de sucs infiniment déliés, afin qu'ils foient plus ductiles. Le mal donc qui arrive de ce changement anticipé, est aisé à comprendre: il vient de ce que les parties nourricieres des chairs des animaux dont l'on nourrit les enfans que l'on sevre, en substituant les bouillons, les panades, & les soupes à la viande, à la place du lait, sont Tome II. Bb

LA MEDECINE des molécules nourricieres aussi peu propres à prendre dans le corps les arrangemens nécessaires pour la nutrition, que les molécules nourricieres du lait (furtout de celui des vraies meres-nourrices) y font rendues propres par leur nature. La nutrition est un épanouissement de parties, c'està-dire, un développement & en même-tems une dilatation lente & successive des bouches ou des diametres d'un million de petits vaisseaux, savoir, de ceux qui sont destinés à admettre dans leurs capacités les sucs nourriciers qui doivent s'y introduire, à mesure que les capa-cités s'ouvrent & se multiplient en se développant. Rien ne convient mieux pour cela que le *lait*: mais on ne peut dire de même des chairs des animaux. En effet, autant que le tissu originaire du corps d'un nourrisson est laiteux, autant est-il en conformité de nature avec le lait, & autant, par une raison contraire, se trouve-E-il d'une dissemblable condition avec celle des sucs qui viennent des chairs des animaux. Dans cette opposition si évidente, on s'apperçoit tout d'un coup à quels ralentissemens,

DES PAUVRES. 291 se trouveront exposés les sucs nourriciers: N'étant plus en proportion de volume avec les diametres des vaisseaux, ils donneront origine & matiere à mille stagnations fecretes, lesquelles s'accroissant à mesure que l'enfant se nourrira de ces sucs incongrus pour son âge, il s'en sera des congestions lymphatiques dans le fond des visceres. Ce seront donc des digues, qui arrêtant ou retard nt dans la suite les oscillations de la vertu systaltique, borneront trop-tôt la mefure des fibres nerveuses, & les corps, en conséquence, en deviendront plus petits, plus courts, moins longs, & moins étendus. Ne seroit ce pas la raison pourquoi les hommes d'aujourd'hui n'ont pas communément cette taille avantageuse telle que l'a-voient nos peres? Ce n'est pas tout. La circulation des sucs se trouvant à l'étroit ou renfermée dans des distances & des capacités plus ferrées, ce seront des occasions de mille mauvaises qualités sulphureuses, âcres, aigres & salines, qu'acquerront les Auides, lesquels se corrompent à proportion qu'ils sont gênés dans leurs cours ou dans leurs mouves

Bbij

292 LA MEDECINE

mens: Vitium capiunt, ni moveantur

aquæ.

Les raisons rapportées ci-dessus pour justifier les réflexions que l'on a faites sur l'attention due à la Medecine des Pauvres, & en particulier à celle de leurs enfans malades, reviendroient encore ici : car les causes de maladies qu'on vient de faire remarquer, étant communes à tant de personnes, la raison tirée de ce que les familles des Pauvres sont les féminaires du genre humain, montre évidemment l'importance de semblables réflexions qui se présentent ici. C'est qu'après tout ce qui vient d'être expliqué, il est démontre que la Medecine des enfans des Pauvres, est d'autant plus digne de l'attention des Medecins, qu'elle s'étend à tous les hommes, & à toutes les maladies, soit à celles qui dépendent de la partie blanche du sang, soit à celles qui dépendent de la partie rouge. Et c'estainsi que le fond de toute la Pathologie pratique, se trouve dans les entrailles des nourrissons ou des jeunes enfans, lorsqu'ils tombent en maladies, comme dans fon germe pour celles qui leur viendront enfrite.

Deux causes de maladies des Énfans, reconnues & avouées de tous les Medecins, sont la serosité & l'aci- Causes Made; c'est de ces deux sources qu'on ladies prétend que tous leurs maux pren- des Ennent leur origine. Ce principe éta-10. La bli, je demande s'il est une origine Sérosité. de ser sité plus manifeste, que le dérangement ou le vice de la lymphe nourriciere, qui tient ses altérations de la nourriture naturelle des enfans, c'est-à-dire, du lait? Ainsi rien ne mérite plus le soin de la Medecine, que l'attention que l'on doit avoir à ce que l'on ne donne aux enfans qu'un lait fait pour leur tempérament, c'est-à-dire, le moins susceptible qu'il se pourra de corruption, d'aigreur, ou de semblable vice. En conféquence de cette nourriture bienfaisante, les entrailles des adultes se trouvant remplies & comme prévenues par des sucs doux, fluides & légers, font précautionnées contre tant de maladies, qui ne sont, dans des âges avancés, que les fuites ou les productions d'un mauvais lait, que l'on a tiré de la mamelle d'une nourrice étrangere, ou malfaine.

Bbiij

294 LA MEDECINE

L'acide, cette cause banale de tous les maux, n'a point d'origine plus raisonnable, ni plus séconde, que celle de l'aigreur que les fucs laiteux prennent dans les corps des nourrissons. Car les impressions d'un lait corrompu laissant dans leurs entrailles (comme le lait fait dans les laiteries mal-propres) une odeur d'aigre, il n'en faut pas davantage pour enpoisonner le fang & toutes les humeurs qui en résultent. Mais une réflexion plus importante sur l'acide, c'est celle que nous présen e l'aigreur du lait corrompu dans le corps d'un enfant : il faut observer que cette aigreur est étrangere à la Nature, qui n'a point fait le lait aigre ou acide. Son Auteur, qui est Dieu même, n'est point cause de ce sondement de mort: Deus mortem non fecit, neque medicamentum exterminii. Mais ce suc si doux naturellement, prend l'aigreur par accident: car c'est en tombant dans l'inertie ou le ralentissement, par le retard où tombe la circulation, qu'il perd sa douceur, parce qu'il dégénere de sa consillance, & ainsi s'appesantissant il devient aigre. Voilà l'acide morbifique, qui

DES PAUVRES. 295 n'est point la cause originaire de la corruption du sang, puisque c'est l'effet du retardement de la circulation des humeurs, & de leurs stagnations ou croupissemens, qui occasionnent la corruption de ces sucs. Ce sera donc en étudiant les causes de toutes les maladies dans celle des maladies des enfans, que l'on se convaincra que l'acide morbifique n'est point la cause primitive des maladies, & qu'au contraire il faut la prendre dans le retardement de la circulation des humeurs ralenties dans les vaisseaux.

Ainsi c'est dans la Pathologie des LUNSILLA maladies des Enfans, que doit se rence de prendre la véritable idée de l'acide, l'Acide bien différente de celle de l'aigre; gre. Pathologie qui découvre une erreur affez commune dans la Medecine vulgaire, dans laquelle, fans démêler l'acide d'avec l'aigre, l'on attribue à l'acidité ce qui appartient à l'ai-greur. Cependant la différence est entiere entre l'une & l'autre; car le falin de l'aigre étant différent du salin de l'acide, il est évident que les remedes concentrans ou absorbans, dont il est tant fait mention parmi

B b iiii

les Praticiens, sont à tout le moins très-fautifs. Et en effet, les pointes des sels étant différentes dans l'aigre, des pointes des sels qui font l'acide, la concentration que l'on se propose doit souvent manquer; & par là on voit la cause des obstructions, que tant d'Auteurs avouent naître de l'ufage des absorbans, auxquels on attribue une vertu qu'ils n'ont pas dans la cure des maladies.

Il faut conclurre de tout ce que je viens de dire, que l'acide pris dans son sens naturel, est une qualité mûre, ou un état de maturité & de perfection dans la formation des mixtes: au lieu que l'aigre est une qualité ou un état de crudité dans les mixtes qui n'ont pas encore atteint le développement qui doit faire leur maturité; telle est l'aigreur du verjus, & de tous les fruits qui ne sont pas mûrs: ou bien c'est un état de décomposition, par où les parties d'un mixte tombent dans la défunion, ce font les sels résous, ou la résolution des sels, salium fluor; ce qui est le fracedo ou la chûte en corruption d'un mixte, dont les parties se déconcertent; état qui est la qualité

DES PAUVRES. 257 que contractent les laitages, quand

ils tournent à l'aigre.

Ces notions aident à faire conce-Remarvoir comment il arrive qu'un acide ques sur en corrige un autre, suivant la ma-les effets niere vulgaire dont on pense en Me-des dans decine. En effet le citron, l'orange, les malales limons, quoique manifestement acides, corrigent, de l'aveu de tous les Medecins, la cause des fievres attribuées à l'exaltation d'acides dans le sang ou dans les humeurs; & les limonades minérales, aussi - bien que les teintures de roses, &c. qui se font avec l'esprit de vitriel, prouvent cette vérité. Mais les acides qui corrigent font naturels, & ceux qui font corrigés sont des altérations accidentelles, qui doivent leur origine à un état de corruption. Il ne faut pas encore oublier l'usage du vinaigre, qui fut tant en recommandation dans la pratique de Sylvius de Hollande; & tous les bons effets que des acides produisent sur d'autres acides, ne viennent que parce que les acides minéraux étant tels de leur nature, ni altérée, ni corrompue, ils communiquent de leur vertu, qui est naturellementastringente, aux parties

298 LA MEDECINE des sucs qui sont devenus tels par corruption, c'est-à-dire par la résolucion ou la désunion de leurs molécules. C'est donc une decomposition, qui seroit comme une atonie dans les fluides (parce qu'en effet ils ont des fibres organiques), lesquels se trouvent ensuite rétablis dans leur ton, lorsque leurs parties se sont rapprochées & remifes dans leur arrangement naturel. Ainsi la vraie place des absorbans ne se trouvera bien pour la cure des maladies, que quand l'on aura des preuves que ce sont des corps reconnus propres à justement recevoir dans leurs porosités, les sels morbifiques qui tenoient en désunion les sucs ou leurs principes. De-là vient la certitude du quinqui-na pour la guérison de certaines sie-vres. Mais les essets de tous les autres absorbans n'ayant point par de-vers eux ce fond de certitude dans leur application, rien n'en découvre si évidemment les dangers, ou du moins l'inutilité, en bien des occalions.

La Revre Ces réflexions générales sur l'acide de ladendes maladies, nous ramenent natutition dans les rellement à l'examen particulier de

Enfans.

DES PAUVRES. 209 ces mêmes acides dans les maladics qui sont propres aux Enfans. Celles qui les exposent à des dangers plus grands, ou à des accidens plus graves, sont toutes les sortes de fieures qui attaquent ce jeune âge. Une fievre de ce genre est celle de la dentition, ou de la sortie des dents : car cette maladie, suivant la remarque d'un très-savant Medecin *, doit être comparée à la mue des oiseaux, lorsque les plumes leur percent la peau, soit pour en changer quand ils les ont portées pendant quelque tems, soit quand elles leur naissent pour la premiere fois. Alors ils paroissent dans un état de souffrance & de tristesse, de sorte qu'ils ne chantent plus s'ils avoient commencé à le faire; ainsi tout marque en eux une espece de fievre. Or la sortie des dents dans les enfans, ressemble parfaitement à la sortie des plumes dans les oiseaux; avec cette dissérence, qu'une dent qui pousse est comme une cheville osseuse, qui a à écarter les côtés de l'alvéole, ensuite les fibres de la chair des gencives, & finalement les bords

du calyce formé par cette chair, que

^{*} LISTER.

200 LA MEDECINE la dent doit encore écarter dessus la superficie de la gencive, pour se faire jour & se ranger dans la mâchoire. Est il une maladie qui appartienne plus aux solides? Et c'est aussi la remarque d'un grand Praticien *, qui fait là dessus cette observation. Ainsi cette maladie est des plus inflammatoires; & il ne faut pas après cela s'étonner si la fievre, les douleurs, les convulsions, &c. accompagnent la fortie des dents, suivant la remarque d'HIPPOCRATE dans ses Aphorismes. Après toutes ces observations, il est évident que les différens symptomes qui accompagnent la sortie des dents, ne sont rien moins que les témoins ou les fignes de cette fievre particuliere. On l'attribue cependant, sans hésiter, à l'acide du sang ou des humeurs; & voilà précisément la raison pourquoi cette maladie trouve si peu de secours dans cette Pathologie. Ils seront donc plus sûrs, ces secours, en traitant la sortie des dents, de la même maniere que l'on va traiter les sievres des enfans.

^{*} BAGLIVI,

DES PAUVRES. 201

Les Auteurs qui traitent les mala-Les caudies des Enfans, se débarrassent toutses des d'un coup des causes qui font leurs sievres des les attribuant à l'acidité fans. des humeurs; &, en conséquence, ils conseillent de leur faire prendre abondamment des absorbans, qu'ils regardent comme les spécifiques des sievres des enfans. Mais cette Pathologie est-elle conforme à la vérité de ce qui se passe dans le corps d'un enfant qui a la fievre? L'exemple qu'on vient de donner de la fievre que cause la sortie des dents, donne une idée bien différente des causes des maladies des Enfans.

La violence d'un corps solide, qui est la dent naissante, laquelle perce à travers la chair la plus dense qui se trouve dans le corps humain, excite une sievre des plus cruelles. L'action violente de ce solide est semblable aux efforts de la dilatation qui se fait des diametres ou des capacités de tant de millions de vaisseaux, qui ont à s'ouvrir par la croissance du corps d'un ensant. Ce sont toutes parties nerveuses-membraneuses, dont les sibres, ou leur contractilité, sont forgées, pour obéir à la dilatation qui

302 LA MEDECINE s'opere par tout le corps, & dans tous les vaisseaux qui le composent. C'est donc un état spasmodique, universellement douloureux, dans lequel font les jeunes enfans qui ont la fievre. Si après cela l'on fait réflexion que les ressorts des fluides cro sfant à proportion que les solides s'épanouissent ou se développent, le sentiment de rénitence des solides contre les fluides, qui se fait en tant d'endroits tout à la fois, ce double effort n'est il pas suffisant pour donner la fievre à des corps si tendres? Car de là viennent des oscillations multipliées par leur nombre, ou accrues par la nature des parties qui sont en travail. Les efforts d'une Natureainsi excitée, qui sont les causes naturelles des fievres en général, nous donnent aussi la véritable notion de celles qui attaquent les enfans. Les fluides y ont cependant bon-ne part; car c'est la lymphe nourriciere que produit le lait. Les corps des enfans prennent leur croissance de cette lymphe; parce que c'est par l'intromission de ces parties dans tous les petits vaisseaux vésiculaires qui composent le tissu de ces jeunes

DES PAUVRES. corps, & par la dilatation de ces vaiffeaux, qui se relevent ou se gonssent, que se fait la nutrition. Or toutes ces dilatations de vaisseaux, qui se sont insensiblement pour opérer la nutrition naturelle, venant à se faire forcément, elles deviennent sensibles. douloureuses ou morbifiques. Cela se manifeste quand cette lymphe nourriciere est trop abondante, ou trop élastique; & l'on voit arriver l'un ou l'autre de ces deux cas, lorsque l'on nourrit les enfans, ou trop abondamment, ou d'alimens trop succulens; ou bien quand on leur sait boire du vin, ou chose semblable. Alors cette lymphe rendue ou bouffante, ou trop élastique, devient capable de soulevemens, qui en maniere de vibrations, se portent contre celles des arteres. De-là résultent des oscillations contre nature; & ce sont-là les causes, & en même-tems les matieres de fievres.

L'indication donc pour la cure des l'axier fieures des enfans, est simple & aisée niere de à comprendre, quoiqu'elle soit dou-traiter ble. D'une part il s'agit de soustraiter vres des re, & d'une autre il faut réprimer le Enfans. boussement de cette lymphe, en di-

304 LA MEDECINE minuant son volume, & en affoiblisfant son élasticité. Par ce double moyen l'on guérit ces fievres, fans même en excepter celle de la fortie des dents. La faignée en effet se trouve d'une telle efficace pour la guérison des sievres des enfans, qu'une palette de sang les termine quelquefois en peu de tems; ayant soin d'ailleurs que la nourrice modere la quantité de lait qu'elle donne à son Rourrisson, & qu'elle lui ôte la bouillie, en substituant à cette double foustraction l'usage du petit-lait, dont elle lui fera boire aussi souvent qu'elle pourra. L'usage des lavemens aidera le bon effet du reste.

Les absorbans passent pour le remede spécifique contre ces sievres. Je ne vois pas non plus qu'on doive les exclurre: Sera-ce parce qu'ils concentreront les acides, ou qu'ils en engaineront les pointes? Indépendemment de cet effet, dont peutêtre on leur fait trop d'honneur, ils ont des propriétés qu'il ne faut pas négliger. 1°. Ces remedes étant, de Leur nature, des molécules pesantes,

ils agissent d'abord par leur gravitation sur les membranes de l'estomac.

DES PAUVRES. 305 & ils en arrêtent les irritations convulsives; ensuite, passant dans les vaisseaux & dans les sucs nourriciers, ils s'interposent entre les globules du sang, & se mêlant dans les sibres de sa partie blanche, ils enraient, pour ainsi dire, les uns & les autres, en arrêtant furtout la volubilité de ces globules. Par-là fe calme le trouble des fluides; & en même-tems le ressort des parties étant diminué, c'est ce qui fait l'heureuse opération des absorbans, qui deviennent ainsi des febrifuges, des sedatifs, & des anti-spasmodiques. 2°. Le quinquina & la cascarille étant des absorbans, ils fe mêlent très-à-propos avec les abforbans ordinaires, soit en poudre, soit battus & infusés dans l'eau, & la vertu absorbante n'y est aucunement détruite; au contraire, le fébrifuge en devient beaucoup plus fûr pour la cure de toutes les fievres. Il y a cependant une fievre fort finguliere, qu'un grand Medecin * fait observer; il l'appelle le pourpre des enfans (purpurea efflorescentia): mais en même-tems il avertit, que malgré ce nom odieux de pourpre, cette

^{*} ETMULLER. Tome II.

306 LA MEDECINE fievre n'est d'aucune mauvaise suite; de maniere qu'il est rare que les nourrices prennent là-dessus des conseils, parce que cette sorte de pourpre se dissipe de soi-même.

Quatre maladies autorisent la Pathologie humorale dans les maladies des enfans; parce que les glaires, la serosité, la lymphe, & semblables productions d'une lymphe viciée, dé-notent manifestement l'abondance d'humeurs & d'acides qui dominent dans les enfans, par tous les symptomes qui accompagnent ou qui suivent ces maladies. Ce sont de toux plus ou moins convulsives, qui ont fait donner à celle qui est familiere aux jeunes enfans, le nom d'architoux, pour ainsi dire, (pertussis) ou de toux maîtresse, maladie très dangereuse pour les ensans qui en sont attaqués; la seconde maladie ce sont les vers; la troisseme, les aphthes; & la quatrieme, les affections galleuses, qui désolent si souvent la santé de ces jeunes corps.

fans.

Cette toux tient de si près aux hudes En- meurs, qu'il est rare qu'elle ait son premier siège & son origine ailleurs que dans l'estomac. Il n'en est donc

DES PAUVRES. 307 guere qui mérite mieux le nom de toux stomacale, que celle de jeunes enfans. Aussi un grand Praticien * conseille-t-il de ne jamais perdre de vûe le vice de l'estomac dans cette maladie, si l'on veut en obtenir la guérison. La sterteur ou le sissement qui se fait entendre dans l'estomac de ces enfans, donne à connoître l'abondance des phlegmes qui l'occupent; & la preuve que c'eit dans ce viscere que séjournent ces glaires ou viscosités, c'est que le vomissement les évacue, & assure l'esticace des autres remedes. Ce n'est pas que la poitrine n'ait quelque part dans cette sterteur : mais ce n'est point en premier; c'est seulement parce que l'estomac se trouvant en sympathie avec la poitrine, celle-ci partage la cause de la toux stomacale, comme le diaphragme partage avec l'estomac la cause du hoquet. Le siège donc de ces maladies se trouvant dans l'estomac, il se communique avec la poitrine & avec le diaphragme, par le moyen des ners & des membranes. C'est pourquoi le convulsif se

^{*} WALDSCHMIDT.

208 LA MEDECINE trouve si intimement mêlé avec l'humoral dans les toux stomacales.

Toux.

C'est aussi la raison pour laquelle La cure l'usage des vomitifs, proportionnés à l'âge, est si fort recommandé pour la guérison de l'architoux des enfans. Ces remedes rendent efficaces ceux que l'on donne ensuite, comme les anti-spasmodiques, tels que sont la poudre de guttete, le gui de chêne, &c. Cependant un fage Praticien * avertit, & l'expérience le confirme, que la saignee est d'une nécessité indispensable pour empêcher l'enfant d'étouffer. Moyennant ces précautions, on parvient à guérir cette maladie, en faisant surtout un grand usage de l'huile d'amandes douces, & du blanc de baleine, en maniere de lohoch; de la décoction de racine de pivoine; des infusions d'hyssope, de capillaires, de fleurs de pas - d'ane; fans oublier surtout à régler le régime de l'enfant, & de la nourrice.

Cette précaution est encore essen-XC LaMala- tiellement nécessaire pour la cure des die des vers; car aucune maladie ne donne vers. tant à foupçonner l'abondance d'un

^{*}SYDENHAM.

DES PAUVRES. 309 chyle ou d'une lymphe nourriciere pourrissante ou aigrie, que la mala-die des vers. La mauvaise coûtume qu'ont les nourrices de donner à leurs nourrissons trop souvent à tetter, ou bien de leur donner trop de bouillie, ou même quelquefois de la soupe à la viande, jette ordinairement les fondemens de cette maladie. Car tant de sucs surabondans dans l'estomac & dans les intestins, s'y alterent évidemment par leur aigreur, dont les haleines de ces enfans sont de sensibles témoins, par l'odeur d'aigre qu'elles sont sentir, &c que porte avec soi tout ce qui sort de leur corps : C'est ce qui donne le tems & l'occasion à la vermination, c'est-à-dire, au développement des germes' d'insectes répandus par tout l'Univers dans la plupart des alimens, & particulierement dans les laitages. Car s'il est un exemple de la Pathologie animée (Pathologia animata), telle que l'a traitée si savamment un grand Medecin*, il se trou-

^{*} CHRETIEN LANGE, Professeur en Medecine à Leifsic. Ce Traité a été imprimé en latin à Francfort sur le Mein, en 1688. in-4°. avec tous les autres Ouyrages de cet Auteur.

310 LA MEDECINE ve bien sensiblement dans la maladie des vers, où ils paroissent manifestement s'éclore dans l'estomac & dans les intestins, comme dans leurs matrices. En effet il naît, dans ces endroits, des millions de petits animaux, qui sont toutes les sortes de vermisseaux qui se font voir dans les enfans, soit qu'ils en vomissent, soit qu'ils les rendent par les selles: Car l'on sait sous combien de dissérentes formes, plus monstrueuses les unes que les autres, se montrent ces vers. On en distingue de trois especes principales, les vers lombricaux qui sont longs & rouge-pâles, & qui ressemblent un peu aux vers de terre, les vers ascarides, & les cucurbitins. Il y a encore une quatrieme espece de vers, qu'on appelle le solitaire, qui est long & plat, & quelquesois velu; mais celui-ci attaque plus fréquemment les grandes personnes & se voit bien plus rarement dans les enfans.

Les lombricaux s'engendrent dans le corps humain de très-bonne heure, car on en voit quelquefois aux plus petits enfans. L'usage des alimens de mauvaise digession & qui

DES PAUVRES. 313 tournent aisément à l'aigre, & à une alcalescence pâteuse, comme la trop grande quantité de boulie, ou de panade que les févreuses donnent avectrop de complaisance, les pommes, les gâteaux, les biscuits, qu'on leur présente sous prétexte de les amuser; tous ces alimens, dis-je, lorsqu'ils viennent à se corrompre dans un estomac si délicat, sont autant de couches propres à faire éclorre les principes de ces insectes, dont l'origine est encore affez inconnue, à leur donner de l'accroissement, au point que par leur nombre & par leur grandeur, ils tourmentent misé-

On reconnoît bien-tôt leur prefence par la couleur pâle & plombée des enfans, par un appétit défordonné qui les porte à manger toute forte d'alimens de la plus mauvaise espece & en grande quantité; par l'amaigrissement du visage & de leur membres, tandis que le ventre devient gros à proportion que les autres parties diminuent; par les vents & les rots aigres qui leur échappent, par la démangeaison continuelle qu'ils ont au nez au point que quel-

rablement ces innocentes créatures.

312 LA MEDECINE ques-uns se l'écorche & le mettent tout en sang : ensin par quelques mouvemens convulsis épileptiques, & par des sievres ardentes & vermineus qui leur survient quelquefois.

Si les vers sont dans une quantité & dans un nombre considérable, ils suçent toute la substance chyleuse la plus subtile qu'ils rencontrent dans l'eltomac & dans l'intestin duodénum; car c'est dans ces deux visceres que les lombricaux établissent ordinairement leur demeure : ils en privent par conséquent le sujet, qui ayant besoin de nourriture, desire de nouveaux alimens, jusqu'à ce que les vers étant rassassés, le chyle passe dans les veines : mais il est mêlé avec tant de parties grossieres qui restent de cette grande quantité d'alimens à demi digérés, qu'il est bien dissicle qu'il vienne à sa persection, ce qui produit l'engorgement des glandes lymphatiques dubas-ventre, & le dévoiement continuel qui tourmente ces pauvres malheureux.

Les ascarides sont une autre sorte de vers blancs & longs de quelques lignes, qui s'engendre dans l'intestin

reclum,

pes Pauvres. 313 rectum, & dans le colon, & incommode le malade par un chatouillement & une irritation incommode aux environs de l'anus.

Les signes qui annoncent les ascarides font, outre cette demangeaifon continuelle au fondement, qui cause souvent des défaillances & des syncopes, un amaigrissement du basventre, & une chaleur extraordinaire. Cette demangeaison provient du mouvement de ces vers, de la délicatesse des parties où ils séjournent; car il ne faut pas croire, comme l'a prétendu Mercurial, & après lui beaucoup d'autres, que les gros intestins ne soient capables que d'un fentiment foible & fourd; on a la preuve du contraire par les tourmens de la colique, qui se font sentir dans toute l'étendue de l'intestin colon, & par les douleurs aiguës que caufent dans le rectum les hémorrhoïdes, & les vents qui s'y renferment.

Il est assez difficile de chasser entierement les ascarides, & cela par plusieurs raisons: la premiere, c'est que ces animaux étant éloignés de l'estomac, les remedes qu'on peut prendre par cette voie ont changé

Tome II.

de nature & perdu beaucoup de leur qualité, avant qu'ils soient parvenus à l'endroit où sont ces vers. La seconde est que les ascarides sont enveloppés dans des humeurs visqueuses qui empêchent l'action des remedes. La troisieme est que ces vers montent quelquesois jusques dans le cœur; or ce boyau étant sait à-peuprès en cul de-sac, les ascarides s'y tiennent comme retranchés & presque hors de prise des remedes qu'on peut injecter par le fondement.

Les vers cucurbitains sont courts & plats comme des semences de concombres, ou semblables à de petites soles; ils gagnent principalement les émonctoires des glandes qui se déchargent dans les intestins, causent quelquesois des abscès au soie, & se logent dans la cavité de l'ulcere, les signes de leur existence sont encore sort équivoques, & ils sont

aussi très-difficiles à expulser.

La meilleure maniere de venir à bout des vers lombricaux, est de commencer par les chasser avec des purgatifs résineux, comme le jalap & la scammonée & la rhubarbe données

dans des doses convenables.

DES PAUVRES. 31

Outre que ces remedes sont absolument ennemis des vers, c'est qu'ils entraînent toutes les ordures qui croupissent dans les entrailles & qui entretiennent ces insectes: l'usage de l'huile d'amandes douces, ou de l'huile de noix pris tous les jours à la dose d'une cuillerée les fait périr en leur ôtant la respiration: mais il faut encore employer d'autres remedes pour rétablir les parties affectées,

comme nous le dirons ci-après.

Il vaut mieux, comme on l'a dit plus haut, attaquer les ascarides par embas, à cause du grand éloignement où ils sont des premieres voies, qui ne permet pas aux remedes d'exercer fur eux leur action. Pour cet effet un des meilleurs remedes, est de mettre dans le fondement un suppositoire de coton, trempé dans du fiel de boeuf, ou dans de l'aloès diffout. Une chose que j'ai prescrit avec fuccès à plusieurs malades, étoit d'introduire dans le fondement un petit morceau de lard lié avec un bout de fil, & de l'y laisser quelquetems, & quand après cela on venoit à le tirer, il étoit tout rempli de ces vers. Au lieu de lard, on peut met-

Ddij

316 LA MEDECINE tre aussi de vieille viande salée: des clysteres de décoction de gentiane, de petite centaurée, d'absinthe, de tanaise, de camomille, sont aussi trèsbons contre les ascarides, surtout si on y joint une bonne quantité d'huile ou quelque peu de dissolution d'aloès ou de confection d'hyera picra; aux plantes nommées ci-dessus, on peut substituer l'auronne, la santoline, le coq de jardins , l'aristoloche , la persicaire, le fenouil, les semences de coriandre battues dont on fera des clyfteres qu'on injectera en petite quantité, comme de trois ou quatre onces pour que le malade les puisse garder plus long-tems.

L'usage des amers est naturelle-La cure ment ce qu'il faut pour aller au sond de cette du mal : c'est pourquoi, toute précaution gardée, tant pour la quantité que pour la sorte d'amers, ce sont les remedes spécifiques pour détruire radicalement la cause ver-

détruire radicalement la cause vermineuse. La rhubarbe toute seule remplit parfaitement cette indication. L'on en fait des infusions légeres, dont la noutrice elle-même doit user, si l'ensant est à la mamelle : sinon, l'on en fera prendre habituellement

DES PAUVRES. 317 & souvent à l'ensant, en même-tems qu'on le tiendra à un régime sobre & frugal; car c'est surrout dans les maladies des jeunes enfans, que l'on peut assûrer hardiment que le manger est la cause des maux qui leur arrivent. Or la rhubarbe combat directement cette cause; car en mêmetems que par sa vertu altérative, amere & absorbante, elle détruit les aigres, & porte du baume dans le chyle, elle est légerement purgative, & ainsi elle entraîne par les selles, les sucs pourrissans, qui servent comme de nids, de pâture, ou de matériaux à la vermination. Ce remede sera précédé de quelques petits vomitifs; après quoi l'on pourra se ser-vir quelquesois du mercure - doux, dont on mêlera quelques grains avec des absorbans; ou bien du mercure orud lui - même, infusé pendant la nuit, à la dose de quelques gros, dans l'eau de galega. C'est un remede célébré par toute l'Italie, où il est en réputation sous le nom de l'illustre M. Boyle, parce que c'est sous ce nom qu'on le distribue.

Les aphthes, dans le langage vul-XCII. gaire, font des ulceres qui occupent thes. D d iij

la bouche, les levres, & l'œsophage des enfans. Mais c'est mal parler, dit un savant Auteur *; car ce sont de véritables escarres. Et un autre grand Medecin fait observer, que ces escarres occupent les extrémités des excrétoires des glandes, qui font si nombreuses dans la bouche; c'est pourquoi le nombre des aphthes devient quelquefois si grand. Il y en a qui prétendent que c'est la disposition mollasse de ces jeunes corps trop humides, qui fait ces hulcérations, parce qu'ils abondent en sérofité. Mais le caractere des aphthes qui attaquent aussi les adultes, comme les femmes grosses, & les rateleux (lienofi) suivant l'observation d'HIP-PUCRATE, découvre une vraie malignité dans l'humeur lymphatiquesalivale, qui fait les aphthes dans les enfans. Car outre que les aphihes des adultes occupent tout le canal depuis l'œsophage jusqu'au dernier des intestins, les symptomes qui les accompagnent, n'obligent à rien moins qu'a en venir à l'opium même, comme en avertit un célebre Prati-

^{*} DOLEUS.

cien (a). Il est à observer d'ailleurs que la sievre cause souvent les aphthes, & que celles mêmes qui sont les plus opiniatres, sont entretenues par un sond de sievre. C'est la raison pour laquelle un autre grand Praticien (b) avertit, qu'il faut alors en venir absolument au quinquina. De tout cela on doit conclurre, que les aphthes dans les enfans ne sont aussi mauvaises qu'elles le sont dans les adultes, que parce que les sels sont moins exaltés dans le sang des enfans que dans celui des adultes.

Au furplus, le fond d'une telle XCIII. lumeur donne à comprendre qu'il La cure faut bien se garder dans la cure des Aphthas, de se borner à quelques remedes topiques; mais qu'il faut trèsfoigneusement veiller au lait de la nourrice, & au régime qu'elle fait garder à son nourrisson. Le petit-lait convient parfaitement à l'enfant, tandis qu'on lui diminuera le lait de sa nourrice; & celle-ci ne sauroit trop boire d'eau d'orge & de réglisse, pour dessaler son lait.

maici ion iait.

Cela supposé, le remede le moins

(a) RIVIERE. (b) SYDENHAM.

D d iiij

LA MEDECINE équivoque pour appliquer sur les aphthes, c'est le suc aqueux de joubarbe, mêlé & cuit ensemble en parties égales avec le lait, pour en imbiber avec une plume les endroits ulcérés. C'est le remede de M. BOXLE; il y ajoûte un peu d'alun de roche, quand le mal est opiniatre. Mais ce que recommande fortement un savant Medecin cité ci-dessus *, c'est d'être extremement réservé sur la purgation dans cette maladie : autrement on risqueroit de mettre le comble au mal; parce que le coursde-ventre y est très - pernicieux, & qu'il est une suite des purgatifs, qui attirent cet accident mortel.

XCIV. Les ophfans.

Les affections galleuses trouve-Les opn-thalmies roient ici la place qu'on leur avoit des En-des linée, si d'autres affections congé-fans. neres aux aphthes, ne venoient la préoccuper. Ce sont les affections ophthalmiques, qui tourmentent quelquefois si cruellement & si long-tems les jeunes enfans Elles sont, de même que les aphihes, des fluxions séreuses; & elles prenn nt de même leur origine dans le genre glandu-leux, c'est-à dire, dans les glandes

^{*} Dolæus.

DES PAUVRES. des yeux. Ce font donc des ophthalmies plus ou moins humides, plus ou moins inflammatoires, plus ou moins douloureuses; parce que souvent elles tiennent bien plus du larmoiement cuisant & brûlant (qui est l'épiphora des Grecs), lequel donne des cuissons insupportables à ces pauvres enfans. C'est l'abondance de lymphe qui se porte naturellement au cerveau des enfans (laquelle, à cause de cela, leur rend la tête plus grosse à proportion des autres parties du corps), & qui s'engage dans les glandes des membranes des yeux. Là, par le séjour de cette humeur, se fait l'acrimonie qui pique & brûle ces membranes ton pique & brûle ces membranes, tandis que d'ailleurs les diametres des fécrétoires lymphatiques venant à fe dilater, reçoivent dans leurs capacités la partie rouge du fang; ce qui alors change l'épiphora en vraie ophthalmie, ou inflammation des yeux. C'est souvent le sondement des taches, des nuages, des obfcurcissemens, enfin des aveugle-mens, qui arrivent & restent à ces enfans, si l'on manque à prévenir ces malheurs.

322 LA MEDECINE

mies.

La faignée, qui est, comme le La cure pense un célebre Medecin*, le spéophthal-cifique dans l'ophthalmie, doit être pratiquée, si l'on veut voir le succès des autres remedes. Ici, comme dans dans toutes les autres maladies des enfans, on voit échouer les remedes, si l'on néglige de pourvoir à l'intérieur du corps. Les absorbans, la boisfon de petit lait, quelques gorgées d'infusion légere d'euphraise en maniere de thé, les lavemens pour lâcher le ventre, (circonstance si nécessaire, suivant l'avis d'HIPPOCRA-TE, pour la cure des ophthalmies) tout cela doit précéder ou accompagner les topiques, auxquels on a coûtume de trop déférer dans les maux des yeux. La pulpe de pomme cuite dans l'eau, détrempée avec de l'eau-rose, où l'on aura battu un blanc-d'œuf, convient ici parfaitement; ou un petit cataplasme bien léger, sait avec la mie de pain, le lait de la nourrice, & quelques grains de safran, ou bien le lait même de la nourrice, rayé dans les yeux du nourrisson. Quelque collyre trèsléger, composé, par exemple, avec

^{*} PITCARNE.

DES PAUVRES. 323 l'eau-rose & les trochisques blancs de Rhasis, étuvant d'ailleurs très-souvent les yeux & tous les environs avec de l'eau chaude. Enfin, l'inflammation ou la douleur étant trop vive, l'on fera rayer, deux ou trois sois le jour, dans les yeux malades, du sang tout chaud d'un pigeon. L'application derriere les oreilles d'un vesicatoire très modéré, pourra trouver sa place: Ensin, celle d'un cautere à la nuque du cou, pour achever de tarir le fond de ces productions féreuses, pourra être employée pour terminer cette cure, & préserver les enfans de rechute dans ces maux d'yeux; parce que les cauteres réussissent singulierement bien dans cet âge, & pour ces maux.

Les affections galleuses, quelque XCVI. nom qu'on leur donne, sont une fortes de maladie à éruptions. Elles de fans, & mandent une précaution principale, re de la à laquelle cependant l'on manque traiter. très-souvent dans la cure de la galle, surtout de celle des enfans: Car l'on n'est occupé que de dessécher ou éteindre les pustules de la galle, lesquelles étant la voie par où se fait la depuration du sang des ensans,

3.24 LA MEDECINE qui jette par-là son écume, rien n'est plus pernicieux que de supprimer avant le tems ces excrétions. C'est pourquoi l'on ne sauroit trop recommander aux nourrices, de n'applipliquer rien fur les visages galleux de leurs nourrissons, jusqu'à ce que la Nature ait achevé sont travail. Cependant on la soulagera, en modérant surtout le régime de l'enfant, qui abonde dans cette maladie en fues nourriciers superflus. Il faut en même-tems faire fuçer à l'enfant du sirop de roses pâles simple, mêlé avec un peu d'huile d'amandes douces; & cela toujours sans perdre de vûe l'avertissement d'un grand Medecin Chirurgien *, qui recomman-de sévérement la retenue sur les remedes extérieurs dont on se sert communément pour la cure de cette maladie; parce que de l'indiferétion à appliquer des drogues fur les vifages galleux des enfans, arrivent des epilepsies, & souvent toutes les insir-mités qui surviennent dans le jeune âge. Cette précaution exactement prise, l'on se réglera, pour l'applica-

^{*} EABRICE DE HILDEN.

DES PAUVRES. 325 tion des remedes sur les visages de ces enfans, par l'état où paroîtront les pustules. Si elles sont enflammées, douloureuses & siévreuses, alors il faut, sans différer, saigner l'enfant; car ces accidens, & encore bien d'autres, n'arrivent aux plus jeunes enfans, qu'à raison d'une plethore ou d'un excès de sucs dans les vaisseaux. C'est que n'y trouvant pas assez d'espace, ni affez d'étendue dans des capacités aussi bornées qu'elles le font dans d'aussi petits corps, ces fucs superflus s'accumulent; & alors, par les congestions plus ou moins phlegmoneuses, ou par les stases qui s'en forment, ils attirent des douleurs, des anxiétés ou des inquiétudes cruelles, dans lesquelles on voit de pauvres enfans. A la saignée l'on joindra l'usage intérieur du petit-lait, & l'usage extérieur de l'eau d'orge, ou seule ou mêlée d'un peu de trochisques blancs de RHASIS, pour en étuver sobrement & légerement le visage de l'enfant. Si ces pustules fournissent trop de suppuration, il faut avoir recours à l'application de quelques detersifs anodyns - tempérés; comme, par exemple, la crême

326 LA MEDECINE très-fine de lentilles, ou d'orge, ou bien la crême de lait, où l'on mêlera un peu de craie de Briançon. Enfin, si ces pustules sont trop seches, il faudra les toucher délicatement avec un peu dhuile d'amandes douces, on bien avec le lait tiede où l'on aura mêlé très-peu de safran; ce qui fait encore mieux. Mais lorsqu'on aura réprimé tous les accidens par les moyens convenables, on pourra pafser à quelque chose de décisif pour la cure de la galle. Pour cet effet, on étuvera les pustules avec de l'eau d'orge, où l'on aura sait bouillir un peu de seurs de soufre. Au reste, l'on aura soin de purger doucement l'en-fant, ou par le sirop de roses pales simple, ou par celui de chicorée composé de rhubarbe, ou en lui faisant avaler assidument de l'huile d'amandes douces, avec du sirop-violat.

J'aurois traité en cet endroit du mal ordinaire & si terrible pour les enfans, qui est le chartre, ou le rachitis: Mais, comme j'ai été obligé de placer cette maladie ailleurs, où il a fallu faire comprendre la part si grande qu'a la partie blanche du fang en bien des maux, il seroit inutile

de rien répéter ici sur cette maladie.

Voilà à peu-près tout ce que j'a-xcvii. vois à dire de plus important sur les Letems Maladies des Enfans. Mais tous les anquel Auteurs qui ont traité de ces mala-sevrer dies ont oublié de parler de l'occa-les Ension qui attire une infinité de maux aux enfans, au sortir du lait de leurs nourrices. C'est, comme je l'ai déjà dit ci-dessus, la malheureuse coûtume que l'on a de ne pas faire attention au tems propre pour sevrer les enfans: Cela se fait souvent très-prématurément; car, fuivant la décifion d'un respectable Praticien * de l'Ecole de Paris, on ne devroit pas faire tetter les enfans moins de deux ans & demi. Au mépris d'une si sage observation, & si sûre pour la fanté à venir des enfans & des adultes, l'on sevre les enfans, sur les moindres prétextes, à douze ou quinze mois; &, pour l'exécuter, l'on s'en repose sur les soins ou l'intelligence grossiere de femmes sans science, sans réflexion, sans éducation, & qui font du sevrage des enfans une

^{*} Ballonius, Epidem. Lib. I. pag. 8.

328 LA MEDECINE espece de métier pour gagner leur vie.

Cependant c'est cette circonstan-XCVIII ce qui est la plus importante pour la vie & pour la santé des enfans. Car xions tur duite de c'est du moment qu'ils sont sevres, la pluque commence la formation de leurs part des Sevreucorps. C'est alors que s'établissent fes par les fondemens de la fanté de leurs rapport aux Encorps, & de celle de leurs esprits, fans. dont les fonctions sont si étroitement liées à la disposition des corps : & voilà ce que l'on donne à ménager à des femmes aussi peu instruites sur l'une que sur l'autre de ces santés. S'il falloit mettre de jeunes enfans chez ces femmes, seulement pour les empâter comme l'on fait des animaux, que l'on met ou que l'on donne à engraisser, elles s'acquitteroient parfaitement d'une telle commission. Mais de voir qu'on abandonne des hommes qui sont & qui doivent devenir de plus en plus des substances pensantes, à des femmes qui ne savent que nourrir des créatures de chair & de fang, bien buvantes & bien mangeantes, est-il surprenant, après cela, que le monde se peuple d'esprits stupides, lou.ds, enfoncés dans

DES PAUVRES. 329 dans la matiere, & appésantis dans les fonctions de leurs charges, de leurs professions, ou de leurs métiers? Car ces réflexions ne sont que la suite de celles que l'on a faites ci-dessus, que les familles des Pauvres. étant comme les séminaires du genre humain, il est de la derniere importance de veiller à la conservation de leurs enfans, comme on l'a montré. Or l'importance n'est pas moindre pour leur éducation corporelle, c'est-à-dire, pour la maniere de les élever. On ne doit pas les nourrir comme l'on fait des animaux, qui ne sont que des machines purement matérielles, ou matériellement organisées: Il faut faire attention que les enfans des Pauvres doivent devenir des substances raisonnables, & que par conféquent l'on doit également nourrir leurs esprits en même-tems que leurs corps, chacun à sa maniere; mais la bonne maniere est inconnue. à presque toutes ces semmes qui sont le métier de Serreuses, & qui ne savent précisément que donner leurs foins à la nourriture du corps, sans s'embarrasser aucunement de celle. de l'esprit.

Lome II.

330 LA MEDECINE

Les désordres qui résultent dans les familles, dans les états, & dans tous les emplois, d'une éducation aussi mal entendue, feroient plus d impression, s'ils étoient bien compris, & examinés dans toutes les conditions. HIPPOCRATE, jaloux autant qu'il l'étoit de la vie corporelle des hommes, se plaignoit des désordres que causoit dans le monde l'ignorance ou l'impéritie des Medecins; il s'en prenoit à ce qu'il n'y avoit point de lois établies pour pun'r les mauvais Medecins: Artium Medecina nolilissima; verum, propter eorum qui eam exercent ignorantiam, &c. omnibus inferior habetur. Erroris causa..... quòd foli Arti Medicæ nulla in urbibus præsinita pæna est *. C'est pourquoi un moyen de remédier dorénavant aux fautes de ces femmes ignorantes, de ces Sevreuses à gages, ne seroit-ce pas d'établir des lois, & en conséquence de faire des examens, afin de juger de leur capacité pour l'exercice qu'elles osent entre-prendre? Cet établissement seroit-il moins raisonnable, que celui par lequel il n'est permis à quelque femme

* Hippoch, Lex.

pur ce soit, de se donner au Public pour Accoucheuse, sans avoir passé par les examens ordonnés à cet ester, & auxquels elles sont assujetties par de justes lois? En esset, est il moins essentiel de pourvoir à la sûreté de l'éducation corporelle des ensans, qu'il n'a été jugé nécessaire de veiller à la sûreté de leur naissance? Le soin des Accoucheuses ne regarde que la sûreté de la vie du corps; au heu que le devoir des Sevreuses renserme

la sûreté de la vie du corps, & celle.

de l'ame ou de l'esprit.

C'est donc à ce double égard qu'est mal entendue la maniere de sevrer les enfans. On les met entre les mains de personnes qui croient avoir tout fait, quand elles se sont acquittées de ce qui appartient à l'éducation corporelle, ou à la nourriture des corps, après les avoir sarcis de sucs nourriciers non-sculement trop abondans, mais fouvent encore trop groffiers. Je demande si ce sont-là des matériaux convenables à fervir de sondement à l'édifice du corps, & de ses organes, qui se forment ou se développent dans les jeunes enfans? Il ne faut, pour en juger, qu'u-Ee ii

332 LA MEDECINE ne légere attention sur la maniere dont les Architectes s'y prennent pour donner aux fondemens des bâtimens qu'ils élevent, la fermeté, la justesse, & la consistence qui les fait durer des siecles entiers. Leur art ou leur adresse pour cet effet, consiste à prendre soin que les premieres assises de pierres qui doivent porter le poids de la masse des plus grands édifices, soient solidement & fermementunies, par les liaisons qu'ils savent donner aux pierres les unes avec les autres; & c'est à quoi ils réussis-sent, en remplissant les joints d'entre les plus grosses pierres de taille, non d'un mortier abondant, grossier ou épais, mais d'un ciment très-fin, très-délié & très-fluide, ou d'un plâtre le mieux choisi, bien tamisé, & habilement détrempé, dont ils favent infinuer de justes quantités entre les joints des pierres les plus groffes, les plus étendues & les plus mafsives. De même, en suivant cet exemple, ne voit-on pas de quelle importance il est pour l'affermissement, la folidité & la durée des organes du corps humain, de les former par la liaison de sucs sins, très-fluides, &

DES PAUVRES. 333 justement détrempes? Seront-ce. ceux qui viendront de potages ou de foupes composées de viandes les plus grossieres, de bœuf (fouvent de vaches) & de mouton, qui font la base des potages ordinaires des samilles des petites gens? Cependant il se trouve des Sevreuses parmi eux, qui ne craignent point, & qui même se font une espece de vanité, d'accoûtumer les jeunes enfans à manger de tout, & autant qu'ils le peuvent, du pain sec, du gâteau, ou de sem-blables alimens solides, sans en excepter la viande, & encore quelle viande! Je demanderois à ces Sevreuses si expérimentées, à ce qu'elles prétendent, quels sont dans les corps des jeunes enfans, les organes qui doivent digérer ces nourritures? Leurs dents sont encore ou à venir, ou trop foibles dans leurs afsietes; les fibres nerveuses de l'estomae n'ont pas encore pris leur ton, ou acquis le ressort qui leur convient, pour exercer la veriu systaltique de la trituration. Voilà donc tous les visceres naturels exposés à se trouver comblés ou suffoqués par l'abondance de sucs indigestes, ou impar334 LA MEDECINE

faitement travaillés. Le danger en devient d'autant plus grand, que les principales issues que la Nature ouvre dans le corps humain, pour le décharger de ses plus abondantes superfluités, sont encore très-imparfaitement ouvertes: Ce sont les pores de la peau, qui doivent servir à la transpiration; cette ressource capitale dans l'oeconomie animale, pour la délivrer de tout ce qui pourroit troubler, pervertir, ou arrêter ses opérations. Que deviendra, dans les parties les plus intimes du corps, cette surabondance de sucs nourriciers mal apprêtés? La bile, déjà si foible de vertu, non exaltée encore, dans les corps des enfans, ne serat-elle point offusquée par la partie blanche du sang, & ainsi éteinte avant que de naître? Et cette partie blanche, qui ne doit faire que les deux tiers de la masse du sang, venant ainsi à la constituer presque entiere-ment, ne sui servira-t-elle point comme d'entraves, lesquelles s'interposant entre les globules de la partie rouge, feront de toute la masse du sang un composé de sluides ralentis & croupissans? N'y a-t-il pas lieu

DES PAUVRES. 335 de tout craindre pour la fuite de l'âge, d'un fang devenu pauvre de fes richesses, parce qu'il est surchar-

gé de fucs?

Qui pis est, peut-on se promettre que le spiritueux-volatil qui doit servir aux fonctions de l'ame, & aux opérations animales, se séparera de ce fond limoneux, avec la condition & la quantité qu'il doit avoir, en fortant du fang, pour animer comme il faut le genre nerveux? Une liqueur aussi mal dephtegmée pourrat-elle fournir au cerveau la quantité d'esprits dont il a besoin pour imbiber & faire végéter tous les nerfs qu'il envoie par tout le corps? On sait quels soins la Nature apporte pour redifier la lymphe qui monte au cerveau pour entretenir le cours des esprits. Maistoutes ces prévoyances de la Nature, renfermées dans tous les lieux de retraite, savoir, les sinus & les glandes, qui sont sur la route du fang qui se sublime à la tête, seront - elles suffisantes pour dépurer cette lymphe qui doit servir de véhicule à ces esprits? Combien y a-t-il donc à craindre que le cerveau des enfaus ne se trouve trop chargé d'hu-

236 LA MEDECINE meurs, & trop vuide d'esprits! De cette maniere, les enfans deviendront lourds, tardifs, & fans industrie. Voilà où conduit naturellement la mauvaise nourriture que des nourrissons prennent entre les mains des Sevreuses. Il me semble que ces réflexions méritent singulierement l'attention du Public, & de toutes les familles civiles & Chrétiennes; puisque, faute de cela, l'on n'y élevera. que des sujets imbécilles, sans lumieres, & sans capacité dans leurs esprits. Les mœurs, en consequence d'une telle nourriture, qui est plus propre à faire de la chair & du fang, qu'à mettre de la fagesse & de la modération dans l'esprit, seront-elles plus en sûreté que les corps?

Le conseil d'HIPPOCRATE sur less changemens de nourriture; va audevant de bien des inconvéniens. Il avertit qu'il ne faut pas passer brusquement ni précipitamment d'une chose à une autre; parce qu'il faut en peser les circonstances: Eorum que circa naturam atque habitum nostrum contingunt, maxime mutationes morbos pariunt * Omnis subita-

^{*} HIPPOCK. De Victu Acutorum.

⁽a) IDEM, Lib. VI. Epidem.
(b) IDEM, Lib. de Octimestri Partu.
Tome II.

338 LA MEDECINE qui sont prochainement laiteuses, continue son même travail. Telles feront donc alors à leur place, & très - à - propos, les bouillies faites avec les farines de froment, bien féchées; & encore les crêmes préparées avec les graines, comme les haricots, l'orge, le gruau, le riz.L'on fera ensuite des panades à l'eau avec des jaunes - d'œufs; & ainsi successivement on parviendra à donner, si l'on veut, des potages ou des panades à la viande, lorsqu'un nourrisson aura passé quelque tems dans l'usage de ces autres nourritures. Prenant tous les jours de nouvelles forces, les fibres de son estomac en auront suffisamment de resfort pour démêler dans les sucs des viandes & en faire sortir, par le moyen de la trituration, les sucs lymphatiques, qui s'étoient perdus, aliénés & métamorphosés dans la con-fection des chairs des animaux, qui ne se sont nourris que d'herbes ou de graines. Ces nourritures simples & naturelles tourneront volontiers au bien des corps des nourrissons, si l'on a soin de leur faire boire de l'eau chaude, adoucie, en cas de be-

DES PAUVRES. soin, par un peu de miel, ou de sucre, surtout ne leur donnant jamais rien de vineux, c'est-à-dire, ni vin, ni cidre, ni biere. Ce seroit le moyen de réconcilier nos corps avec l'ufage du miel, que de les accoûtumer, pendant qu'ils font jeunes, à se nourrir de légumes; & ce sera l'avantage que l'on tirera du régime que l'ou conseille ici aux Pauvres. Il faut de plus avoir un grand soin d'exercer les corps de ces jeunes enfans, soit en les faisant promener petit-à petit, ou dans des bancs vraiment ambulatrires, & qui sont faits exprès pour soûtenir leurs petits corps, soit en les promenant doucement soûtenus par des lisieres que les sevreuses tiendront dans leurs mains: mais il faut bien se garder de les forcer en aucune maniere dans leur marche. Par cette attention journaliere & pru-demment exercée, les os des jeunes enfans, soit de l'épine du dos, soit des cuisses, ou des jambes, se fortifiant par ce petit travail (labor firmat, dit CELSE, si versé dans le régime), & ainsi les solides prenant de justes directions, les fluides les suivront, & l'on aura la consolation de voir

Ff ij

340 LA MEDECINE croître des enfans droits & fermes sur leurs jambes, sans devenir noues ou crochus.

On me reprochera peut-être que tout ce que je viens de dire demande trop d'attention, & qu'il vaudroit autant faire faire un Cours de Medecine à des femmes pour leur apprendre à sevrer des enfans. C'est comme si l'on demandoit, s'il faut faire faire un Cours de Chirurgie aux femmes qui apprennent le métier d'Accoucheuses? Comme donc il fusfit pour celles ci, que les Chirurgiens les instruisent pour pouvoir exercer habilement le manuel des Accouchemens, il suffira que des Medecins soient préposés pour instruire ces femmes, des regles qui regardent singulierement la diete ou le régime des enfans nouveauxnés, & des enfans fortans de nourrice.

XCIX. La science que l'on exigeroit ici Qualités d'une Sevreuse, seroit même bien res à une moindre que celle que l'on veut sevreus trouver dans une Sage-femme qui se devoirs. Présente aux examens des Chirurgiens. Car on voudroit de celle-là, qu'elle sût seulement s'occuper sa-

DES PAUVRES. 341' gement & sérieusement de l'objet de l'emploi qu'elle veut embrasser en se faisant Sevreuse. Tout se réduira donc à ce qu'elle ne perde jamais de vûe, que c'est un lait de semme auquel elle entreprend de substituer une nourriture convenable à la santé d'un enfant. Elle connoîtra alors que la plus convenable est celle qui a le plus de rapport avec un tel lait. Ainsi le lait de vache, dont elle fera des bouillies, ou des panades, lui paroîtra toujours l'aliment le plus proportionné à la nourriture de l'enfant qu'elle sevre; &, en conséquence, elle devra, pendant du tems, le tenir à cette nourriture. Mais parce que le lait de vache est beaucoup plus épais que celui de femme, & que la farine qu'on y mêle augmente son épaisseur, enfin que la mie de pain oppose à l'estomac un volume, ou une consistence plus difficile à vaincre, pour toutes ces raisons, il faut que la Sevreuse ait soin d'accoûtumer l'enfant à boire quelque cho-fe d'aussi simple à-peu-près que la férosité du lait de femme; &, parce que la Nature n'offre rien de plus simple en ce genre que l'eau com342 LA MEDECINE

mune, ce sera de cette eau, prise à la riviere, dont elle lui sera boire assez pour donner à cette nourriture un véhicule suffisant. Il est de la derniere importance, dans la nourriture des enfans, de ne jamais leur donner à boire des eaux desontaine, qui seroient trop froides ou gravelleuses; & cela pour ne les point exposer à être attaqués de la pierre, ou à contracter des affections de reins, ou de vessie, qui sont les appanages de beaucoup d'ensans de

pauvres gens.

Les farines de graines se trouvant dans une convenance très-prochaine avec le lait, ce sera donc de ces farines, comme celles de riz, par exemple, d'orge, de gruau, d'haricots, de millet, & d'autres graines aussi naturelles en fait d'alimens, dont la Sevreuse fera à son enfant des bouillons, des crêmes, ou des pulmens, foit avec l'eau seule, soit en y mêlant du lait, ou bien un jaune-d'œuf, ou un peu de beure bien frais. Mais ce ne sera qu'après avoir passé quelques mois dans l'usage de telles nourritures, qu'elle pourra employer celui des potages à la viande, mais

DES PAUVRES. 343 qui feront faits avec de la volaille, ou du moins avec bien plus de veau que de bœuf ou de mouton; & cela toujours dans la vûe de ne faire passer dans le corps d'un enfant nouvellement sevré, que des sucs nourriciers les moins disproportionnés à la nature du lait de femme. C'est ce qui doit servir continuellement de boussole à une Sevreuse qui ne voudra que le bien de son nourrisson. Par la même raison, elle se gardera de lui faire boire rien de vineux; parce que le vin durcissant les sucs nourriciers, surtout ceux que l'on tire des chairs des animaux, ce seroit insinuer dans les vaisseaux d'un jeune enfant, de véritables causes de maladies, que de lui donner pour nourriture ordinaire des sucs aussi indigestes, qui rendroient ses visceres les réservoirs & les foyers de plusieurs insirmités, lesquelles éclorroient avec l'âge. C'est pourquoi elle doit se le tenir dit une fois pour toutes, de n'accorder de la viande en substance à cet enfant, qu'après trois ans au moins, c'est-à-dire, jusqu'à ce que les fonctions de son corps, les coctions & les digestions. Ffiiii

344 LA MEDECINE foient bien établies; parce qu'alors les voies de la transpiration se seront sussifiamment ouvertes par toute l'ha-

bitude du corps.

Ces voies de transpiration ne sont autre chose que les pores de la peau, qui se seront ouverts, à mesure que la peau se sera étendue sur toute la superficie du corps. Ainsi ce sont comme autant de soûpiraux, capables désormais de donner issue à toutes les impuretés qui s'échappent en vapeur par toutes ces ouvertures. Pour concourir à cette opération de la Nature, une Sevreuse aura soin, en nourrissant son enfant, d'entretenir toute la peau de l'enfant bien nette. Pour cela, elle aura une finguliere attention à humecter mollement, avec un linge mouillé d'eau chaude & de très-peu d'eau de vie, tous les endroits du corps de cet enfant, où s'amasseroit de la crasse; elle lui frottera, avec un linge doux, quelquefois même avec une broffe bien fine, l'épine du dos & la tête; &, tout cela supposé, elle tiendra le corps de son enfant bien propre dans du linge bien sec, & suffisamment changé, ou autant de fois qu'il

DES PAUVRES. 345 convient pour décharger continuellement l'habitude du corps, de l'efpece de fuie qui s'éleve du fond des entrailles, & qui s'échappe en vapeur ou en fumée par tous ces insen-

sibles soûpiraux.

Toutes ces réflexions sur les Sevreuses, pourront peut-être paroître déplacées dans cette Medecine des Pauvres, parce qu'en effet il n'y a que les femmes riches qui donnent leurs enfans à sevrer à d'autres semmes; au lieu que les femmes qui sont pauvres gardent leurs enfans chez elles, & qu'elles les sevrent ellesmêmes. Mais c'est parmi les Pauvres que les Riches choisissent des Sevreuses; c'est pourquoi la Medecine des Pauvres a droit de leur donner des conseils. Ainsi ce sont les Pauvres qu'il faut singulierement instruire de l'art de sevrer les enfans. Si cependant les meres elles-mêmes, dans les familles des personnes aisées, vouloient sevrer leurs enfans, elles prendront pour leur compte toutes ces petites leçons, ou bien elles se feront aider par des Sevreuses d'office, c'est-à-dire, par des semmes qui auront toutes les connoissances né346 LA MEDECINE cessaires pour remplir utilement cette fonction. Ainsi, de quelque façon que ce soit, on peut toujours se stater que ces réslexions seront trèsutiles pour le bien public, & pour la conservation de tous les Citoyens d'un Etat. *

* On peut encore consulter sur les Maladies des Enfans, de même que sur celles des Femmes - Grosses, des Accouchées, & des Nourrices, un Ouvrage posthume de l'Auteur, qui a pour titre: Le Brigandage de la Chirurgie, page 77. & suiv. depuis le Paragraphe XXX. jusqu'au LXVI. pag. 145.



LES MALADIES DES VIEILLARDS.

Es Maladies des Vieillards font un contraste naturel avec celles des Enfans. Mais comme leurs maladies n'ont pas d'autres noms que ceux sous lesquels elles ont déjà été traitées ci dessus, l'on ne se propose ici autre chose que d'en faire sentir les singularités, c'est-à-dire, ce qui leur est propre, & ce qui en fait le caractere dans les âges avancés.

La premiere Observation, qui est c. essentielle pour la cure des maladies reObserdes personnes agées, & qu'un Mede-vation cin ne doit jamais perdre de vûe, Maladies c'est celle qui regarde le soin de se des perfaire instruire, si le malade a été su- sonnes àjet à quelque maladie habituelle, soit qu'elle ait pris naissance chez lui, soit qu'il l'ait héritée de sa famille. Il arrive souvent que c'est la goute, ou des érespeles, auxquelles il aura été sujet dans sa jeunesse; ou bien un flux hemorrhoidal, qui lui aura été ordinaire; ou quelquefois une tache phthisique attachée à la famille dont il descend. Car il est étonnant com-

348 LA MEDECINE bien ces fonds originaires de maladies influent dans celles des Vieillards, à qui il est ordinaire de subir dans leurs vieux ans les fautes de leur jeunesse. L'expérience ou l'attention journaliere persuadera de l'utilité de cette observation. Les remedes, le régime, en un mot, toute la conduite qui est à suivre pour la cure des maladies des Vieillards, étant réglée & dressée sur l'état où leurs corps se trouvent, en conséquence de la conduite qu'ils auront gardée dans leur jeunesse, ou des maladies habituelles qu'ils auront fouffertes alors, on trouvera infiniment plus de succès dans les remedes qui seront employés suivant ces observations.

observation for ces Maladies.

Une seconde Observation, qui suit Seconde de la premiere, c'est d'étudier si dans ces occasions les maladies ont quelque chose de périodique, c'est-à-dire, si elles tiennent de celles qui se sont sentir par accès. Alors ce sera au Medecin à voir si l'on ne pourroit pas employer le quinquina; parce que fouvent il est de ces maux comme des crachemens de fang, qui sont périodiques, & qui, semblables aux DES PAUVRES. 349 accès de fievre, reviennent de temsen-tems: Ainsi comme le quinquina

en-tems: Ainsi comme le quinquina guérit décissivement ces crachemens de sang, il guérira pareillement les

maladies dont nous parlons.

De même, si c'est une femme âgée qui tombe malade, il faudra bien examiner si dans sa maladie il ne se mêle rien d'hysterique, ou d'un pareil fond, qui pourroit être dans ses entrailles, parce que dans sa jeunesse elle auroit été sujette aux vapeurs. C'est pourquoi un grand Praticien * recommande de mêler toujours le castoreum dans les remedes qu'on emploie dans les maladies des femmes. Mais ce que l'on trouvera aussi important, par l'usage, c'est de savoir placer à propos, dans ces maladies, les martiaux fous la forme qui conviendra. C'est ainsi qu'en associant ces martiaux avec le quinquina, lorsqu'on le donne dans les fievres des femmes, on les voit guérir bien plus efficacement.

Une troisieme Observation, qui est cir. générale pour toutes les maladies des me Obvieillards, est fondée sur la réflexion servaque l'on a déjà insinuée, savoir, que dessus les maladies des vieillards contrastent avec celles des Enfans. Car comme

^{*} BAGLIVI.

350 LA MEDECINE

celles : ci ont leur cause matérielle dans la furabondance d'une lymphe qui domine dans les jeunes enfans (ce qui fait que leurs maladies paroiffent toutes d'humidité, de mollesse, & de trop de souplesse dans les solides, qui sont gorgés de cette lymphe,) au contraire dans les maladies des Vieillards tout y est sec, âcre & salin; de forte que l'abondance des humeurs a bien moins de part dans leurs maladies, que la saumure de leur sang. Ainsi il faut regarder le corps d'un Vieillard comme rempli de sucs saumurés, ou d'un fang qui a perdu son volatilhuileux, ou son soufre éthéré-balsamique; &, par cette raison, les sibres nerveuses étant destituées du spiritueux - lymphatique, qui en fait la bonne constitution, le ton & la souplesse naturelle, elles contractent habituellement une roideur spastique, qui rend leurs os cillations roides; c'est pourquoi le pouls des Vieillards est ordinairement dur, ou serratile. Toutes ces attentions sont nécessaires pour se régler dans la cure des maladies des personnes agees.

Une quatrieme Observation, lame ob- quelle suit encore de celle-là, c'est DES PAUVRES. 351 que les maladies des Vieillards atta-servation quent ordinairement les membranes mêmes

ou la peau; ce qui les rend sujets à des Maux. prurits, qui passent en dartres insupportables. Cela vient de ce que les fibres de la peau se desséchant par l'âge, elles retiennent dans leurs interftices la matiere de la transpiration supprimée, laquelle devenant âcre & mordicante par son séjour dans des parties aussi sensibles, les tient dans un picottement continuel. Ces mêmes maladies attaquent aussi ordinai-rement la vessie, & les parties qui y ont rapport, comme les reins, & les ureteres, qui sont toutes parties nerveuses ou membraneuses, & arrosées continuellement de lymphe. De-là vient que les Vieillards sont si sujets aux affections pierreuses, gravelleuses, ou néphritiques, comme encore aux dysuries, aux stranguries, aux ischuries & suppressions d'urine. C'est aussi pourquoi toutes ces maladies doivent tenir l'esprit d'un Medecin attentif au régime qu'un Vieillard aura gardé toute sa vie. Souvent tous ces maux ne viennent que d'un fang chargé du tartre de la quantité de vin dont il aura fait trop d'usage, & peut-être de

LA MEDECINE débauche dans ses jeunes ans. Peutêtre encore sera-ce dans un pays où les vins blancs font d'un usage commun, & presque la boisson ordinaire; & par-là un Medecin comprendra la raison de l'acide qui domine ordinairement dans la masse du sang. Etant donc parfaitement instruit des sources des maladies, il se trouvera entierement à portée d'y remédier

CIV. ques fur le contrafte des des vieillards avec celles des Enfans.

efficacement. Peut-être que l'on contestera le contraste où l'on met ici les maladies des Vieillards avec celles des Enfans; maladies parce que tout le corps d'un Vieillard paroît en distilations, par les yeux, la bouche, les narines, & qu'il mouche, tousse & crache continuellement, fatigué d'ailleurs par la fréquence des urines: Il n'est point, ce semble, de marques plus évidentes des sérosités dominantes dans les entrailles d'un Vieillard infirme; & l'on n'en remarque pas davantage dans celui d'un enfant malade. Mais cependant la différence est essentielle. Les sérosités dans un Vieillard, sont des expressions ou des pressurages, qui se sont par le rétrécissement des vaisseaux, & par l'acide qui tient le sang en présure; au lieu

DES PAUVRES. 353 lieu que les férosités dans le corps d'un enfant malade, se font par la surabondance de la lymphe nourriciere, qui fait congestion, ou engorgement dans les parties qui en regorgent. Comme donc les causes sont infiniment dissérentes, les indications deviendront contraires, comme il aété dit ailleurs; & c'est ce qu'il faut soigneusement observer dans la pra-

tique.

La derniere Observation, qui con- cv. cerne également les personnes âgées reObset-de l'un & de l'autre sexe, c'est que vation comme il paroît peu d'humeurs dans sur les leurs maladies, la Medecine altéra- des pertive doit y être employée préférable-fonnes àment à la purgative. Cette remarque Pun & est encore plus sensible dans les ma- de l'auladies des femmes, à cause des soupcons que doit avoir continuellement un Medecin, sur ce qu'il pourroit y avoir d'hysterique. Caralors les purgatifs & les irritans doivent céder aux anodyns, aux calmans, & à tout ce qui est adoucissant.

Je crois avoir à présent rempli l'objet que je m'étois proposé touchant les maladies. Mais j'avouerai naturellement, que ce n'est qu'en trem-

Tome II.

354 LA MEDECINE blant que j'ai touché une matiere aussi délicate que les maladies des femmes - groffes, & celles des enfans. Un fameux Medecin Espagnol *, disoit au sujet de ces maladies, Duo sunt que in Medicina maxime me habent anxium sollicitumque, in quibus maximis angustiis premor, dissicultati-bus scateo, & ferè titubo, scilicet quum gravidis & infantibus medeor; nam hi doloris situm, speciem, vel quid aliud nesciunt explicare. En effet, l'on comprend à travers combien de travaux & de difficultés il a fallu percer, pour parvenir à répandre quelque foible jour sur les causes & sur la cure, non-seulement des maladies des femmes & des enfans, mais encore de tous les hommes, eu égard aux différens sexes, à leurs différens états, à leurs âges, & à leurs métiers ou professions. Ces difficultés se sont rencontrées surtout à l'égard des maladies des enfans, qui ne pouvant s'expliquer fur l'espece du mal qu'ils refsentent, mettent souvent le Mede-

cin dans l'obligation d'aller comme à tâton. Au reste, je ne demande pas

que l'on prenne pour des lois, ou Epiphanius Ferdinandus, Histor, XIII.

DES PAUVRES. 355 des décisions, tout ce que je n'ai fait que proposer dans ce Traité. Ce ne sont presque que de simples vûes, que je communique aux personnes qui se dévouent au service des Pauvres; mon dessein est seulement de leur faciliter les succès de leurs soins.

Je vais entrer, avec la même simplicité, dans quelques détails sur les remedes qui ont été indiqués ou insinués dans le corps de cet Ouvrage. Ce fera la Pharmacie des Pauvres, après cependant que j'aurai donné une Chirurgie abrégée, domestique, & aifée, pour soulager les Pauvres dans leurs blessures, & dans mille accidens auxquels les expose la dureté de leurs professions. C'est ainsi que je tâcherai de ren plir toute justice envers les Pauvres, er ne manquant, autant que je le pou rai, à rien de ce qui regarde les secours essentiels que doit la Medecine à cette portion du genre humain, si chere à l'Eglise, & si importante au Public. A Dieu en foit la gloire, & de profondes actions de grace!

FIN DE LA MEDECINE.

356	TABLE	DES ARTICLE	S
	2. 2. 2. 2. 2. 2. 2.		22

TABLE DES ARTICLES

Du Second Tome.

SECONDE PARTIE.

*UITE D	E LA	MEDE	CINE	DES	PAU'	VRES.
---------	------	------	------	-----	------	-------

LES	MALADIES	DES	PAUVRES.	p.	6
-----	----------	-----	----------	----	---

ELES WIALADIES DES L'AUVRES. P.	0.
I. MAladies des Serruriers, des Marécha des Armuriers, des Cloutiers, des D	ux, er-
riers, &c. pag	e 7
II. Des Plâtriers, & de ceux qui travaille	nt à
la Chaux.	18
III. Des Ca viers, & des Cureurs de Puits	
IV. Des Marbriers, des Statuaires, & des T	ail-
leurs de Pierres.	27
V. Des Ouvriers qui travaillent dans la terre	.29
VI. De ceux qui curent les Egouts, les Retre	aits,
&c.	32
VII. Des Plombiers, des Potiers d'étain,	des
Potiers de terre, des Fondeurs, &c.	42
VIII. Des Peintres, des Doreurs, &c.	59
IX. Des Mesureurs de Grains.	62
X. Des Amidoniers.	65
XI. Des Boulangers.	68
XII. Maladies des Meuniers.	69
XIII. Des Crocheteurs.	72
XIV. Des Porteurs de Chaise.	77
XV. Des Porteurs d'eau.	79
XVI. Des Cabaretiers, des Brasseurs de Bi	ere,
&c	80

DU TOME II.	357
XVII. Des Bateliers, des Pêcheurs, &	des
autres gens aut travaillent fur l'eau	84
XVIII. Des Bra leurs, des Teinturiers	, des
Jarainiers, & des Fontainiers.	92
XIX. Des Lavandieres, des Lessiveuse.	s, &
aes Blanchiffeufes.	94
XX. Des Baigneurs & Etuvistes.	106
XXI. Des Foulons.	103
YVIII Des Corroyeurs.	109
XXII. Des Corroyeurs. XXIII. Des Tanneurs. XXIII. Des Paiffeui.	IIO
This Pollonniers of des Bouchers	
XXV. Des Chandeliers.	114
XXVI. Les exhalaisons des Chandelles	Sont
très-dangereuses pour les Gens de Leuve.	5.118
XXVII. Maladies des Gens de Lettres. XXVIII. Des Religieux & Religieuses.	120
XXIX. Des Ouvriers Stataires ou qui tra	120
lent debout.	
XXX. Des Ouvriers Sédentaires ou qui	136
vaillent assis, & de ceux qui sont mit	nueue
	146
XXXI. Des Maquignons & des Postillon.	021.7
XXXII. Des Imprimeurs.	152
XXXIII. Des Artifans occupés aux Ouvi	·aces
delacate	_
XXXIV. Des Copistes d'anciens Manusc	rits,
0 11	150
XXXV. Des Chaudronniers & des Ca	11012-
niers.	150
XXXVI. Des Musiciens ou Chanteurs	, Ó
Chanteuses.	161
	-
LES MALADIES DES PERSON.	NES

DU SEXE. 164

XXXVII. Division des Maladies des Personnes du Sexe. ibid.

358 TABLE DES ARTICL	£ 5
XXXVIII. Maladies des jeunes Filles	
XXXIX. Les Pâles-Couleurs.	168
XL. Les Vapeurs.	181
XLI. Les Évacuations trop considéra	bles, ou
trop fréquentes.	186
XLII. Dangers du dérangement d'évo	isuation.
	193
XLIII. Le Mariage remédie aux Pâl	es-Cou-
leurs.	197
XLIV. Il ne faut poiat marier les Fi	lles trop
jeunes.	199
XLV. Maladies des Femmes-grosses.	
XLVI. Les Fausses-Couches.	209
XLVII. Les Faux-Germes.	210
XLVIII. Le cours-de-Ventre des F	
groffes.	2 I
XLIX. Les Purgatifs sont très-dangere	
la grossesses de les Enflures des co	214
des jambes dans les Fenmes-grosses	
LI. L'Incontinence d'urine dans certain	es avola
fesse.	ibid
LII. Maladies des Parties supérieures	
Femmes groffes.	218
LIII. Les Appétits bisarres des Femm	es-erof-
les.	2:1
LIV. L'Ascouchement naturel.	222
LV. L'Accouchement labo ieux.	225
LVI. Les suites des Accouchemens.	
La retenue de l'Arriere-faix ou Déli	vre.229
LVII. Les causes de la Suppression d	es Vui-
danges.	233
LVIII. Les causes des tranchées.	234
LIX. Effets des topiques sur les Accouche	es. 235
LX. L'usage des calmans pour les Acco	ouchées.
	237
LXI. Autorités en Preuves à ce sujet.	238

DU TOME II.	359
LXII. Les Suppressions sont moins danger	
dans les Accouchées, que dans les Fili	les de
les Femmes.	241
LXIII. Le traitement des Maladies des	
couchées, dont on a parlé.	242
IVIV I as havillans trop fusculars fort	
LXIV. Les bouillons trop succulens sont des tranchées, &c. dans les Accouchées	tauje
LXV. La maniere de mettre les bandes	
Accouchées.	245
LXVI. Le Régime des Accouchées.	246
LXVII. Le Cours-de ventre des Accouc	hées,
& sa cure.	247
LXVIII. Etiologie de la Fievre de Lait.	249
LXIX. Le lait épanché.	253
LXX. Le traitement de cette Maladie.	ibid.
LXXI. Le pourpre blanc, & sa cure.	256
LXXII. L'Inflammation du Sein.	259
LES MALADIES DES ENFANS.	260
	260
LXXIII. La Retenue du méconium, e	
LXXIII. La Retenue du méconium, e maux qui en réfultent.	ibid.
LXXIII. La Retenue du méconium, e maux qui en réfultent. LXXIV. Les Meres devroient allaiter	ibid.
LXXIII. La Retenue du méconium, e maux qui en réfultent. LXXIV. Les Meres devroient allaiter Enfans.	ibid. leurs 265
LXXIII. La Retenue du méconium, e maux qui en réfultent. LXXIV. Les Meres devroient allaiter Enfans. LXXV. La maniere de faire perdre le lai	ibid. leurs 265
LXXIII. La Retenue du méconium, e maux qui en réfultent. LXXIV. Les Meres devroient allaiter Enfans. LXXV. La manière de faire per le lai Accouchées.	ibid. leurs 265 taux 266
 LXXIII. La Retenue du méconium, e maux qui en réfultent. LXXIV. Les Meres devroient allaiter Enfans. LXXV. La manière de faire per dre le lai Accouchées. LXXVI. Avis aux Nourrises. 	ibid. leurs 265 taux 266 270
 LXXIII. La Retenue du méconium, e maux qui en réfultent. LXXIV. Les Meres devroient allaiter Enfans. LXXV. La manière de faire perdre le lai Accouchées. LXXVI. Avis aux Nourrices. LXXVII. Les tranch es des Enfans. 	ibid. leurs 265 taux 266 270 272
 LXXIII. La Retenue du méconium, e maux qui en réfultent. LXXIV. Les Meres devroient allaiter Enfans. LXXV. La manière de faire perdre le lai Accouchées. LXXVI. Avis aux Nourvices. LXXVII. Les tranch es des Enfans. LXXVIII. Deux Systèmes sur l'are de la 	ibid. leurs 265 taux 266 270 272 Nu-
 LXXIII. La Retenue du méconium, e maux qui en réfultent. LXXIV. Les Meres devroient allaiter Enfans. LXXV. Lamanière de faire perdre le lai Accouchées. LXXVI. Avis aux Nourrises. LXXVII. Les tranch es des Enfans. LXXVIII. Deux Systèmes sur l'are de la trition dans les Enfans. 	265 taux 266 270 272 Nu-
 LXXIII. La Retenue du méconium, e maux qui en réfultent. LXXIV. Les Meres devroient allaiter Enfans. LXXV. La manière de faire perdre le lai Accouchées. LXXVI. Avis aux Nourrices. LXXVII. Les tranch es des Enfans. LXXVIII. Deux Systèmes sur l'are de la trition dans les Enfans. LXXIX. Remedes pour les Enfans. 	265 taux 266 270 272 Nu-275
 LXXIII. La Retenue du méconium, e maux qui en réfultent. LXXIV. Les Meres devroient allaiter Enfans. LXXV. La manière de faire per l're le lai Accouchées. LXXVI. Avis aux Nourrices. LXXVII. Les tranch es des Enfans. LXXVIII. Deux Syftèmes sur l'art de la trition dans les Enfans. LXXIX. Remedes pour les Enfans. LXXX. Attention pour le lait de s Nourrices. 	265 les ibid. leurs 265 taux 266 270 272 Nu-275 275 5.283
 LXXIII. La Retenue du méconium, e maux qui en réfultent. LXXIV. Les Meres devroient allaiter Enfans. LXXV. La manière de faire perdre le lai Acconchées. LXXVI. Avis aux Nourrices. LXXVII. Les tranch es des Enfans. LXXVIII. Deux Syfèmes sur l'are de la trition dans les Enfans. LXXIX. Remedes pour les Enfans. LXXXIX. Remedes pour les Enfans. LXXX. Auention pour le lait des Nourrices. LXXX. Le tems de sever les Enfans. 	to les ibid. leurs 265 taux 266 270 271 Nu-275 277 5.283 287
LXXIII. La Retenue du méconium, e maux qui en réfultent. LXXIV. Les Meres devroient allaiter Enfans. LXXV. La manière de faire per l're le lai Acconchées. LXXVI. Avis aux Nourrices. LXXVII. Les tranch es des Enfans. LXXVIII. Deux Syftèmes sur l'art de la trition dans les Enfans. LXXIX. Remedes pour les Enfans. LXXXI. Retention pour le lait des Nourrices. LXXXI. Le tems de sever les Enfans. LXXXI. Le tems de sever les Enfans. LXXXII. Deux causes des maladies des en	tr les ibid. leurs 265 taux 266 270 272 Nu-275 283 287 fans.
LXXIII. La Retenue du méconium, e maux qui en réfultent. LXXIV. Les Meres devroient allaiter Enfans. LXXV. La manière de faire per l're le lai Acconchées. LXXVI. Avis aux Nourrices. LXXVII. Les tranch es des Enfans. LXXVIII. Deux Syftèmes sur l'art de la trition dans les Enfans. LXXIX. Remedes pour les Enfans. LXXXI. Retention pour le lait des Nourrices. LXXXI. Le tems de sever les Enfans. LXXXI. Le tems de sever les Enfans. LXXXII. Deux causes des maladies des en	by les ibid. leurs 265 taux 266 270 272 Nu-275 283 287 fais. 293
LXXIII. La Retenue du méconium, e maux qui en réfultent. LXXIV. Les Meres devroient allaiter Enfans. LXXV. La manière de faire per lire le lai Accouchées. LXXVI. Avis aux Nourrices. LXXVII. Les tranch es des Enfans. LXXVIII. Deux Syftèmes sur l'art de la trition dans les Enfans. LXXIX. Remedes pour les Enfans. LXXIX. Attention pour le lait des Nourrices. LXXXI. Le tems de sevrer les Enfans. LXXXII. Le tems de sevrer les Enfans. LXXXII. Le tems de sevrer les Enfans. LXXXII. Deux causes des maladies des enfans.	by les ibid. leaves 265 tanx 266 270 272 Nu-275 283 287 fans. 293 294
 LXXIII. La Retenue du méconium, e maux qui en réfultent. LXXIV. Les Meres devroient allaiter Enfans. LXXV. La manière de faire perdre le lai Acconchées. LXXVI. Avis aux Nourrices. LXXVII. Les tranch es des Enfans. LXXVIII. Deux Syfèmes sur l'are de la trition dans les Enfans. LXXIX. Remedes pour les Enfans. LXXXIX. Remedes pour les Enfans. LXXX. Auention pour le lait des Nourrices. LXXX. Le tems de sever les Enfans. 	by les ibid. leaves 265 tanx 266 270 272 Nu-275 283 287 fans. 293 294

365 TABLE DES ARTICLES, &c	7
Lizza V. Remarques fur les effets des	Acide
cours tes istatifities.	20
LXXXV. La fieure de la Dentition, ou	de l
Joille des Dents, dans les Entans.	20
LAAN I. Les caules des fierres des Fr	1f 20
LAAN VII. La manière de traiter les f	ievre
wes Enjuns.	30
LXXXVIII. La Toux des Enfans.	30
LXXXIX. La cure de cette Tour	30
AC. La maladie des Vers.	ibid
ACI. La cure de cette Moladio	31
ACII. Les Aphthes.	31
ACIII. La cure des Aphthes	31
ACIV. Les Ophthalmies des Enfans	320
C . La this de les Ophthalmies	299
ACVI. La Gaile des Enfans, & la ma	mier
co ra cratter.	299
XCVII. Le tems auquel on doit sevrer le	s En
juns.	220
XCVIII. Réflexions sur la conduite de la	11/11-
part des Seureuses par rapport aux En	fans
	- O
XCIX. Qualités nécessaires à une Sevre	ruse ,
& ses devoirs.	340
7	
LES MALADIES DES VIEILLARDS.	47
C. Premiere Observation sur les Maladies	dos
L'elfonnes agees.	ih.J
C1. Seconde Oblervation for res Maladias	2 4 0
The Libiliance Onlevantion in Hallana	
2 Later telle Objevitation has lee mi	349
	2 ~ ~
CIV. Remarques sur le controste des Mala	350
wes I telliarus avec celles des Historie	2
O Dolling College attendity los Maladas	daa
2 ci joures ages ag i un or l'autre leve	252
Fin de la Table du Tome II.	213











